

MASTERARBEIT / MASTER'S THESIS

Titel der Masterarbeit / Title of the Master's Thesis

« Le *blues* du surréaliste René Crevel et les débuts de
la psychanalyse en France »

verfasst von / submitted by

Edwige Bründlmayer-Rusecki BA

angestrebter akademischer Grad / in partial fulfilment of the requirements for the degree
of

Master of Arts (MA)

Wien, 2020 / Vienna 2020

Studienkennzahl lt. Studienblatt /
degree programme code as it appears on
the student record sheet:

UA 066 149

Studienrichtung lt. Studienblatt /
degree programme as it appears on
the student record sheet:

Master Romanistik

Betreut von / Supervisor:

O. Univ.-Prof. Dr. Birgit Wagner

Table des matières

1.	Introduction	1
2.	Le <i>blues</i> du surréaliste – La Vie et l'œuvre de René Crevel	3
2.1	Les quartiers perdus	3
2.2	La figure de la mère chez René Crevel	7
2.3	La figure du père chez René Crevel.....	16
2.4	Le « roman familial » de René Crevel	19
2.5	Le jeune homme et la mort	24
2.6	Le <i>blues</i> de l'écrivain.....	26
2.7	« L'écriture automatique » et « la période des sommeils »	31
2.8	La tuberculose : « maladie du siècle »	39
2.9	Sur le divan du Dr Allendy	41
2.10	« Mais si la mort n'était qu'un mot ».....	45
3.	Les débuts de la psychanalyse en France	49
3.1	La psychiatrie pré-freudienne en France.....	49
3.1.1	Philippe Pinel (1745-1826).....	51
3.1.2	Jean Martin Charcot (1825-1893)	53
3.2	Freud à la Salpêtrière	59
3.3	Freud et l'avènement de la psychanalyse.....	64
3.4	Freud et la France	84
3.4.1	Pierre Janet (1859-1947)	89
3.4.2	Angelo Hesnard (1886-1969)	90
4.	Conclusion.....	99
5.	Bibliographie.....	101
6.	Zusammenfassung	107

1. Introduction

L'écrivain surréaliste René Crevel n'aura pas vécu plus de trente-cinq ans.

Né en août 1900, le fils d'un imprimeur de partitions musicales parisien se donne la mort après deux décennies passées à lutter contre les « maux du siècle » et à les *transposer* en récits littéraires écrits « à plume abattue, sans contrôle apparent de ces facultés domestiques, la raison, la conscience auxquelles nous préférons les fauves » (Crevel, 2014b, p. 100).

Enfant *gringalet* atteint de mutisme après le suicide de son père « dont il [lui] fut donné d'assister [...] pour [sa] formation ou [sa] déformation » (Crevel, 2014a, p. 579) à l'âge de quatorze ans, c'est au contact de ses amis pré-surréalistes rencontrés au service militaire qu'il s'initiera aux premières théories de Sigmund Freud et entrera en littérature.

L'année de sa naissance est marquée par la publication de la *Traumdeutung*, l'un des ouvrages fondateurs du médecin viennois autour de l'interprétation du rêve et l'œuvre de Crevel prend forme au moment-même où la psychanalyse fait ses débuts en France.

À l'âge de vingt-six ans, lors d'une simple visite médicale, René Crevel apprend qu'il est atteint de tuberculose pulmonaire. À partir de cette date, ses séjours en sanatorium ponctués d'opérations invalidantes et d'une thérapie lourde vont se renouveler et renforcer ce que j'ai appelé : *Le blues du surréaliste*.

La première partie de ce travail sera consacrée à la biographie de l'auteur pour qui, nous le verrons, tout était source d'écriture et à la partie romanesque de ses œuvres marquées par le surréalisme et la psychanalyse.

Je m'attarderai longuement sur l'importance des figures maternelle et paternelle dans sa vie et son œuvre et nous analyserons le « roman familial » de l'auteur et de ses personnages à la lumière des théories innovatrices de Freud.

C'est en 1922 qu'il introduit la pratique du « sommeil provoqué » au sein du groupe surréaliste mené par André Breton et nous verrons comment cette contribution marquera l'évolution du mouvement vers son *Premier Manifeste*.

Crevel qui, en 1927, écrivait à son amie américaine Alice B. Toklas, maîtresse de Gertrude Stein : « I am again romantically tired, and blue, blue tired with blue tie is the most romantic of all things. [...] J'ai peur. » (Crevel, 2000, p. 119), tentera une cure psychanalytique auprès du Dr René Allendy, pionnier du freudisme en France avant de s'engager en politique aux côtés de Breton. La dégradation de sa santé, un amour déçu et

ses efforts pour réconcilier les deux forces en lesquelles il croyait, le surréalisme et le communisme, n'ayant pas abouti, l'auteur, dès son enfance, « psychologiquement très complexe » (Breton, 1952, p. 84), se donnera la mort à la veille du premier Congrès international des écrivains pour la défense de la culture en reproduisant minutieusement les gestes mortels anticipés par le père de son héros dans *Détours*, son premier roman.

Je retracerai dans la deuxième partie de ce travail les relations de Sigmund Freud avec la France et l'implantation de la psychanalyse dans ce pays longtemps réfractaire à ses thèses. Partant de l'évolution de la psychiatrie pré-freudienne, je reviendrai sur l'influence de Jean Martin Charcot et d'Hippolyte Bernheim sur le développement des concepts du savant autrichien en même temps que sur sa biographie, puis sur les luttes menées avec l'École française de psychologie autour de Pierre Janet, rétif, comme tant d'autres, au prétendu « pansexualisme » de Freud.

Malgré une cure avortée, René Crevel restera toute sa vie fidèle aux concepts de la psychanalyse et participera par ses écrits, quoique souvent polémiques, à une meilleure compréhension de ceux-ci.

Ce faisant, il renforcera l'axe Paris-Vienne, Vienne-Paris et accompagnera par ses prises de parole l'implantation littéraire de la psychanalyse en France qui aboutira, en novembre 1926, à la fondation de la Société psychanalytique de Paris.

Conscient du fait que, « en France, l'intérêt pour la psychanalyse est parti des hommes des belles lettres » (Freud, 2011a, p. 60), le savant viennois, féru de littérature classique, mourra un livre de Balzac à la main, témoignant ainsi de son amour pour une nation qui, aujourd'hui encore, porte haut le flambeau de ses théories et de sa pratique.

2. Le *blues* du surréaliste – La Vie et l'œuvre de René Crevel

2.1 Les quartiers perdus

Dans son ouvrage intitulé *René Crevel et le roman*, Jean-Michel Devésa suggère que :

le parcours de René Crevel pourrait [...] se déchiffrer comme on feuillette un ouvrage. Sa vie fut en effet tout entière consacrée à l'écriture. Et son œuvre, texte par texte, tisse comme un long poème, épousant jusque dans ses volte-face et ses changements inopinés de cap, l'errance d'une existence passée à débusquer, sous les atours de la finalité, le non-sens de l'Être. (Devésa, 1993, p. 63)

C'est pourquoi il nous a paru opportun de dérouler la vie de l'auteur en même temps que son œuvre.

René Paul Henri Crevel voit le jour le 10 août 1900 à Paris, rue de l'Échiquier, à l'angle du Faubourg Saint-Denis. Son père, Eugène Crevel, dirige un atelier spécialisé dans l'impression de partitions musicales. Il grandit entouré de musiciens, au rythme des chansons populaires de son temps (cf. Carassou, 1989, p. 23).

Arrivé à l'âge adulte, il aimera fréquenter les bars de Montmartre et de Montparnasse où se produisent les premiers *bluesmen* venus d'Amérique, nous y reviendrons.

Crevel est le deuxième d'une fratrie de quatre enfants. Son frère aîné, Georges, naît un an avant lui. Il mourra de tuberculose pulmonaire à l'âge de trente ans. Deux sœurs lui succèdent, Hélène en 1904, puis Denise en 1910. Cette dernière se suicidera dix ans après son frère René et près de trente ans après leur père (cf. Gazeau, 2002, p. 173).

La naissance d'Hélène se solde par un premier déménagement. La famille Crevel quitte le dixième arrondissement pour s'installer rue de la Pompe, dans un quartier résidentiel situé à l'ouest de Paris.

Pour le petit Crevel, « fini le spectacle coloré des grands boulevards. Finis les émois provoqués par la porte Saint-Denis » (Carassou, 1989, p. 24). Finies aussi les écoles de danse où résonnent les rythmes du Boston, valse au tempo lent venue des États-Unis et de la Matchiche espagnole (cf. Buot, 1991, p. 24).

Il gardera toute sa vie la nostalgie de ces quartiers qu'il retrouvera des années plus tard quand il commencera à fréquenter les cafés surréalistes comme *Le Certà*, situé dans le Passage de l'Opéra (immortalisé dans *Le paysan de Paris* de Louis Aragon et détruit depuis) ou *Le Cyrano*, niché dans une petite rue entre la Place Clichy et la Place Blanche.

Plus de trente ans plus tard, il évoque encore ces souvenirs dans *Les pieds dans le plat*, dernier ouvrage publié de son vivant en 1933 :

Le jeudi, [...] on fait semblant de se diriger vers le Jardin des Plantes ou les musées, mais on file au music-hall pour admirer Krim dans son tour de chant. [...] Et au premier rang, s'il vous plaît, [...] dès le rideau levé une bonne odeur de poudre de riz, eau de Cologne paradoxalement russe, chaude fatigue et autres choses grisantes à respirer avec, en guise de farine pour lier leur sauce, la poussière remuée au ras de scène par d'imperceptibles courants d'air. (Crevel, 2014b, p. 547)

L'enfant, désormais interdit de music-hall et « catapulté » dans les « beaux quartiers », s'ennuie et déprime :

C'est un soir de juillet 1906. [...] Ta famille, par peur de la typhoïde boit de l'eau d'Évian. [...] On l'a surnommé Rub Dub Dub, parce que le premier vers (et encore écorché) de la chanson
Rub a dub dub,
Three men in a tub,
The Butcher, the Candle stick maker,
They all set out to the sea
résume tout ce qu'une institutrice anglaise est parvenue à lui faire retenir après une année entière de verbes conjugués, fables, leçons de vocabulaire. (Crevel, 2013, pp. 294-295)

Rub dub Dub, alter ego de Crevel qui apparaît dans plusieurs ouvrages de l'auteur, est devenu « un vrai petit d'homme civilisé, contemporain de l'Exposition universelle, porte guêtres doublées de flanelle rouge, [...] du 1^{er} octobre au 1^{er} mai. Le dimanche chapeau melon, gants et canne de bois d'amourette » (*Id.*, p. 294).

Ces allusions à la petite enfance se retrouvent aussi bien dans *Les pieds dans le plat*, ouvrage cité précédemment, que dans *L'arbre à méditation* publié posthumément. Mais, ici comme ailleurs, c'est toujours la figure de la mère que René Crevel incrimine de ses malheurs. C'est elle qui, sous les traits du personnage d'Espéranza dans *Les pieds dans le plat*, « est arrivée à faire de Rub dub dub un gringalet. Le gringalet a honte de son anatomie misérable » (Crevel, 2014b, p. 553) ou par la faute de qui, dans *L'arbre à méditation*, « [il] a manqué se noyer dans la baignoire » (Crevel, 2013, p. 295), tant « il ne se sent jamais guère à l'aise avec les éléments qu'il s'agisse de langage ou d'eau » (*Ibid.*).

Contrairement à celle de Marcel Proust, à qui l'auteur est parfois comparé, la « madeleine » de Crevel ne renvoie ni à une mère aimante, ni à de doux souvenirs domestiques.

Crevel se méfie plus de la mémoire qu'il n'en fait son alliée : « Il faut que la mémoire se taise, entremetteuse des jours de pluie. [...] Mémoire l'ennemie, mémoire la bâtarde, tu as beau user de tous les trucs, t'opposer à la surprise, tes disciplines n'ont jamais empêché l'homme de se sentir finalement lésé. » (Crevel, 2014b, pp. 101-103)

Les souvenirs d'enfance collent à la peau de l'auteur et

la perpétuelle répétition des mêmes grands crimes [...] a taché la mémoire à jamais. Une hirondelle ne fait pas le printemps, mais un tout petit point noir pourrit le plus beau des ciels. Un souvenir empoisonne jusqu'au vertige qui vous prend, lorsque, couché sur le dos, vous scrutez l'éther de l'été le plus flamboyamment vide (Crevel, 2014b, p. 584).

Comme quand, à l'âge de trois ans, la mère de Crevel décide de faire circoncire l'enfant, sans doute pour remédier à un phimosis trop marqué (cf. Carassou, 1989, pp. 23-24).

Cette prétendue « opération de l'appendicite » lui laisse des souvenirs cauchemardesques évoqués des décennies plus tard dans une des incursions autobiographiques dont il a le secret : Au cinquième chapitre des *Pieds dans le plat*, sans que rien dans le texte n'ait préparé le lecteur à cette confession, Crevel se remémore une mère qui « va, tout bonnement, le faire circoncire, pour lui apprendre. Lui apprendre quoi? La vie, pardi » (Crevel, 2014b, p. 555).

L'enfant est, semble-t-il, traumatisé :

Au réveil, effrayé par une douleur non localisée là où il s'y attendait et incapable de penser que la partie avait été sacrifiée au tout, il pousse un cri si déchirant que sa mère, assise à son chevet et en train d'écrire, [...] renverse sur sa blouse immaculée d'infirmière d'opéra-comique, le contenu d'un stylo qu'elle avait, à l'aube de ce jour chirurgical, fort à propos, rempli d'encre rouge. (*Ibid.*)

Un souvenir décidément ineffaçable qui fait dire à l'auteur vers la fin du roman :

Le petit de bourgeoisie se trouvait condamné au pessimisme à perpétuité. [...] D'où [sic] cette circoncision que l'auteur-spectateur a lui-même subie à l'âge de trois ans. Elle lui a laissé des souvenirs inavoués d'une telle force et en telle quantité que, malgré nombre de revanches voluptueuses, ses cauchemars jusqu'au printemps 1932 confondaient le sang et le sperme. (Crevel, 2014b, p. 630)

Initié de longue date à la doctrine psychanalytique, nous y reviendrons, Crevel ne se contente pas de faire part au lecteur de souvenirs qui, pour lui, sont autant d'obsessions. Il lui fournit une chaîne associative pour les analyser, comme dans l'exemple suivant : Indigné par les gestes d'une mère qui, selon lui, « s'intéressera plus que de raison aux pansements, [et] tiendra à disposer elle-même les compresses autour de la cicatrice » (Crevel, 2014b, p. 555), il sentira germer une haine immense à son égard et ira jusqu'à l'accuser d'être à l'origine de son mépris pour les femmes : « À voir toujours les mains de sa mère tachées de son sang le plus intime, le fils sent un besoin de vengeance naître en lui. Il voudrait que toutes les créatures du sexe expiassent pour l'une d'entre elles. » (*Ibid.*) De même, quand à la fin de l'ouvrage, Crevel offre une version légèrement modifiée de

l'épisode du stylo en conservant les figures de la mère, la robe blanche et l'encre couleur de sang s'échappant de l'objet oblong et fait dire au narrateur-auteur :

Mais il a (j'ai) revu, en avril dernier, la plage de Saint-Jean-de-Luz où, durant l'été de 1909, ma mère, vêtue d'un costume tailleur de serge impeccablement blanche, écrivait des lettres, tout en surveillant mes jeux au bord des vagues. Une lame d'une violence inattendue soudain faillit l'emporter. La mère renversa son stylo. Le capuchon dudit stylo tomba, se perdit dans le sable, tandis que l'encre rouge qui l'emplissait tachait la robe blanche (Crevel, 2014b, p. 630),

il ajoutera : « Le symbolisme de cet incident était trop clair pour qu'il n'en fût point fait cadeau au gringalet. Après l'avoir mis en possession de ce viatique, je n'avais plus qu'à le laisser voler de ses propres ailes. » (*Ibid.*)

Notons qu'au moment où Crevel écrit ces mots, il est déjà atteint de tuberculose depuis quelques années et souffre d'hémoptysie (crachats de sang). La dramatisation par Crevel de sa circoncision tourne chez lui à l'obsession. Selon la définition du *Dictionnaire de la psychologie*, « la dramatisation est liée à l'intensité émotionnelle et accessoirement traumatique d'actions ou d'événements qui ont perturbé l'équilibre d'une action ou d'un sujet. [...] [Elle] va mettre en scène leur retentissement au niveau personnel en recourant à des symbolisations diverses qui opposent le désir de vie à une destinée néfaste » (Selosse, 2017, p. 223). Des années après la circoncision, les crachats de sang provoqués par la toux du tuberculeux ont renforcé et nourri le traumatisme, menant à ce que les psychanalystes appellent communément une « re-dramatisation ».

Dans toute son œuvre qui compte sept romans publiés de son vivant – *Détours* en 1924, *Mon corps et moi* en 1925, *La mort difficile* en 1926, *Babylone* en 1927, *Êtes-vous fous ?* en 1929, *Les pieds dans le plat* en 1933, *Le Roman cassé* resté inachevé en 1935 et un huitième édité longtemps après sa mort, *L'arbre à méditation*, Crevel mêle l'autobiographie à la fiction. L'auteur reconnu par ses pairs du mouvement surréaliste malgré son œuvre romanesque – nous reviendrons sur le refus du roman par ses confrères, André Breton en tête – essaime ses confessions au fil d'une écriture qu'il situe entre rêve médiumnique et *pensée nue* comme quand, dans *Mon corps et moi*, il affirme :

Au fur et à mesure que le jour m'éloigne du rêve nocturne, l'état qui en fut le résultat s'évaporant, je suis, pour le recréer, contraint de courir après un plus grand nombre d'images, de mots. Ainsi naît certain mensonge déjà signalé. Le mensonge de l'art. On prend un corps, un sexe. On prend une toile, des pinceaux. On prend du papier, une plume. Hélas il n'y a plus ni fumée, ni rêves. (Crevel, 2014b, p. 133)

Les rêves s'envolent, mais, comme dans une variation sur le thème du papillon surréaliste daté de la même année (1925) : « *Le surréalisme, c'est l'écriture niée* » cité par Claude

Courtot dans son essai intitulé *René Crevel* (Courtot, 1969, p. 19), Crevel insère ses incursions autobiographiques dans le flux de ses textes afin de les fixer. Au lecteur de les déceler !

Comme dans *L'arbre à méditation*, long texte retrouvé dans une collection privée et édité à titre posthume en 2013, dans lequel « l'arbre sans feuilles » est, selon Alexandre Mare dans sa préface aux *Inédits* de René Crevel, « le double de l'écrivain qui se moquerait bien sarcastiquement de lui-même » (Mare, 2013, p. 273) :

Défeuillé de présent à n'oser rêver de bourgeons futurs, gnome en bois de regret, recroquevillé dans une écorce qui ne tendent ni souvenirs ni espoirs, déchu de l'animal ou végétal, les comparaisons pépiniéristes et forestières ne jouent, à son endroit, que pour le blâme. Pas moyen de baptiser lianes les bras, les jambes que l'immobilité a si vite démusclés, ni liserons les mains qui, avant de se faner à jamais, se joignent sur la poitrine afin de gratifier le plus symbolique des organes et son tabernacle à toit de côtes d'une délectation d'ailleurs aussi morose que celles des aubes par trop abandonnées. (Crevel, 2013, p. 275)

Crevel n'a plus que cinq ans à vivre quand il rédige et illustre, « vraisemblablement [...] entre 1930 et 1931, entre Paris, le sanatorium de Davos où l'écrivain fait de longues cures et Hyères » (Mare, 2013, p. 272) ce texte déjà très noir. C'est un homme marqué par la maladie et abandonné en partie par ses amis et ses éditeurs.

En attendant, après une quatrième et dernière naissance, les Crevel déménagent encore une fois pour s'installer rue de la Muette, non loin du très campagnard Bois de Boulogne. C'est dans cet appartement, qu'un soir de novembre 1914, sa mère lui imposera la vue du cadavre de son père qui venait de se pendre (cf. Buot, 1991, p. 25).

Crevel, qui ne s'était, de fait, jamais éloigné du quartier de son enfance et de son adolescence, se suicidera à son tour en juin 1935, rue Nicolo, à quelques pas seulement des quartiers de Passy et de la Muette.

2.2 La figure de la mère chez René Crevel

La figure maternelle et l'amour ou/et la haine qu'elle suscite sont des thèmes récurrents dans l'œuvre de Crevel.

À trente ans passés, l'auteur se rappelle dans une réponse à une enquête surréaliste sur la sexualité que, dans l'appartement du quartier bourgeois où vit sa famille, « tout y pue le renfermé, la contrainte, la sueur, la honte, les plaisanteries scatologiques » (Crevel, 2014b, p. 684).

Louise-Marguerite Plet, épouse Crevel, semble y régner en maître, comme l'une des figures fictives de la mère dans *La mort difficile* décrite par l'auteur comme une « reine

dans son salon d'Auteuil » (Crevel, 2014b, p. 200). Pour François Buot, la figure de la mère de l'auteur « se compose, tel un puzzle, par la réunion des photographies, des témoignages, des lettres aux amis et, enfin, des romans » (Buot, 1991, p. 18).

Selon les informations recueillies par son biographe, « les clichés que nous avons retrouvés donnent l'image d'une femme plutôt grande et jolie dont la douceur blonde, les yeux clairs, les formes pleines étonnent le lecteur habitué aux mères jaunes et sèches des romans de Crevel » (*Ibid.*).

Ses romans recèlent pour la plupart des « figures maternelles fortes, [...] et leur évocation sert par deux fois d'incipit » (Buot, 1991, p. 19).

Dans *Détours*, premier roman publié en 1924 et écrit en grande partie à la première personne, Crevel en fait la description suivante :

Ma mère était de celles qui gardent la tradition des housses sur les fauteuils et de l'ennui, méprisent les jolies femmes et les hommes gais, détestent les bijoux, les oiseaux de paradis et les dentelles. Brune et sans grâce, elle incarnait dans le genre maigre la bourgeoise dite de tête. (Crevel, 2014b, p. 15)

Pourquoi débiter un premier roman en faisant, qui plus est à la première personne, le portrait d'une mère – comme le fera Albert Camus vingt ans plus tard dans le célèbre incipit de *L'étranger* : « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. » (Camus, 2018, p. 9) ?

Pourquoi invoquer dès les premières phrases une figure maternelle qui rejette les « jolies femmes et les hommes gais » (Crevel, 2014b, p. 15) et « incarne la bourgeoise dite de tête » (*Ibid.*)? Est-ce une façon de montrer dès le début de son œuvre une vision dualiste de la femme « jolie et aimant les dentelles » (*Ibid.*) comme la femme sacralisée par les surréalistes, nous y reviendrons, ou « du genre maigre incarnant la bourgeoisie de tête » (*Ibid.*) à l'image de sa mère?

Ou est-ce une occasion plus ou moins déguisée de revendiquer son homosexualité devant une génitrice toujours vivante et dont il serait encore sous l'emprise ? ...

Rappelons que le mot *gai* utilisé ci-dessus par Crevel

ramène à la prostitution : on parlait des 'filles de joie', ou des 'filles gaies'. Dans les années 1920 et 30, 'gay' en anglais renvoie à une certaine insouciance et à une liberté de mœurs, homosexuelle ou non ... Chez les homosexuels, 'gay' est aussi utilisé, souvent pour faire référence au caractère flamboyant ou extravagant de certaines tenues portées par ceux qui reprennent les codes de la féminité. (<https://www.franceculture.fr/histoire/des/-annees-folles-de-la-banalisation-la-fabrique-du-mot-gay> consulté le 12.6.2019)

... ou devant la plupart de ses amis surréalistes qui condamnent, André Breton en tête, les amours du même sexe ?

Dans *Le surréalisme par les textes*, Henri Béhar et Michel Carassou rappellent que si, au cours d'une discussion rapportée dans *La révolution surréaliste* ayant pour thème la sexualité, « il [Breton] affirmait que ce qui l'intéressait le plus était 'du ressort de la perversité', il n'en condamnait pas moins – et la plupart des membres du groupe à sa suite – l'homosexualité, l'onanisme, la zoophilie, l'exhibitionnisme, le voyeurisme et l'amour collectif » (Béhar/Carassou, 2013, p. 79). Aussi, Crevel, selon ces auteurs, restera « le seul homosexuel reconnu et toléré comme tel dans le groupe surréaliste » (*Ibid.*).

Xavière Gauthier remarque, de son côté, que « les surréalistes n'ont guère réussi à briser les barrières qui délimitent traditionnellement monde masculin et monde féminin [...] [et] ont fait de la femme un objet de pure contemplation » (Gauthier, 1971, p. 272).

Dans son ouvrage intitulé *Surréalisme et sexualité*, elle souligne que « pour Crevel, l'homosexualité renverse les rôles masculins et féminins et il lui semble légitime que chacun puisse opérer cette métamorphose », (*Id.* p. 234) comme il se plaît à le décrire dans ce passage de *Mon corps et moi* :

Je pense à ces bals où le travesti est prétexte à corriger la nature. Ceux qui n'ont pas trouvé leur vérité tente une autre existence. Toutes les vies manquées s'invertissent, pour un soir. [...] Les femmes apparaissent sans hanche ni poitrine. Les hommes ont des croupes et des tétons. Or voici qu'une virilité soudain s'érige et soulève en son beau milieu la robe d'une courtisane grecque. Hommes, femmes, on ne sait plus. (Crevel, 2014b, p. 103)

Notons à ce propos que, pour les psychanalystes, l'homosexualité procède de la constitution bisexuelle commune à tous. Freud classe l'*inversion* parmi les perversions, mais abolit de fait toute frontière entre le normal et le pervers. De même, il réfute catégoriquement l'idée qu'elle pourrait être un phénomène de dégénérescence ou d'origine congénitale et rapproche la genèse de l'*inversion* au complexe d'Œdipe (cf. Tadié, 2012, pp. 112-113).

Je n'irai pas plus loin, et d'ailleurs peu importe car, ce qui compte pour Crevel, c'est l'amour que porte une mère à son fils et qui lui fera cruellement défaut – comme il l'exprime, feignant l'indifférence, dans ce passage placé au début de *Détours* :

Elle m'aimait beaucoup et voulut faire de moi un homme rangé comme une armoire à glace, m'apprit l'arithmétique, les principes de la civilisation puérile et honnête, le catéchisme. 'Deux fois deux quatre – on ne met pas ses coudes sur la table – Dieu est un pur esprit créateur du ciel et de la terre – on embrasse sa mère avant de se coucher'. Même la tendresse lui semblait réglementaire et

moi, je préférerais aux siennes les joues de la femme de chambre qui avait la peau douce et se parfumait à l'œillet. (Crevel, 2014b, p. 15)

Dans ce premier roman qui ne compte que soixante-quatorze pages, l'auteur se révolte contre une mère qu'il invente en « victime du 'vice' de son mari, le goût pour les garçons, 'vice' dont lui-même se voit atteint, croit-il, à cause d'elle (Carassou, 1985, p. 11) :

Ma mère, assez lente à imaginer un vice, et d'autant plus sévère qu'elle se fatiguait sans parvenir à concrétiser, s'aperçut que le déshonneur était sur sa maison. Elle [...] voulut divorcer, n'en fit rien, se résigna par devoir à porter encore un nom souillé, devint neurasthénique, [...] et, un beau jour, finit par enjambrer la barre d'appui. (Crevel, 2014b, p. 21)

Il réussit ici, par le biais de l'écriture, à « dramatiser sans fraude » (Crevel, 2014b, p. 21) et se débarrasser d'une mère qui « avait la voix trop brève, la main trop sèche pour qu'on pût croire à sa tendresse » (*Id.*, p. 17).

Bientôt, c'est au tour de la sœur aînée du narrateur de mourir, sans doute également par suicide (cf. Crevel, 2014b, p. 23). Ce dernier s'en sentira coupable, tout comme il se sentira coupable du troisième suicide évoqué dans *Détours*, celui du père, à qui il avait conseillé la meilleure méthode pour le faire, celle que l'auteur utilisera lui-même quelques années plus tard quand il décidera de mettre fin à sa vie, mêlant jusqu'au bout la fiction à la réalité.

Détours est un roman fortement autobiographique et René Crevel ne s'en défend pas, qui avoue dans une lettre à son ami Paul Éluard :

Le manuscrit de *Détours* [...] fut [...] très long à être écrit, car s'il m'a suffi de quelques semaines pour rédiger ce premier roman, je dois avouer que j'ai passé bien des années non à le vivre, mais à le penser. [...] Mais que j'aie résumé ma vie future, peut-être, dans ce livre (par vie future, j'entends non les aventures, mais les possibilités morales, intellectuelles), voilà qui d'ailleurs n'est pas sans m'agacer. (Crevel, 1985, p. 137)

De même, en réponse au critique littéraire René Lalou, Crevel concède : « Oui. *Détours* n'est pas une autobiographie et pourtant tous ceux qui me hantèrent comme des idées, tous les êtres dont je trouvai dans mes premières années la vie adhérente à la mienne, s'y sont, sans que j'aie rien pu contre, donné rendez-vous. » (*Id.*, p. 135)

Il est beaucoup question de femmes, de mères et de sexualité dans les livres de Crevel, comme d'ailleurs dans la plupart des écrits des écrivains apparentés au surréalisme, mouvement que Crevel rejoindra dès 1924, au moment de la publication du *Premier Manifeste surréaliste*.

À cette époque, tous, André Breton en tête, sont déjà au courant des premières théories de la psychanalyse.

Si la diffusion des principales thèses freudiennes reste encore limitée – la traduction en français des premiers écrits de Freud s'échelonna de 1921 à 1931 –, le chef de file des surréalistes les avait découvertes dès le début de son séjour au centre neuro-psychiatrique de Saint-Dizier où, alors étudiant en psychiatrie, il avait pu expérimenter auprès des malades certaines méthodes d'investigation psychanalytique comme l'enregistrement des rêves ou des associations d'idées. De retour à Paris, il s'était empressé de divulguer son savoir auprès de ses amis dont René Crevel allait bientôt faire partie.

Ainsi, déjà dans *Détours*, Crevel s'appuie sur les thèses du professeur viennois quand il évoque l'émotion d'un enfant qui, brimé par une mère castratrice et un père à qui il en voulait « de ne pas faire plus grand cas de sa [ma] petite personne » (Crevel, 2014b, p. 15), se tourne vers un objet qu'il sexualise, un fauteuil qui se plie et se déplie à l'envi et qui devient pour Crevel « le symbole même de la virilité » (Crevel, 2014b, p.15) :

J'avais bien, pour me distraire, la compagnie du fauteuil qui, déplié, servait de lit à la bonne lorsque ma famille allait au théâtre ; ce fauteuil, parce qu'il s'étendait parallèle au sommeil d'une femme, me semblait le symbole même de la virilité ; le jour, ratatiné, en dépit de son hypocrisie cubique de vieux mendiant chinois, il gardait encore son prestige. Un soir, par le trou de la serrure, j'eus la chance de voir la femme de chambre les seins nus. Lui, le lendemain, me confia qu'il ne serait plus fauteuil, ni lit, ni mendiant, mais fruit de velours jaune. (*Ibid.*)

Rappelons avec Élisabeth Roudinesco et Michel Plon que « la notion de sexualité est d'une importance telle dans la doctrine psychanalytique qu'on a pu dire à juste titre que tout l'édifice freudien reposait sur elle » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 1437). Il convient cependant de préciser que « c'est moins la sexualité en elle-même qui est importante dans la doctrine freudienne que l'ensemble conceptuel qui permet de la représenter : la pulsion, la libido, l'étayage, la bisexualité » (*Ibid.*) et que Freud effectua une « véritable rupture théorique [...] en étendant la notion de sexualité à une disposition psychique universelle et en l'extirpant de son fondement biologique, anatomique et génital pour en faire l'essence même de l'activité humaine » (*Ibid.*).

Au deuxième chapitre de *Détours*, dévasté par la culpabilité suite au suicide de son père, le narrateur-auteur tente la première auto-analyse de son œuvre :

Je n'avais pas revêtu mes habits de deuil et j'éprouvais déjà le besoin de crier pardon au ciel, à la terre, aux objets familiers. [...] À force de chercher à connaître le travail souterrain de ma pensée, mes sentiments et leurs raisons secrètes, dans un désir d'aller plus loin que la conscience, je prenais la responsabilité de ce qui s'était fait hors du contrôle de ma volonté. [...] Mon choix s'était fait en dehors de toute conscience. (Crevel, 2014b, pp. 27-28)

Précisons qu'en psychanalyse, l'inconscient auquel Crevel fait allusion, est défini comme « un lieu inconnu de la conscience : une 'autre scène'. Dans la première topique élaborée par Sigmund Freud, il est une instance ou un système constitué de contenus refoulés qui échappent aux autres instances du préconscient et du conscient. » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 731).

Pour les surréalistes, qui le modifieront à leur escient, il est « un moyen de connaissance, en particulier de continents qui jusqu'ici n'avaient pas été systématiquement explorés : l'inconscient, le merveilleux, le rêve, la folie, les états hallucinatoires » (Nadeau, 1964, p. 46).

Il est intéressant de constater que Crevel, dans les dernières pages de son premier roman, revient sur cette notion chère aux psychanalystes et aux surréalistes en inventant au narrateur un « travail sur [Henri-Frédéric] Amiel » (Crevel, 2014b, p. 69), écrivain et philosophe né à Genève en 1821 auquel on doit l'introduction dans la langue française et anglaise, aux alentours de 1860, du terme *inconscient*.

« Le conscient, thèse. L'inconscient, antithèse. À quand la synthèse ? », se demande l'auteur deux ans avant sa mort (Crevel, 2014a, p. 812).

La synthèse de sa vie pourrait se retrouver dans les sujets récurrents abordés dans ses livres et répétés sans fin : les rapports familiaux et l'enfance, l'homosexualité, le suicide.

Roudinesco et Plon rappellent à ce sujet que :

Même s'il n'en développe toutes les implications théoriques qu'en 1920, dans *Au-delà du principe du plaisir*, Sigmund Freud a très tôt relié entre elles les idées de compulsion (*Zwang*) et de répétition (*Wiederholung*) pour rendre compte d'un processus inconscient, et comme tel immaîtrisable, qui contraint le sujet à reproduire des séquences (actes, pensées ou rêves) qui furent à l'origine génératrices de souffrance et qui ont conservé ce caractère douloureux (Roudinesco/Plon, 2011, p. 1324).

Ces « actes, pensées ou rêves » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 1324) nourrissent les livres de Crevel « dont la chaîne forme le journal de bord de son aventure individuelle » (Devésa, 1993, p. 34). Ils traversent ses romans, ainsi décloisonnés, et les mêmes personnages les enjambent d'un ouvrage à l'autre, sans souci des frontières livresques ou de la chronologie.

C'est ainsi qu'apparaît dès son premier roman la figure mystérieuse de Bruggle : « Un jour j'écoutais un jeune homme qui parlait d'hypnotisme. 'Cet homme s'appelait ? – Bruggle. – Un Bruggle, voilà l'être qu'il vous faut, ricane à mon nez la poétesse ». (Crevel, 2014b, p. 33)

Ce personnage derrière lequel se cache de l'avis de ses biographes l'amant de Crevel, le peintre et musicien américain Eugene Mc Cown, réapparaît, pour y prendre plus de place, dans *La mort difficile* – sous les traits d'un l'étudiant américain à qui il donne le prénom d'Arthur et dont Pierre tombera rapidement amoureux.

Dans cet ouvrage publié en novembre 1926, quelques mois seulement après la mort de sa mère, Crevel oppose deux figures maternelles frappées par le malheur et aussi toxiques l'une que l'autre pour leurs proches : Herminie Blok, mère de Diane et Louisa Dumont-Dufour, mère de Pierre, à qui il donne une sexualité, ce qui lui permet de nous renvoyer une image multiple de la femme et d'aborder le thème de l'amour sur deux générations.

Mme Blok, veuve de Dimitri Blok qui, un soir de réception, se suicide, nous y reviendrons, est décrite par Crevel comme une femme douce et aimante. « Herminie un vrai nom d'amoureuse » (Crevel, 2014b, p. 175), note Mme Dumont-Dufour au début de leurs confidences réciproques, se souvient de « quelques beaux souvenirs. Le soir de mes fiançailles, le jour de mon mariage, ma nuit de noces » (*Id.*, p. 185).

Louisa Dumont-Dufour – « Louisa un vrai nom d'impératrice » (Crevel, 2014b, pp. 175-176), fille de magistrat et femme de colonel domiciliée à Auteuil – rappelons que la famille Crevel habitait rue de la Muette, dans le quartier d'Auteuil – , sans doute plus proche de la mère de Crevel que Mme Blok, ne supporte pas, elle, de se souvenir : « L'amour, Mme Blok, l'amour physique, c'est-à-dire la sorte d'amour dont sont seuls capables des hommes de ce genre, l'amour, Mme Blok est une chose assez dégoûtante. D'abord ça tache les draps si on ne fait pas attention, et puis ça sent mauvais. » (*Id.*, p. 182)

Ainsi, si Mme Blok a brisé sa vie en épousant M. Blok parce qu'elle en était amoureuse : « J'étais sentimentale, il avait de belles mains. Je ne me suis pas méfiée » (Crevel, 2014b, p. 178), Mme Dumont-Dufour est malheureuse, car « M. Dumont est fou, fou, fou » (*Id.*, p. 176). Celle à qui, pour cette raison, il est interdit de divorcer précise : « Fou à lier, je vous l'ai dit, je vous le répète, fou à lier. Ah ! tout colonel qu'il était, la débauche, le jeu, l'alcool, les filles l'ont mis dans un joli état. » (*Ibid.*)

Pour les figures maternelles de Crevel imaginées dans *La mort difficile*, l'amour ou la luxure, c'est selon, mènent inmanquablement à la folie.

Au point de se faire interner, à l'image du colonel qui, depuis quatre ans, jour après jour, écrit la même lettre à Mme de Pompadour, maîtresse de Louis XV, depuis son asile d'aliénés qu'il a surnommé « Ratapoilopolis », preuve supplémentaire de sa folie, selon la « colonelle » qui déclare à son amie : « Ratapoilopolis. Quel nom. Il faut bien être fou

pour l'avoir trouvé, surtout le colonel qui n'a pas d'imagination à l'état sain. Polis, ça veut dire ville en grec. Ratapoilopolis, ville des Ratapoils. À Saint-Cyr on appelait M. Dumont Ratapoil parce qu'il était tout velu » (Crevel, 2014b, pp. 181-182).

Crevel qui, lui, assurément, a gardé son imagination à l'état sain, invente des noms et prénoms savoureux à ses personnages. Souvent, ce sont des noms doubles comme Dumont-Dufour, « deux patronymes quasi jumeaux, à chaque bout du trait d'union, [qui] ne sont pas sans la consoler un peu, mais parce qu'elle n'aime pas les succès faciles, elle ne veut pas laisser voir qu'elle est fière de s'appeler Dumont-Dufour à Mme Blok » (Crevel, 2014b, p. 174) ou Dupont-Quentin dans *Détours*, « contrepèterie de 'Ducon-Pantin' » (Devésa, 1993, p. 153) ou encore Optimus Cerf-Mayer, chef de clinique dans *Êtes-vous fous ?* et dont le patronyme rappelle celui du fondateur de l'Institut de sexologie à Berlin, Magnus Hirschfeld, initiateur des mouvements de libération homosexuelle (cf. Winter, 2012, p. 147) ou Blok, homme suicidaire qui, dans *La mort difficile*, littéralement « dé-bloque ».

On remarque que les personnages de Diane et de Pierre, respectivement fille et fils de Mmes Blok et Dumont-Dufour, sont à peine plus jeunes que Crevel quand il les crée pour son roman. Leurs traits de caractère ne lui sont sans doute pas étrangers, mais tout oppose les jeunes gens : Diane vit encore chez sa mère qui se plaint : « Et Diane qui est toujours par monts et par vaux, [...] Diane qui en sait plus long que sa mère, puisqu'elle danse, boit du thé, des cocktails, fait de la peinture, connaît des artistes. » (Crevel, 2014b, p. 171)

Crevel, dans cet ouvrage, fait une description assez fine de cette jeune femme amoureuse du personnage torturé de Pierre qu'elle croit pouvoir protéger de ses « fantômes » en l'accompagnant dans ses soirées de débauche comme les décrit sa mère qui prétend que :

son fils, Pierre, dont la nourrice était alcoolique (voilà pour la malchance) a un caractère emporté. D'ailleurs, il a de qui tenir, son père (voilà pour l'hérédité) s'est toujours montré d'une telle violence. Mais tout cela ne serait rien si ledit Pierre n'avait pas le goût bizarre et une curiosité (voilà pour les mauvais penchants) dont sa mère à bon droit s'affole, car, si l'on peut se réjouir de l'affection qu'il porte à cette chère Diane, comment ne pas redouter les pires catastrophes de l'amitié qu'il a pour des métèques venus on ne sait d'où. (Crevel, 2014b, p. 173)

Notons que l'auteur fait ici sans doute allusion au concept d'« hérédité-dégénérescence » lié à la folie et qui, selon Roudinesco et Plon,

envahit à la fin du XIX^e siècle tous les domaines du savoir, de la psychiatrie à la biologie en passant par la littérature, la philosophie et la criminologie [...] et soumet ainsi l'analyse des phénomènes dits pathologiques (folie, névrose, crimes, maladies sexuelles, anomalies diverses) à l'observation de stigmates ou de traces qui révèlent les tares (sociales ou individuelles), lesquelles ont pour conséquence de faire sombrer l'homme dans la déchéance (Roudinesco/Plon, 2011, p. 644).

Ainsi, à la question de Mme Blok : « Pierre serait-il anormal ? » (Crevel, 2014b, p. 194), Mme Dumont-Dufour répond : « Non, il est simplement un peu dégénéré. » (*Ibid.*)

Selon les auteurs du *Dictionnaire de la psychanalyse*, seules deux voies possibles existent alors pour faire face au phénomène d'« hérédité-dégénérescence » :

L'une prend la dégénérescence au pied de la lettre et annonce la chute finale de l'humanité victime de ses instincts, [...] l'autre est hygiéniste et progressiste. Elle croit à la guérison de l'homme par l'homme. Aussi se propose-t-elle de combattre les tares et la pathologie par [...] la pédagogie, la rééducation des âmes et des corps. Contre l'idée de chute, elle développe celle de la rédemption de l'homme par la science et renoue ainsi avec la tradition de la philosophie des Lumières, d'où est issue la psychiatrie dynamique. (Roudinesco/Plon, 2011, pp. 644-645)

La mère de Pierre est sans conteste partisane de la première voie. Elle ne croit en rien à la rédemption.

Irréfutablement, elle entraîne son fils avec elle :

Et Mme Dumont-Dufour se grise de ricanements, de mots aigres [...] sans perdre un sang-froid qui lui permet d'ordonner sa victoire pour mieux en jouir, [...] tandis que Pierre finit toujours par suivre de dangereuses pensées en méandres qui le conduisent au milieu du marécage, au beau milieu de la nuit, à Ratapoilopolis. Elle savoure son triomphe, en varie les nuances et goûte devant Pierre les joies d'une inimitié si visiblement incestueuse et telle que ce dernier, qui sent une volonté mauvaise acharnée contre lui, se surprend à murmurer un vers qu'il ne comprenait point du temps où on lui faisait apprendre par cœur, au lycée, du Racine :

Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Les traits de son père. (Crevel, 2014b, p. 201)

Ainsi, c'est, de l'avis de Crevel, par la faute de sa mère que son personnage se tournera vers l'homosexualité, car, « très vite, plus rien ne le tenta de la simple chair des filles » (Crevel, 2014b, p. 217).

Crevel finira pourtant par faire la paix avec sa propre mère, tant haïe, tant aimée.

Un an après le décès de celle-ci, l'auteur fait ce qu'on pourrait appeler un « rêve de réconciliation ». Il s'en confie à Marcel Jouhandeau fin décembre 1927 :

Il y a une si grande joie (une joie qui voudrait pleurer) que j'ai presque peur. [...] Mon corps est chien, mais pourquoi veux-je croire en l'étincelle de mon cœur. Nous aurons bientôt un bel incendie. Ma mère est venue visiter mon sommeil avec son beau visage dont l'amour de la terre non plus n'a pas voulu. Nous nous sommes pardonnés. Il y a d'étranges feux follets qui dansent autour de moi. J'espère en la délivrance. Prie pour moi, toi le seul qui saches parler de Dieu et du Diable. Je veux faire ma paix. Et tu sais que je suis de bonne volonté. [...] Marcel, ce cerveau de viande me fait mal, mais hors de moi je désire une aurore. Pardonne-moi mes fautes et prie pour qu'on me les pardonne. Bonne année. Tu sais que je t'aime. René. (Crevel, 1996, p. 75)

En nous livrant ainsi le contenu de ce rêve, René Crevel fait acte de surréalisme. Selon Roudinesco et Plon, « Freud considère en effet le rêve comme l'accomplissement d'un désir inconscient, [...] comme voie royale d'accès à ce réservoir des passions libidinales qu'est l'inconscient, tel est le cœur de cette révolution que reconnaîtront les surréalistes, et, à leur tête, André Breton » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 1334).

2.3 La figure du père chez René Crevel

Si la figure maternelle est omniprésente dans l'œuvre de René Crevel, nous venons de le voir, la figure paternelle l'est de façon nettement moins explicite.

Michel Carassou rapporte l'un des rares épisodes de la vie de l'auteur dans lequel son père est physiquement présent :

À treize ans, il [Crevel] n'est pas en avance pour son âge ; il ignore encore presque tous les jeux du sexe. Pendant l'été, il se trouve à Toulon : il marche entre son père et sa mère qui viennent de lui montrer les cariatides du quai Cronstadt quand passe auprès d'eux une femme 'aux cheveux collés, tout pailletés d'épingles de strass, caraco rouge tendu sur la poitrine, robe courte, socques qui battaient le pavé d'une rue chaude'. (Carassou, 1989, p. 26)

Mais l'éveil à la sexualité du jeune homme devra bientôt se faire sans la présence du père, car « son enfance, triste comme les rêches étoffes de sa mère, mais avide de sensuelles découvertes, prend fin brutalement un soir de novembre 1914 » (Carassou, 1989, p. 27).

Une photo de famille datée vers 1907-1908 et reproduite par François Buot dans les pages photos de sa biographie nous montre M. Crevel debout sur les marches d'un perron fleuri entouré de sa famille. Il a fière allure avec ses moustaches retroussées à la mode de l'époque, une casquette sur la tête, l'œil égrillard et rien ne laisse présager du drame qui, quelques années plus tard, va s'abattre sur cette famille (cf. Buot, 1991, pp. 236-237).

Crevel a à peine quatorze ans quand son père se suicide. Nous ne disposons que de très peu d'informations sur ce drame, si ce n'est qu'Eugène Crevel se pend un soir de novembre 1914 et que « sa mère oblige l'adolescent à voir le cadavre pour qu'il puisse tirer toute la morale de ce spectacle horrible » (Carassou, 1989, p. 27). Selon son biographe, « Plus encore peut-être que le choc initial de la vision du père pendu, le rappel continu qu'en fait la mère allait s'inscrire dans l'esprit de l'adolescent » (*Ibid.*).

Crevel en est conscient qui fait dire au narrateur de *La mort difficile* :

Les remarques de Mme Blok et de Mme Dumont-Dufour sur le suicide et la folie ont donc fait de Diane et de Pierre des frère et sœur dont la parenté acquise dès ses débuts prit d'autant plus de force que l'angoisse de Diane alors, chaque jour, s'affirmait davantage et que celle de Pierre n'a jamais cessé de croître. [...] Ainsi naît un folklore de foyer où des créatures sont symboles de tel ou tel penchant, ainsi par tradition orale les enfants sont intoxiqués s'ils ne dépassent en forces propres ceux dont on leur parle ou qu'on propose sans se douter, modèles tout faits, à leur mimétisme. (Crevel, 2014b, pp. 201-202)

Dans l'autobiographie rédigée par Crevel pour un encart publicitaire de *Mon corps et moi* paru en 1925, l'auteur, parlant de lui à la troisième personne, réunit son père et sa mère dans le terme collectif de *parents* :

Né le 9 août 1900 de parents parisiens, ce qui lui permet d'avoir l'air slave. Lycée, Sorbonne, faculté de droit, service militaire jusqu'à la fin de 1923, d'où l'impression de vivre vraiment que depuis quelques mois. N'est allé ni au Tibet, ni au Groenland, ni même en Amérique, mais les voyages qui n'ont pas eu lieu en surface, on a tenté de les faire en profondeur. (Crevel, 2014a, p. 25)

Il omet cependant de préciser que son père est mort depuis plus de dix ans au moment où il écrit ces lignes. Pas un mot non plus sur sa tuberculose pulmonaire déjà soupçonnée et dont le diagnostic officiel tombera en 1926, nous y reviendrons.

Il faudra donc chercher ailleurs si l'on espère trouver quelques indices sur les maux de l'âme et du corps de Crevel, sur ce que j'ai appelé « *Le blues* du surréaliste » dans le titre de ce travail.

Le suicide est omniprésent dans l'œuvre de Crevel et les récits répétés de ce crime nous renvoient à la figure du père.

Dans *Détours*, c'est le personnage principal, Daniel, qui, après avoir assisté au suicide de sa mère, puis de sa sœur, pousse son père à passer à l'acte en lui suggérant, alors qu'il venait de lui lire les faits divers du journal à la rubrique *Suicides*, « un moyen discret pour ne pas faire tort à ceux qui portent mon nom » (Crevel, 2014b, p. 27). À l'étonnante question du père : « Mais toi, si tu voulais te tuer ? », le fils répond : « Une tisane sur le fourneau à gaz ; la fenêtre bien close, j'ouvre le robinet d'arrivée ; j'oublie de mettre l'allumette. Réputation sauve et le temps de dire son confiteur » (*Ibid.*). Fait étonnant, l'auteur se souviendra, onze ans plus tard, de ce scénario et le suivra à la lettre pour son propre suicide.

Dans ce premier roman, l'auteur décrit minutieusement les méandres psychiques qui poussent un fils conscient de « ce que j'allais dire en manière de réponse était grave, très grave, mais un démon déjà me forçait » (Crevel, 2014b, p.27) :

Si j'avais choisi dans les faits divers la rubrique 'suicides', ce n'était pas simple hasard. Révolté contre mon père, ayant pour lui, non cette indifférence que j'essayais de feindre, mais une haine que je n'osais proclamer, j'avais, sans me le dire clairement, mais par la faute de ce que je pensais au fond, bien au fond, c'est à dire par ma faute, résolu de lire telle rubrique. (Crevel, 2014b, p. 28)

Très vite, la haine du fils pour son père est relayée par un sentiment de culpabilité face à la mort d'un homme qui, au moment du passage à l'acte, « avait perdu tout prestige ; [...] sa santé s'altérait ; on le soignait pour une neurasthénie aiguë ; j'avais pitié de lui » (*Id.*, p. 25).

Daniel se sent responsable des pensées agressives qui l'assaillent, il confie : « À force de chercher à connaître le travail souterrain de ma pensée, mes sentiments et leurs raisons secrètes, dans un désir d'aller plus loin que la conscience, je prenais la responsabilité de ce qui s'était fait hors du contrôle de ma volonté » (*Id.*, p. 28).

Notons qu'il est probable que Crevel se soit inspiré, dans ce premier roman, du premier numéro de *La révolution surréaliste*, organe dans lequel on retrouve sa photo et son nom aux côtés de tous les surréalistes de l'époque dont Aragon, Artaud, Desnos, Éluard, Man Ray, Soupault ... ou d'hommes vénérés par eux comme Freud, Chirico, Picasso ... et qui contient « le relevé systématique pour une période donnée de tous les cas de suicides rapportés par les faits divers des journaux, transcrits sans commentaire (Nadeau, 1964, p. 61).

On retrouve une nouvelle trace de son rapport au père dans sa réponse à l'enquête : « Le suicide est-il une solution ? » qui paraît en janvier 1925 dans le deuxième numéro de l'organe surréaliste cité précédemment (cf. Crevel, 2014a, p. 579).

À la question : « On vit, on meurt. Quelle est la part de la volonté dans tout cela ? Il semble qu'on se tue comme on rêve. Ce n'est pas une question morale que nous posons : *le suicide est-il une solution ?* » (Nadeau, 1964, p. 60), Crevel répond en ces termes :

D'un suicide auquel il me fut donné d'assister, et dont l'auteur-acteur était l'être, alors, le plus cher et le plus secourable à mon cœur, de ce suicide, qui – pour ma formation ou ma déformation – fit plus que tout essai postérieur d'amour et de haine, dès la fin de mon enfance j'ai senti que l'homme qui facilite sa mort est l'instrument docile et raisonnable d'une force majuscule (appelez-la Dieu ou Nature) qui, nous ayant mis au sein des médiocrités terrestres, emporte dans sa trajectoire, plus loin que ce globe d'attente, les seuls courageux. (Crevel, 2014a, p. 579)

Alors, bon père ou mauvais père ?

L'auteur répond, bien des années plus tard, par : « ambivalence » (Crevel, 2014a, p. 811). Dans ses « Notes en vue d'une psycho-dialectique » publiées en 1933, Crevel rappelle que « Bleuler a décrit la coexistence dans un même sujet de sentiments contraires, contradictoires pour un même objet. Objet simultanément d'amour et de haine. La violence des sentiments est celle de leurs mouvements d'un pôle à l'autre » (*Ibid.*).

Si elles ne sont plus présentes physiquement – M. Blok s'est suicidé dans la diégèse du récit il y a onze ans et M. Dumont-Dufour est à l'asile – les « fantômes » de ces pères disparus continuent d'exister dans les esprits de leurs femmes, de leur fils, de leur fille et l'auteur s'en empare pour poursuivre son questionnement sur la famille et l'influence du milieu social sur la psyché.

Dans *La mort difficile*, M. Blok se pend un soir de juillet 1914 – la même année que le père de Crevel.

L’auteur en décrit les circonstances sous forme de dialogue : sur plusieurs pages, Crevel explique au lecteur que, si M. Blok s’est tué, ce n’est pas parce qu’il avait « fait de mauvaises affaires, avait eu un enfant naturel ou attrapé d’inavouable maladie » (Crevel, 2014b, p. 184), non. M. Blok se pend parce que :

primo, on se suicide beaucoup dans la famille Blok. J’avais été prévenue avant mon mariage, et ma grand-mère de la rue de Grenelle-Saint-Germain qui avait épousé un homme roux et avait eu la moitié de ses enfants de la couleur de son mari, m’avait dit : ‘Tu sais, petite, le suicide c’est comme les cheveux poil-de-carotte. Pure affaire de chance. Les uns y échappent. Les autres pas’ (Crevel, 2014b, p. 184),

et que : « secundo, son époux curieux des sensations rares ne s’est peut-être tué que pour connaître l’impression de la mort » (*Id.*, p. 186).

Blok passe à l’acte comme avant lui « déjà mon père, mon grand-père se sont tués pour échapper au plus triste sort » (*Id.* p. 187). De quel sort s’agit-il ? Crevel ne le précise pas. Il s’en tiendra dans sa réponse à l’enquête citée précédemment à cette explication :

On se suicide, dit-on, par amour, par peur, par vérole ? Ce n’est pas vrai. Tout le monde aime, ou croit aimer ; tout le monde a peur, tout le monde est plus ou moins syphilitique : Le suicide est un moyen de sélection. Se suicident ceux-là qui n’ont point la quasi universelle lâcheté de lutter contre certaine sensation d’âme si intense qu’il la faut bien prendre, jusqu’à nouvel ordre, pour une sensation de vérité. Seule cette sensation permet d’accepter la plus vraisemblablement juste et définitive des solutions : *le suicide*. (Crevel, 2014a, p. 579)

Une figure de la mère peu aimante ou, pire, castratrice dans l’ensemble de son œuvre, des pères qui se suicident ou deviennent fous dans ses premiers romans : Pour son biographe François Buot, Crevel, après le suicide de son père, a « le sentiment d’être pris dans une sale histoire qui va désormais l’obséder. La famille est déjà une source de souffrance ; elle devient une malédiction (Buot, 1991, p. 15).

2.4 Le « roman familial » de René Crevel

L’univers romanesque de René Crevel se crée autour de personnages qui, d’ouvrage en ouvrage, se lient ou se délient selon les besoins de l’auteur et forment diverses constellations qui s’apparentent de près à ce que Freud a appelé le « roman familial ».

Pour Jean-Michel Devésa,

Les personnages de la plupart des romans de René Crevel se réduisent à des rôles. Ce sont des caractères, des types psychologiques qui ne s’incarnent que dans les discours, les sentiments, les

pensées et les désirs que leur reconnaît l'instance narrative. [...] Le scripteur les révèle au monde en libérant leur parole plutôt qu'en décrivant soigneusement leurs actions (Devésa, 1993, p. 127).

René Crevel invente ses personnages de papier comme autant de fantasmes et rêveries nourris de ses souvenirs d'enfance qu'il égrène page après page.

Il établit ce qu'on pourrait appeler des « ponts littéraires » d'un ouvrage à l'autre, et, une fois libérés de l'inconscient de l'auteur, certains de ses personnages repoussent les frontières d'un seul et même roman et communiquent entre eux.

Ainsi, [I]' « enfant sans gaîté » (Crevel, 2014b, p. 15) de *Détours*, le « pauvre gosse » (*Id.*, p. 58) à qui l'une des héroïnes s'adresse en se moquant comme dans l'extrait suivant :

Tout *baby* vous preniez déjà de l'huile de foie de morue, n'est-ce pas ? et rêviez d'avoir le teint frais des petits garçons sur les cartes postales anglaises : à vingt ans épouser une *girl* passée au même tripoli, boire du thé, beurrer les toasts, vous multiplier indéfiniment, vie conjugale, cigarette à bout doré, *tub*, gant de crin, eau de Cologne, linge fin, optimisme, tennis et auto vernie. (*Ibid.*)

sera, comme en écho au *tub* de la comptine *Rub a dub dub, Three men in a tub...*, rebaptisé *Rub dub dub* à partir de *La mort difficile*, puis *enfant gringalet* dans *Les pieds dans le plat* : « Et de s'attendrir soudain au souvenir de l'enfant séduisant, c'est-à-dire indompté qu'il fut, avant de se voir métamorphosé en *Rub dub dub* pour finir par n'être plus qu'un gringalet bon à rien qu'à se torturer » (Crevel, 2014b, p. 557).

Dans *Babylone*, Crevel observe l'évolution d'une *petite fille* sans nom, ni prénom, qui deviendra *L'enfant qui devient femme* sous l'œil d'un grand-père psychiatre, dès lors qu'elle s'engagera dans la sexualité. Dans cette famille de roman où « la mère, grise et vouée aux malheurs domestiques » (Poupet, 2014, p. 282) est abandonnée par un père « parti pour une destination inconnue en la compagnie d'une cousine rousse aux yeux verts » (*Ibid.*), « le plus célèbre psychiatre européen » (Crevel, 2014b, p. 290), ordonne ex cathedra à sa petite-fille :

Esprit trop orgueilleux pour accepter jamais d'être flacon à recueillir des gouttes de mémoire, ô toi enfant qui deviens femme, et ne daignes t'incliner, pour cueillir les fleurs faciles et la verdure de ruse que l'habituelle lâcheté des hommes essaie d'arranger en bouquet, plus rien de ton passé ne saurait te retenir. (Crevel, 2014b, p. 339)

Cette *petite fille* à qui il reviendra, dès les premières phrases du roman, de poser la question-clé du récit : « Qu'est-ce que la mort ? Qu'est-ce qu'une putain ? » (Crevel, 2014b, p. 286), joignant en une formule les questions essentielles et chères à Freud du sexe et de la mort, Eros et Thanatos, et de la filiation, deviendra femme de papier grâce à

la science du « plus grand psychiatre des temps modernes » (*Id.*, p. 361) qui, de Vienne, accordera le droit à la sexualité aux enfants et aux adolescents.

Ne sachant que choisir, de la *Maman* ou de la *Putain*, de « cette blonde terne, prématurément délaissée » (Crevel, 2014b, p. 286) ou de Cynthia, « créature à cheveux de flammes » (*Id.*, p. 287), libérée par Crevel par une hypnotique injonction : « Femme-enfant, vous irez jusqu'à la limite de l'ombre et du soleil. » (Crevel, 2014b, p. 371), *l'enfant devenue femme* se fera « promeneuse qui ose regarder le ciel bien en face » (*Id.*, p. 369) avant de réapparaître, rajeunie, le temps et l'espace n'ayant, comme dans les rêves intemporels, pas de rôle à jouer dans l'œuvre de Crevel, sous les traits d'une *promeneuse-enfant* dans *Les pieds dans le plat* (Crevel, 2014b, p. 581).

Dans ce dernier roman publié de son vivant, René Crevel souligne encore que :

Celui qui a jeté 13 personnages sur une colline ne dispose plus d'eux. Il n'est pas maître des réactions à quoi le contraindront ces noyés ramenés des marais de la mémoire, des trous de cauchemars. Il n'est pas assez mithridatisé pour retrouver impunément dans le miroir empoisonné de son écriture les gestes, les visages d'un monde qui n'a pas cessé d'être. Ses rêves qui voulaient nier le monde l'ont ressuscité. (Crevel, 2014b, p. 584)

Le quatorzième personnage qui s'installera entre Krim, femme-maîtresse cannibale et Kate, *promeneuse-enfant*, alter ego de *l'enfant qui devient femme* de *Babylone*, nous l'avons vu, n'est d'ailleurs autre que :

l'auteur de ce livre qui, non seulement a 'forniqué avec l'un et l'autre sexes de son espèce et même avec quelques chiens' encore et surtout, durant trente-deux ans, vingt-quatre heures par jour, du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, a dû supporter d'être lui et le spectateur, enfermés tous deux, sous un seul nom, dans un même sac de peau, sans issue qui permit à l'un d'échapper à l'autre, même au cours des nuits, des rêves. (Crevel, 2014b, p. 581)

Il est possible que ces dédoublements multiples de « l'auteur-spectateur » et de ses personnages renvoient au texte de Sigmund Freud intitulé *Der Dichter und das Phantasieren* (*La création littéraire et le rêve éveillé*).

Dans cet essai publié en 1908 et traduit en français par Marie Bonaparte, le médecin viennois insiste sur le rôle du fantasme et du rêve qui, après l'adolescence, remplacent chez les poètes les jeux réels de l'enfance par les jeux de l'esprit et postule :

Le poète fait comme l'enfant qui joue ; il se crée un monde imaginaire qu'il prend très au sérieux, c'est-à-dire qu'il le dote de grandes quantités d'affect, tout en le distinguant nettement de la réalité. [...] Sans méconnaître que bien des créations littéraires s'éloignent fort du prototype que constitue le naïf rêve nocturne, je ne puis m'empêcher de penser que même les œuvres s'écartant le plus de ce type s'y rattachent par une série de transitions continues. Dans un grand nombre des romans dits psychologiques, j'ai été frappé de voir qu'un personnage seul, le héros toujours, se trouve décrit du dedans. C'est dans son âme, en quelque sorte, que réside l'auteur et c'est de là qu'il considère

les autres personnages, pour ainsi dire du dehors. (Freud, https://www.psychanalyse.com/pdf/La_creation_litteraire_et_le_reve_eveille.pdf, consulté le 18.5. 2019)

Mais c'est seulement en 1909, dans un article rédigé pour *Der Mythos von der Geburt des Helden* (*Le mythe de la naissance du héros*) d'Otto Rank, que Freud utilise la première fois l'expression « roman familial » pour illustrer une « construction inconsciente dans laquelle la famille inventée ou adoptée par le sujet est parée de tous les prestiges fournis par le souvenir des parents idéalisés dans l'enfance » (Roudinesco/Plon, 2011, pp. 1354). Dans cet article intitulé « Der Familienroman der Neurotiker » (« Le roman familial des névrosés »), Sigmund Freud insiste sur l'importance du complexe d'Œdipe et de sa résolution individuelle pour la santé psychique du sujet quand il dit :

Que l'individu, à la fin de son adolescence, se détache de l'autorité de ses parents constitue l'une des tâches les plus nécessaires, mais aussi les plus douloureuses de son développement. Il est absolument indispensable qu'elle soit menée à bien, et l'on peut supposer que n'importe quelle personne ayant acquis une personnalité normale en est dans une certaine mesure venue à bout. [...] Pour le petit enfant, les parents sont dans un premier temps l'unique autorité et la source de toute croyance. Pour eux, c'est-à-dire à celui des enfants qui est du même sexe qu'eux, devenir grand comme sa mère et son père constitue le désir le plus intense et le plus lourd de conséquences de ces années enfantines. (Freud, 2014, pp. 35-36)

Bientôt, Freud élargit ses thèses à la population générale non-névrosée et poursuit en insistant sur le cas particulier des enfants confrontés au sentiment de *rétrogradation* :

Nous savons, par la psychologie des névroses, qu'interagissent dans ce phénomène, entre autres, les pulsions les plus intenses de la rivalité sexuelle. L'objet de ces accès est manifestement le sentiment de rétrogradation. Les occasions ne sont que trop fréquentes, où l'enfant est rétrogradé ou du moins se sent tel, où il regrette l'absence du plein amour des parents, mais où il déplore tout particulièrement de devoir les partager avec d'autres frères et sœurs. (*Id.*, p. 36)

Crevel pour qui ce sont « les souvenirs d'enfance qui expliquent l'homme » (Crevel, 2014b, p. 45) et qui, dès son premier roman, dira, dévoilant le haut degré d'ambivalence de sa psyché et son incapacité à reconnaître sa dépendance inconsciente vis-à-vis de ses parents : « Le peu que je vau, m'a-t-il toujours semblé, je le dois à l'indépendance où je suis toujours demeuré vis-à-vis de mon père et de ma mère » (*Id.*, p. 46), ne pourra que très difficilement se défaire de sa haine envers eux. En témoigne ce passage du roman de Klaus Mann, *The turning point* – dans sa version anglaise – publié après la mort de son ami :

No fiendish vice seemed so unpardonably hideous to him as the avarice and smug obtuseness with which he thought his own family tainted. His attitude, even his appearance, was molded by this furious resentment against his relatives, especially his mother. [...] She was a puritan : he shocked her with dirty jokes. His whole being was a challenge to her tastes and convictions. (Mann, 1984, p. 120)

Klaus Mann, visiblement sous le charme de Crevel, mais effrayé par le degré de haine de ce dernier, nous livre dans cet ouvrage un précieux et rare témoignage sur l'auteur :

He enjoyed discussing his father's suicide, for he knew that Madame Crevel tried to conceal this disgrace. Not only had Crevel Sr. taken his own life – hanging himself in Madame's tidy salon, just when she expected guests : he had been mad, a hopeless paranoiac, according to the story his son liked to tell, shaken by desperate merriment. [...] He was infantile and [...] it was terrible to hear him discuss his mother. He described her as a veritable paragon of meanness and hypocrisy. [...] I can still hear the rapid flow of his words, gushing with a sort of angry enthusiasm from his innocent mouth. In his impetuous eloquence the coarse and witty argot of the Parisian suburbs was surprisingly intermingled with the vocabulary of Siegmund [sic] Freud, Arthur Rimbaud and the Surrealists. (*Id.*, pp. 120-121)

Crevel se présente dans ses récits le plus souvent comme un *gringalet*, pire, un « avorton nourri par une Bretonne que ce dénature [Crevel], ce sans-instinct, ne sut pas même téter spontanément » (Crevel, 2014b, p. 442). Il se déprécie comme les mélancoliques ont, selon Freud, tendance à le faire.

Mentionnons à ce sujet l'étude d'Henri Béhar, réalisée en collaboration avec le Centre de recherche sur le surréalisme qui, après intégration de la totalité des romans de Crevel dans la base de données FRANTEXT, a constaté que le substantif *gringalet* – après le substantif *peau* – avait été utilisé par l'auteur le plus grand nombre de fois (cf. Béhar, 2002, p. 102). Aussi, il est possible que l'auteur, dont la mère « avait, dans la personne de son fils, décidé de sacrifier le corps à l'esprit, [...] [et] parfois, ne songe qu'à encourager le vice solitaire de son fils dans l'espoir de quelque accident nerveux qui rappelle son père » (Crevel, 2014b, pp. 553-554), ait été l'un de « ces enfants névrosés [qui, selon Freud] sont aussi le plus souvent ceux qui ont été punis par leurs parents au moment où il a fallu se déshabituer de mauvaises manières sexuelles, et qui se vengent alors des leurs par ce type de fantasmes » (Freud, 2014, p. 39).

Quant à la haine contre le père, elle est moins virulente et plus ambiguë, nous l'avons vu, et Crevel, en reprenant les théories freudiennes de l'Œdipe qu'il adapte à son cas, inverse la donne en évoquant l'angoisse du désir de vengeance d'un père pour son fils :

Pour ne point être supprimé par la chair de sa chair, l'homme ne doit point tarder à prendre ses précautions. Il peut déduire l'appétit ancestral, l'immense volonté meurtrière de ces gencives encore désarmées mais déjà pleine de dents qui, promises à une croissance monstrueuse en quelques années, feront d'un petit tas de viande molle un carnassier en tout cas redoutable, soit qu'il veuille au cours d'un repas religieux s'assimiler ce qu'il respecte dans la personne de son géniteur, soit qu'il tienne à se débarrasser d'un rival qu'il n'aura point eu tort de haïr de toute la force de son inconscient, puisque l'engendreur, si une volonté conservatrice ne l'arme contre

l'engendré, n'en concevra pas moins une implacable haine de cet engendré qui, à la plus innocente minute de son âge vagissant, se précipite de toute la violence de sa faim sur des mamelles que l'adulte, dans ses caresses les plus osées, ne touche qu'avec un respect infini. (Crevel, 2014b, pp. 580-581)

Crevel, auto-démasqué, n'a plus besoin de se cacher derrière ses personnages. S'adressant dans *Êtes-vous fous ?* à son double littéraire, il tient ce dialogue avec lui-même :

Tu es à Berlin.
Pourquoi ?
Réponds, si tu peux.
Tu n'as rien à dire ?
Alors, ôte son masque.
Tiens, tu me ressembles comme un frère.
Et, s'il te plaît, le nom qui te désignait, avant la rue des Paupières-Rouges ?
Tu dis ? ... René Crevel ?
Mais tu es moi. Je suis toi. On est le même.
Donc de Vagualame, c'est-à-dire de René Crevel, je ne parlerai point à la troisième personne, non plus que je ne lui parlerai à la seconde.
Mais, auparavant, il importe de liquider nos autres héros, de leur faire un sort. (Crevel, 2014b, p. 467)

Rappelons que ce n'est pas la première fois que l'auteur s'invite nommément dans un de ses romans. Dans *Mon corps et moi*, Crevel, déjà, s'exclamait :

Éléments indivis, mais tout de même un peu responsable, puisque les yeux, les oreilles, les papilles à jouir, les peurs, les volontés, les soifs, les désirs, les rages, les espoirs et désespoirs d'un René Crevel qui s'était promené sous la pluie, s'était troublé de certaines rencontres au coin des rues, avait aimé ou haï sans mettre sa pensée d'accord avec elle-même, si grande en fut la misère, étaient les hublots dont s'éclairait la coque d'un navire maître du temps et de l'espace, étaient les antennes d'un lieu idéal et qu'on ne pouvait nommer que Paradis. (Crevel, 2014b, p. 150)

Notons pour clore ce chapitre que le « Faire un sort aux héros » (Crevel, 2014b, p. 467) cité précédemment, ne pouvait pour Crevel signifier autre chose que de s'attaquer à l'Edipe, c'est-à-dire, dans son cas, entreprendre une psychanalyse, j'y reviendrai.

2.5 Le jeune homme et la mort

Après le suicide de son père, René Crevel poursuit une scolarité sans histoire au Lycée Janson-de-Sailly. Il n'existe que peu de témoignages sur cette période. L'un d'eux provient de son camarade Michel Leiris qui décrit Crevel, dans un entretien rapporté par Buot, comme quelqu'un qui « semblait indifférent à tout ce qui pouvait se faire ou se dire dans la classe, tant du côté des maîtres que de celui des élèves. L'image qui m'est restée de lui adolescent est celle d'une manière de somnambule » (Buot, 1991, p. 26).

Il semblerait que, à part le futur écrivain-ethnologue qui se rapprochera lui aussi du surréalisme et Marc Allégret, futur réalisateur et ami d'André Gide, Crevel n'ait eu guère d'amis à cette période de sa vie.

Dans un essai intitulé *Trauer und Melancholie (Deuil et mélancolie)* publié en 1917, Freud qui « voulait essayer d'éclaircir la nature de la mélancolie par sa comparaison avec l'affect de deuil » (Freud, 2011b, p. 43) met en avant que :

Le deuil est, d'ordinaire, la réaction à la perte d'un être aimé, ou bien d'une abstraction qui lui est substituée, comme la patrie, la liberté, un idéal, etc. Parmi ces circonstances, on trouve chez de nombreuses personnes, que nous soupçonnons pour cela de disposition morbide, une mélancolie à la place du deuil. [...] Psychiquement, la mélancolie se caractérise par une humeur profondément douloureuse, un désintérêt pour le monde extérieur, la perte de la faculté d'amour, l'inhibition de toute activité et une autodépréciation qui s'exprime par des reproches et des injures envers soi-même. (*Id.*, p. 45)

On retrouve dans l'œuvre romanesque de Crevel et sa correspondance de nombreuses allusions à ces deux états. Confronté très jeune à la mort de son père et à la mise en place d'un travail de deuil qui est, rappelons-le, « un comportement non pathologique dans la mesure où nous savons parfaitement l'expliquer » (Freud, 2011b, p. 46), il n'est pas impossible que certains symptômes de la mélancolie comme décrits ci-dessus ne soient venus se greffer sur cet état à l'occasion d'un second deuil parvenu quelques années après le suicide de son père : en 1919, son frère aîné est foudroyé par une pneumonie sans doute mal diagnostiquée et Michel Carassou souligne à ce sujet :

Il n'existait pas, entre les deux garçons, une grande complicité, mais René tient sa mère pour responsable de la mort de son frère. Elle n'aurait pas pris sa maladie au sérieux et l'aurait sciemment envoyé à la campagne, décidant qu'un changement d'air le débarrasserait de ce rhume qui traînait. [...] À la caserne Latour-Maubourg où il est affecté en 1920, dès qu'il a sympathisé avec ses compagnons d'armes, Crevel leur confie : 'Ma mère est une ordure'. (Carassou, 1989, p. 34)

À cette époque, la haine de Crevel envers sa mère est apparemment encore bien ancrée. Un sentiment toutefois ambigu auquel se mêlent des élans de culpabilité vis-à-vis des défunts.

À ce sujet, Freud souligne que :

En présence d'une tendance à la névrose obsessionnelle, le conflit d'ambivalence donne au deuil une tournure pathologique et le force à s'exprimer par des reproches adressés à soi-même : l'endeuillé s'en veut de la perte de l'objet d'amour, c'est-à-dire de l'avoir désirée. [...] Les causes de la mélancolie dépassent, pour la plupart, la situation claire de la perte due à la mort, incluant tous les cas de vexation, de déception et d'injustice qui peuvent inscrire un antagonisme amour/haine dans la relation ou renforcer une ambivalence existante. (Freud, 2011b, p. 60)

Selon le fondateur de la psychanalyse, « Dans le deuil, le monde est devenu pauvre et

vide ; dans la mélancolie, c'est le moi lui-même. Le malade nous décrit son moi comme infâme, bon à rien et moralement répréhensible ; il se fait des reproches, s'invective et s'attend à être rejeté et puni » (*Id.*, p. 49).

C'est le cas, semble-t-il, pour Crevel qui, dans ce passage des *Pieds dans le plat*, se mortifie quand il dit :

Le gringalet a honte de son autonomie misérable. Ce qu'il imagine ne vaut pas mieux que sa carcasse. Une professionnelle en mie de pain, par exemple, s'accroupira, fera tournicoter, écrabouillera un bout de sein sur la spatule chatouillarde qui termine ce bâton qui devrait être un beau bâton et fier de soi, puisqu'il est le vit, le grand vit à la petite vie, ce que le grand œuvre est à la petite œuvre. Mais quoi ! Il n'y a pas d'étoile même polaire dans le ciel de ses quinze ans. Il a perdu le nord et sa mère a raison de le blâmer, elle qu'on félicite de n'avoir jamais perdu le sien. (Crevel, 2014b, p. 553)

À ces deuils consécutifs s'ajoute la santé fragile d'un enfant maladif contraint, dès l'âge de dix ans, de rester alité des mois durant sans que les sources en indiquent les raisons exactes (cf. Gazeau, 2002, p. 174). Une décennie plus tard, les premiers symptômes de la tuberculose apparaîtront pour ne plus disparaître, nous y reviendrons. De longs mois passés en sanatorium suivront et Crevel perdra souvent espoir comme en témoignent ces mots adressés en 1928 à son ami Georges Poupet, alors directeur artistique chez Plon :

Enfin, après plus de deux ans de sacrifices et d'échecs [thérapeutiques], je commence à être résigné, je me trouve avec la jalousie que j'avais à 10 ans quand j'étais couché (2 ans presque) et que j'imaginai les jeux des autres enfants. J'aurais voulu jouer, m'ébattre avec eux, mais je savais bien que ce n'était pas pour moi. (Crevel, 1996, pp. 101-102)

C'est ainsi que, de fil en aiguille, le *blues* envahit le surréaliste.

2.6 Le *blues* de l'écrivain

Le mot *blues* serait dérivé « de l'ancien français imposé par les Normands après la conquête de l'Angleterre et dont il ne resterait en français que le terme 'bluette' (Herzhaft, 2015, p. 12). Selon l'auteur de l'ouvrage *Le blues*, « C'est dans le journal d'une Afro-Américaine qu'apparaît pour la première fois le terme 'blues'. [...] À la date du dimanche 14 décembre 1862, elle écrit [...] : 'Je suis rentrée de l'église avec le blues. Me suis jetée sur mon lit et pour la première fois que je suis ici, je me suis sentie très triste et très misérable' » (*Ibid.*).

Herzhaft précise au début de son ouvrage que « sur le plan musicologique, le blues utilise la gamme pentatonique avec, souvent, une quinte bémolisée (la seule véritable *blue-note*) » (Herzhaft, 2015, p. 7) à laquelle peut s'ajouter le rythme très particulier du *swing*.

Très vite, cette musique dansée issue des quartiers noirs du sud des États-Unis frappés par la ségrégation, va déferler dans les bars et clubs de jazz du monde entier.

Les *jazzmen* venus d'Amérique sont accueillis en France avec enthousiasme. Yannick Séité souligne dans *Le jazz à la lettre*, que « Loin d'être une figure inaugurale, le jazzman est un résultat et toute l'histoire littéraire et artistique de l'Europe depuis le romantisme ourdit ce 'Nègre' des 'orchestres américains de Nègres' » (Séité, 2010, p. 34).

René Crevel l'a bien compris qui, dans *La mort difficile*, analyse l'historique du mouvement en ces termes : « Il n'y a plus de tziganes, mais des nègres qui jouent du saxophone. On a inventé des vices, des boissons, des stupéfiants, comment tout cela finira-t-il ? » (Crevel, 2014b, p. 173).

Myriam Boucharenc note en introduction à la réédition du roman de Philippe Soupault, *Le nègre*, publié initialement en 1927, que « c'est l'époque où Paris découvre le jazz au Tempo-Club, quand Morand, Desnos et Cocteau, Fitzgerald et Miller se retrouvent au Bal nègre de la rue Blomet et que Man Ray fait de Kiki de Montparnasse un portrait sous forme de masque ivoirien » (Boucharenc, 1997, p. IV).

Quand René Crevel rencontre Eugene Mac Cown, le jeune homme est pianiste de jazz au Bœuf sur le Toit, un autre bar-dancing du huitième arrondissement inauguré en 1921 et parrainé par l'écrivain Jean Cocteau (cf. Buot, 1991, p. 72). L'auteur y assiste, fasciné par l'ambiance de l'endroit et l'aura du jeune homme, à de nombreux concerts, comme en témoigne ce passage – à forte composante autobiographique – de *La mort difficile* :

Il [Bruggle] a échoué comme pianiste dans un petit beuglant. [...] Arthur, de ses mains à chaque note plus longues, plus fines, et si longues, si fines qu'il n'était plus même croyable que ces lianes maîtresses d'un clavier, enlacées au rythme mieux qu'un lierre prolongeassent une simple créature humaine, Arthur oubliait tout son passé, tout son présent pour un rêve sans image, sans mot. (Crevel, 2014b, pp. 220-221)

Pour l'auteur Yannick Séité, « D'avoir su mettre des mots, ces mots-là, sur la rêverie 'sans mot' du pianiste est beau et s'il ne lui devait que cette seule phrase, alors le surréalisme ne serait pas pour rien entré en contact avec le jazz » (Séité, 2010, p.168).

Mais nous n'en sommes pas encore là : son baccalauréat en poche, René Crevel s'inscrit en 1918 à la faculté de droit et en lettres, à la Sorbonne, ce dont il n'est pas peu fier, à en juger par ces mots formulés des décennies plus tard : « Je n'étais pas en avance pour mes dix-huit ans, mais, au sortir de l'aristocratique Janson-de-Sailly, le désir d'être autre chose

qu'un sportif, un ingénieur diplômé du gouvernement, témoignait d'une soif de connaissances bien insolite pour le 16^{ème} arrondissement. » (Crevel, 2014a, p. 733)

Malgré cet élan d'enthousiasme, il restera toute sa vie très critique vis-à-vis de l'enseignement universitaire – comme en témoigne cet extrait du *Clavecin de Diderot* :

À la Sorbonne, ce musée Dupuytren de toutes les sénilités, j'en ai connu entre 1918 et 1922 une bonne demi-douzaine, taillés et s'enorgueillissant d'être taillés sur le mode d'Anatole France. Au nom de l'humanisme, de quelle gaieté de cœur ils sacrifiaient, à leurs Thaïs poussièreuses, l'actuel, le vivant. C'eût été risible, si, de ces marionnettes, les programmes officiels n'avaient entendu (et n'entendent encore) faire les mentors d'une jeunesse, la jeunesse, qui, elle, de toute sa bonne foi cherche l'humain. (Crevel, 2014a, p. 732)

Déjà, dans *Détours*, l'auteur se moquait d'un personnage de professeur qu'il avait inventé et à qui il avait donné le nom révélateur de Dupont-Quentin, contrepèterie de Ducon-Pantin, nous l'avons vu, un « vieux pantin » (Crevel, 2014a, p. 733), dont les cours étaient suivis par Daniel, le héros de ce premier roman :

Je pris [...] une inscription à la faculté des Lettres et me mis à étudier la philosophie. On parlait beaucoup, alors, du professeur Dupont-Quentin et de ses théories sur la croyance. De ce professeur Dupont-Quentin, j'avais donc espéré certaine grandeur métaphysique ; or il m'apparut vieillard ennuyeux, pédagogue sans envergure. Tout le monde vantait son enseignement, personne ne le suivait hormis quelques candidats à l'agrégation et deux ou trois jeunes femmes. (Crevel, 2014b, p. 25)

Malgré les critiques, ces années passées à l'Université seront décisives pour l'homme et pour son œuvre.

Crevel y fait de nombreuses rencontres. Les jeunes femmes évoquées dans l'extrait ci-dessus sont peut-être Simone Ratel et Marcelle Sauvageot avec lesquelles il noue des amitiés durables (cf. Buot, 2011, pp. 30-33).

On doit d'ailleurs à la première, qui deviendra journaliste et écrivain comme Crevel, ce délicieux portrait de l'auteur rapporté par son biographe :

Il faut imaginer son visage, ses yeux d'un bleu de ciel finlandais – des yeux d'enfance éternelle –, sa moue boudeuse, sensuelle, triste, son front à la Beethoven et sa parole rapide, un peu bredouillante et blessante, qui déverse un flot de cocasseries, de mots fléchés, d'idées qu'on croit voir et toucher, de rapprochements à vous couper la respiration, de trouvailles aussitôt perdues que trouvées. (Buot, 1991, p. 31)

La deuxième, Marcelle Sauvageot, surnommée Antigone, sera également très présente dans la vie de Crevel. Les deux amis échangeront une correspondance assidue jusqu'à la mort prématurée de la jeune femme, atteinte comme l'auteur de la tuberculose.

Le 17 décembre 1919, Crevel lui envoie un poème joyeux inaugurant de l'habitude qu'il aura à s'immiscer nommément dans ses propres œuvres. Notons également que c'est la

première fois qu'il fait preuve par écrit de son intérêt pour les mythes grecs et les thèses freudiennes – sans toutefois encore les nommer :

Tout Crevel que je suis, me voilà bien foutu.
Christi, je n'y vois goutte en ce tohu-bohu.
Mais, joyeuse, à ces mots sauvageotte-Antigone
Prend la main Crevel-Œdipe qui tâtonne,
Et lui, vite oublieux de ses terrestres transes,
Dans l'air impondérable esquisse un pas de danse.
[...]
La gaieté suit partout notre troupe infernale,
Allez chez Dionysos faire vos bacchanales.
Dionysos, dit Crevel, il est de nos amis ;
Il sera très content de nous voir, allons-y.
[...]
Appelant à longs cris Dionysos-Ratel,
Sixième de la troupe et qui manque à l'appel.
Aussitôt je me dresse et réponds à leurs cris,
Et m'aperçois soudain que je suis dans mon lit.
Cinq heures, j'ai rêvé ... le monde est encore là,
Et mes cinq ombres sont au cours du vieux Thomas. (Crevel, 2013, p. 33)

En 1919, Crevel s'engage dans l'armée comme étudiant-officier en « Lettres et droit ». Il intègre la caserne de Latour-Maubourg et compte terminer dans ces conditions sa licence et rédiger une thèse sur l'œuvre romanesque de Diderot. Mais, bientôt, les jeunes recrues de la « chambre des littéraires » obtiendront la permission permanente de la nuit et, petit à petit, se désintéresseront totalement du service des armes ... et de leurs études (cf. Buot, 1991, pp. 35-39).

Crevel se fait rapidement des amis parmi les confinés, dont Marcel Arland, François Baron, Georges Limbour, Max Morise et Roger Vitrac. François Buot raconte comment les jeunes gens, allongés sur leurs lits, « entament leur tour d'horizon quotidien. Vitrac parle de magie, Arland préfère Dostoïevski, Crevel choisit la psychanalyse » (Buot, 1991, p. 39). Selon Michel Carassou, quand on ne discute pas, « on lit 391, la revue de Picabia, *Dada*, celle de Tristan Tzara, *Littérature*, que publient 'les trois mousquetaires', Louis Aragon, André Breton, Philippe Soupault » (Carassou, 1989, p. 37) ou les premiers passages des *Champs magnétiques*, ouvrage écrit à quatre mains par André Breton et Philippe Soupault (cf. *Id.*, p. 36).

Le 21 avril, le groupe d'amis part assister à une manifestation organisée par la branche parisienne de Dada en l'Église Saint-Julien-le-Pauvre, située en face de l'île Saint-Louis près du cimetière Saint-Médard, haut-lieu au XVIII^e siècle des *Convulsionnaires* qui

inspireront les partisans du magnétisme animal dont Franz Anton Mesmer, nous y reviendrons.

Crevel y croise pour la première fois ses futurs compagnons surréalistes : Tristan Tzara, Louis Aragon, André Breton et Philippe Soupault.

De retour à la caserne, les étudiants-officiers, sous l'effet du spectacle qu'ils viennent de vivre, décident de fonder au plus vite une revue sur le modèle de *Littérature*. Soutenu par leur aîné Tristan Tzara, le premier numéro d'*Aventure* paraît le 1er novembre 1921 et présente, entre autres, les résultats d'une enquête sur l'humour avec les réponses de Paul Valéry, Tristan Tzara, Jean Paulhan et Blaise Cendrars. D'autres artistes se joindront à eux pour le deuxième numéro : Cocteau, Dufy, Léger, Dubuffet ... et Crevel qui y publie *Lettre à Arabelle*, une nouvelle dans laquelle il évoque les premières idées pré-surréalistes autour des notions de divan, de rêve, de folie et de réalité :

Assis près de vous sur le grand divan – l'inévitable divan – de votre boudoir bleu et or, très sage en mes gestes, j'avais permis d'aventureuses folies à ma pensée ; [...] Après le crépuscule, la pièce imprécise de la fumée de nos cigarettes me devint un illusoire paradis, où la seule réalité demeurerait celle de votre présence. (Crevel, 2014a, p. 532)

Après le troisième et dernier numéro d'*Aventure*, Crevel s'éloigne pour la première fois de Breton. Dans *Les feuilles libres* de mai 1925, l'auteur se souvient :

Aventure n'eut que trois numéros dont un où fut publiée une pièce de Vitrac, *Le peintre*, dont souvent je me suis demandé pourquoi aucun directeur ne l'avait montée. Dans la chambrée, le soir, Roger Vitrac nous lisait *Le peintre* et personne qui résistât plus de cinq minutes à son humour. Après avoir donné *Le peintre*, *Aventure* n'avait plus rien à faire. Aussi nous en fûmes-nous chacun de notre côté. (Crevel, 2014a, p. 374)

Crevel, tout en restant fidèle à Tzara, choisit de se rapprocher pour un temps de Marcel Arland, « amateur de boxeurs et de femmes voyantes » (Buot, 1991, p. 49). C'est avec lui et d'autres compagnons de caserne qu'il va découvrir le monde de la nuit.

Dans un texte intitulé « Nuit » publié dans le dernier numéro d'*Aventure*, Crevel fait revivre l'ambiance du *Paris by night* des années 1920 :

Une femme brune qui se faisait appeler Diana m'avait entraîné vers certain petit bar équivoque où bien des choses en ce soir me devinrent étranges. [...] Elle me conseilla son cocktail favori. On le baptisait 'chinois', sans doute parce que se décorait d'arabesques compliquées – or sur fond rouge – l'établissement qui s'en était fait une spécialité, ou bien peut-être à cause du barman dont la peau safranée, l'impeccable veste de toile blanche et les gestes aux précisions menues étaient d'Extrême-Orient. [...] Les femmes paraissaient avoir taillé leurs lèvres trop molles à même les bâtons dont

elles les rougissent à l'ordinaire, et lorsque avides, elles se collaient aux verres, on craignait de les voir s'y écraser. (Crevel, 2014a, p. 535)

Notons que Diana/Diane sera le prénom du personnage principal féminin de *La mort difficile* et que Crevel reprendra pratiquement mot par mot le texte cité ci-dessus dans un des premiers chapitres de *Détours*, illustrant très tôt son habitude des « ponts littéraires ».

Entre 1921 et 1922, Crevel se laisse emporter par la vague de ce que son biographe appellera plus tard « la saison psychanalytique » (Buot, 1991, p. 52). Il lit *Les cinq conférences sur la psychanalyse* de Freud traduites en français, ainsi qu'un article intitulé « Origine et développement de la psychanalyse » publié dans la *Revue de Genève* et se passionne pour les spectacles montés autour des thèmes freudiens, le rêve, le refoulement, les récits sur divan (cf. Buot, 1991, p. 51).

Parti à la même époque se reposer en Normandie, c'est un peu par hasard que l'auteur rencontre une femme qui va découvrir en lui un don de medium.

De retour à Paris, il renoue avec André Breton et lui fait part de ses premières expériences hypnotiques d'où, selon lui, « André Breton tira des arguments pour son *Manifeste du surréalisme* » (Crevel, 2014a, p. 25).

2.7 « L'écriture automatique » et « la période des sommeils »

Dans son premier *Manifeste du surréalisme* publié en 1924, André Breton nous livre une définition précise et, selon ses dires, *définitive* du mot *surréalisme* : « Je le définis donc [ce mot] une fois pour toutes : SURRÉALISME, n.m. Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. » (Breton, 1988, p. 328)

Le chef de file du mouvement surréaliste complète sa définition en évoquant la genèse d'un type nouveau de notation à qui il donne le nom d'« écriture automatique » et qu'il décrit comme étant une « dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale » (*Ibid.*).

Marqué par les travaux de Freud sur l'enfance et le rêve notamment, c'est bien à sa technique d'*association libre* que Breton fait allusion quand il évoque « certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui » (*Ibid.*).

En 1916, le jeune étudiant en médecine travaille au centre neuro-psychiatrique de l'armée à Saint-Dizier, dans la Haute-Marne. Selon Jean Clair, « Il [y] découvre la méthode de la

‘parole automatique’ utilisée à la Salpêtrière dans l’école de Charcot ainsi que par Pierre Janet (1859-1947) pour dégager les ‘idées fixes subconscientes’ » (Clair, 2018, p. 246).

Selon le commissaire de l’exposition « Freud. Du regard à l’écoute » tenue en 2018 au Musée d’art et d’histoire du Judaïsme à Paris, « Il lit les études d’Alfred Maury (datant de 1848) sur le sommeil, le rêve et les hallucinations hypnagogiques [...] qui apparaissent fugitivement au moment de l’endormissement. Il découvre aussi Freud [...] par le *Précis de psychiatrie* (1914) d’Emmanuel Régis [...] et par *La psychanalyse des névroses et des psychoses* (1914) d’Emmanuel Régis et Angelo Hesnard [...] (*Ibid.*).

L’année suivante, il intègre le service de neurologie du docteur Joseph Babinski, héritier de Charcot à la Salpêtrière, puis poursuit ses études à l’hôpital du Val-de-Grâce (où il rencontre Louis Aragon, étudiant comme lui). En 1919, à la fin de la guerre, il est médecin militaire dans le service des armées, puis il abandonne sa carrière médicale pour se consacrer désormais à la littérature (cf. Clair, 2018, p. 247).

Dans son ouvrage intitulé *Surréalisme et psychologie – Endophasie et écriture automatique*, Jean Cazaux analyse l’écriture automatique surréaliste du point de vue du psychologue et rappelle que « [l]es dernières années du XIX^e siècle virent s’élever une polémique fort passionnée entre les psychologues, sur la question, jusqu’alors jamais systématiquement étudiée, du langage intérieur » (Cazaux, 1938, p. 11).

Le psychologue y cite, entre autres, la thèse universitaire du philosophe Victor Egger intitulée : *La Parole intérieure. Essai de psychologie descriptive* dans laquelle l’auteur décrit le premier ce qu’on pourrait appeler un *langage intime* : « A tout instant, l’âme parle intérieurement sa pensée, [...] la série des mots intérieurs forme une succession presque continue, parallèle à la succession des autres faits psychiques ; à elle seule, elle retient donc une partie considérable de la conscience de chacun de nous. » (Cazaux, 1938, p. 1)

Il y fait le lien avec certaines des observations rapportées par Breton qui s’interroge sur les images auditives survenant parfois dans l’état hypnagogique : « Tourmentés par l’insomnie, nous ne pouvons faire taire notre pensée ; nous l’entendons, car elle a une voix. » (*Id.*, p. 12)

Cazaux la compare à ce que décrit le théoricien du surréalisme dans son texte intitulé « Message automatique » :

Le 27 septembre 1933, une fois de plus, sans que rien de conscient en moi ne la provoque, alors que, plus tôt que de coutume, vers onze heures du soir, je cherche à m’endormir, j’enregistre une de ces suites de mots comme prononcés à la cantonade, mais parfaitement nets, et constitués, à ce

qu'il est convenu d'appeler l'oreille intérieure, en un groupement remarquablement autonome. (Breton, 1970, p. 164)

Il faudra attendre les premiers écrits de Freud – rappelons que les premières traductions de ses textes en français ne paraîtront qu'en 1921, *Die Traumdeutung* seulement en 1926 – pour que soit révélé un nouveau mode de pensée : « À côté de la pensée qui tend à l'objet, il y a la pensée qui se détend, qui rêve, qui joue et qui délire. Freud la qualifie d'expression psychique' » (Cazaux, 1938, pp. 30-31) et Cazaux précise que « le domaine de l'expression psychique' englobe le rêve, les contenus délirants, les produits automatiques de tous ordres » (*Ibid.*).

L'auteur qui, dès les premières pages de son ouvrage, regrette l'utilisation par les surréalistes de l'expression « écriture automatique » car, selon lui,

la psychologie lui avait assigné un sens précis, [qui] s'en trouve ici détourné. Il ne s'agit pas là [...] d'automatismes graphiques moteurs, [...] mais simplement de la notation d'images verbales toutes spontanées, dont la conscience se borne à constater la survenance. Pour comprendre l'écriture automatique' [...] il faut la replacer dans le cadre du langage intérieur. » (Cazaux, 1938, p. 9),

se demande dans son dernier chapitre « pourquoi, la pensée logique ayant ses écrivains, l'expression psychique n'aurait pas, elle aussi, les siens (*Id.*, p. 41).

Et de conclure : « Cette pensée existe et c'est au surréalisme que revient le mérite de l'avoir créée, grâce à l'emploi d'une méthode de notation qu'il a inventée et dénommée *écriture automatique*. » (*Ibid.*)

Pour lui, la spécification psychologique de l'écriture automatique surréaliste relève ni plus ni moins de :

une transcription du contenu verbal d'une forme particulière de pensée, la pensée faite objet ou expression psychique, mise en évidence par Freud et son école. Semblable transcription constitue bien la première littérature 'littérale', au sens strict du mot, puisque la forme particulière de pensée, à laquelle elle ressortit, est de même nature qu'elle, est déjà expression, c'est-à-dire objet. (Cazaux, 1938, p. 55)

L'« écriture automatique » est née et Breton livre les « secrets de l'art magique surréaliste » littéraire (1988, p. 331) dans son *Premier Manifeste surréaliste* :

Écrivez vite sans sujet préconçu, assez vite pour ne pas retenir et ne pas être tenté de vous relire. [...] Si le silence menace de s'établir, [...] posez une lettre quelconque, la lettre *l* par exemple, toujours la lettre *l*, et ramenez l'arbitraire en imposant cette lettre pour initiale au mot qui suivra. (Breton, 1988, p. 332)

En 1921, André Breton et Philippe Soupault éditent *Les champs magnétiques* écrits en quelques jours seulement. Ils constituent le premier texte automatique dont les bonnes

feuilles avaient déjà été publiées dans les numéros d'octobre à décembre 1919 de *Littérature* (cf. Breton, 1952, p. 56) et le surréaliste Georges Hugnet précise dans son introduction à *La Petite anthologie poétique du surréalisme* qu'« il s'agissait, apparemment, de faire abstraction du talent et de ses prétentions, de la raison et de toute préoccupation quelle qu'elle fût, de s'abandonner à une cataracte de mots et d'images et de se laisser porter par elle vertigineusement à travers la pensée libre de toute attache logique » (Hugnet, 1934, p. 8).

L'ami commun de Breton et Crevel observe dans ce contexte que « la fin de l'année 1922 apporte au surréalisme un élément neuf » (*Id.*, p. 10). C'est le début de « l'époque des sommeils », décrite par Breton pour la première fois dans « Entrée des Médiums », article paru dans *Littérature* en novembre 1922, pour qualifier ces quelques mois – de septembre 1922 à mars 1923 – où s'esquissent les possibilités d'atteindre complètement à l'automatisme grâce à « l'auto-hypnose » (Hugnet, 1934, p. 10).

Notons que c'est René Crevel qui initie le groupe à leurs premières séances spirites au cours desquelles « il s'agissait [...] d'aller chercher au fond du sommeil hypnotique, comme parmi les étrangetés du rêve, les secrètes réponses du subconscient » (*Id.* p.11).

C'est en cela que cette période est au centre de mon travail. Crevel en est l'initiateur et la psychanalyse de Freud n'est jamais éloignée.

Dans « The period of Sleeping-fits », un texte publié environ dix ans plus tard dans la revue anglaise *This Quarter*, Crevel se remémore les souvenirs de cette « époque des sommeils » qui demeure pour lui « avant tout comme le refus d'un cœur obstiné, obstiné à battre même dans le vide d'une poitrine que toutes les fourmis du désenchantement avaient déjà tellement attaquée et rongée qu'elle était bien près de s'affaïsser » (Crevel, 2014a, p. 566). Rappelons pour une meilleure compréhension qu'au moment de la publication de cet article, Crevel était déjà atteint de la tuberculose. L'écrivain qui avouera « ne jamais avoir cessé de regretter cette époque » (*Id.*, p. 570), raconte qu'un soir de 1922, alors qu'il était invité en Normandie chez la mère d'une femme rencontrée le jour même, elle lui avait demandé « de passer l'après-midi entier à lui presser des géraniums entre les seins » (*Id.*, p. 567). C'est à cette occasion qu'il y rencontre une vieille dame surnommée madame Dante qui l'initie à sa première séance médiumnique : « La fille aux seins de géranium, sa mère, madame Dante et moi nous assîmes assez près tous les quatre pour joindre nos mains autour d'une lourde table. [...] Ma tête prit plaisir à s'incliner sur le bois. J'étais endormi » (*Id.*, p. 568).

De retour à Paris, Crevel fait part à Breton de son aventure et celui-ci décide de renouveler rapidement l'expérience.

Dans « Entrée des médiums », André Breton relate cette première séance du 25 septembre 1922 où, « en présence de Desnos, Morise et moi, Crevel entre dans le sommeil hypnotique et prononce une sorte de plaidoyer [...] dont il n'a pas été pris note (diction déclamatoire, entrecoupée de soupirs, allant parfois jusqu'au chant, [...] débit dramatique ; il est question d'une femme accusée d'avoir tué son mari » (Breton, 1988, p. 276).

Dans sa biographie consacrée à Crevel, Michel Carassou raconte la même scène avec plus de détails : « On éteint la lumière. [...] Crevel s'endort et commence à pousser des soupirs et des exclamations informes. [...] Une femme a noyé son mari, mais celui-ci le lui avait demandé. 'Ah! les grenouilles! Pauvre folle, fooolle ... » (Carassou, 1989, p. 41)

Breton regrettera toujours que ces paroles n'aient pu être enregistrées : « Ce discours, [...] nous aurions eu en lui un document inappréciable, quelque chose comme le *spectre sensible* de Crevel » (Breton, 1952, p. 84).

De fin septembre à mi-octobre, les séances sont quotidiennes. Aragon, Man Ray, Limbour, Picabia et sa femme, Vitrac et même Giorgio de Chirico de passage à Paris, assistent à ces moments d'effervescence collective (cf. Carassou, 1989, pp. 42-43).

Dans le texte cité précédemment, Crevel nous fait part en détail d'une autre expérience de sommeil, sans toutefois en dévoiler la date précise. Il se rappelle « qu'avant une de ces séances une phrase arriva toute faite aux oreilles de ma conscience éveillée : 'Les robes de Mme de Lamballe vont être mises aux enchères' » (Crevel, 2014a, p. 567). Il ajoute que, ce soir-là, il espère devancer son « rival en médiumnité » (*Ibid.*), Robert Desnos.

Breton, dans « Entrée des médiums », explique que Crevel, « nous ayant dit que l'action de gratter la table pouvait témoigner du désir d'écrire, il est convenu que la fois suivante on placera un crayon dans la main de Desnos et une feuille de papier devant lui » (Breton, 1988, p. 277). L'homme se met à écrire et, de ce jour, les deux hommes à un mois près du même âge, se livrent des « batailles médiumniques » de plus en plus violentes.

Comme ce soir-là où, lors d'une séance chez Paul Éluard : « J'ai décidé de m'endormir avant Desnos, mais j'ai peur de ne pas y parvenir. Alors, pour hâter les choses, je prononce la phrase dont je n'ai pu me débarrasser tout au long de la journée. Les mots sont lourds, ils m'entraînent. Ma tête frappe le bois. Je cesse d'exister. » (Crevel, 2014a, p. 569)

Carassou relate la scène lui aussi : selon lui, Crevel, à peine endormi, se met à hurler :

« ‘On vend à l’encan les robes de la princesse de Lamballe. Mais on ne vend pas ses chapeaux ... Elle a mis 15000 chapeaux sur sa tête, au haut de la pique de fer qui est à présent son corps ...’. [...] Il est satisfait surtout de l’avoir emporté sur Desnos ce soir-là » (Carassou, 1989, p. 44), mais leurs échanges se font de plus en plus violents :

En dépit de la manière dont Desnos et moi en sommes arrivés à nous méfier l’un de l’autre, – notre suspicion se transformant en une inimitié qui, pensais-je, pourrait conduire Desnos à me crever les yeux [...] pour la même raison que je l’avais bousculé de sorte que sa tête avait heurté une cheminée – quand je rencontre Desnos en d’autres occasions, ces séances constituent notre seul sujet de conversation. (Crevel, 2014a, p. 569)

Les séances se succèdent et tournent à l’hystérie comme le soir où Crevel, à peine endormi, est submergé d’angoisse et se met à hurler : « Ah! Je suis tuberculeux! [...] Tous vous serez malades les uns après les autres. Vous serez fous » (Carassou, 1989, p. 43).

Un autre soir, relate Breton dans ses *Entretiens*, « une dizaine de personnes se sont endormies à la fois. [...] Vers deux heures du matin, m’inquiétant de la disparition de plusieurs d’entre elles, je finis par les découvrir [...] munies de la corde nécessaire, [qui] essayaient de se pendre aux portemanteaux » (Breton, 1952, p. 90).

Desnos n’est pas de reste qui, toujours selon Breton dans des propos rapportés par Carassou, « une fois endormi, sort de la pièce et enferme à clé tous les autres participants ou, pire, un autre soir poursuit Éluard en brandissant un couteau » (Carassou, 1989, p. 43).

C’en est trop pour Crevel qui, laissant à Desnos le privilège de la folie, décide d’arrêter net les sommeils et de « se fait opérer de l’appendicite pour faire diversion » (Crevel, 2014a, p. 570).

C’est la fin de l’« époque des sommeils » qui se termine début mars 1923 (cf. Breton, 1988, p. 1302). De René Crevel, il ne reste que quelques bribes de phrases incantées dans des périodes de transe et un texte plus élaboré intitulé *La négresse aux bas blancs* dans lequel on découvre, fantôme sorti du sommeil de Crevel, « cette négresse [qui] est paradoxale puisque, pour aller au Casino, elle se met nue et met des bas blancs [...] et si elle se marie, elle se mariera en robe blanche, mais, comme la famille a dissipé son patrimoine pour manger du homard à l’américaine, la noce se fera en métro à la station ‘Opéra’ » (Crevel, 2014a, pp. 572-573).

Peut-être que Crevel, quand il imaginait cette *négresse aux bas blancs*, il la rêvait dans une des boutiques de lingerie féminine du célèbre Passage de l’Opéra, haut-lieu du dadaïsme et du surréalisme fréquenté jadis régulièrement par l’auteur.

Après l'arrêt des « sommeils », les jeux continuent dans l'appartement de Breton – jeu de la vérité, cadavres exquis –, mais Crevel est de moins en moins au rendez-vous.

En février 1924, le chef de file des surréalistes publie *Les pas perdus*. À peine un mois plus tard, Crevel en fait une critique acerbe dans *Les Feuilles libres*. Il reproche à Breton qui, « entre le milieu de mars et le milieu de mai s'adonne à un nouveau déferlement d'écriture automatique » (Breton, 1988, p. XLVIII) son autoritarisme et son manque d'honnêteté et ne croit plus en la possibilité de traduire l'inconscient par des mots.

Mais quand Breton, le 15 octobre 1924, publie le premier *Manifeste du surréalisme*, Crevel est sur la liste de ceux qui « ont fait acte de surréalisme absolu » (Breton, 1988, p. 328), ce qui, selon François Buot, permet de dater son entrée officielle dans le groupe (cf. Buot, 1991, pp. 106-107). Notons qu'à partir de là, et jusqu'à sa mort, il collaborera à toutes les revues du mouvement et signera toutes les déclarations collectives.

L'auteur venait de quitter la caserne après avoir obtenu sa licence en lettres quand, par l'intermédiaire de Nancy Cunard, une amie de Tristan Tzara, il fait la connaissance d'un artiste américain, Eugene Mac Cown qui, bientôt, allait devenir son amant. La légende dit qu'il avait d'abord découvert une de ses peintures dans l'appartement de la riche héritière de la *Cunard Line* transatlantique. Mais c'est, selon Carassou, en octobre 1923, lors de l'inauguration du nouveau domicile de la future auteure de *Negro Anthology* – ouvrage pour lequel Crevel écrira un texte intitulé *La négresse du bordel* traduit par Samuel Beckett (cf. Devésa, 2002, p. 236) – qu'il le voit pour la première fois (cf. Carassou, 1989, pp. 54-55).

Très vite, il tombe amoureux de ce jeune homme originaire de Kansas City (Missouri). Pianiste de jazz la nuit, nous l'avons vu, Mac Cown alias *Coconotte*, peint dans la journée. Il reste de cette passion qui durera de fin 1923 à 1927 des portraits de *Crecre* par Mac Cown et notamment celui paru en frontispice de *Détours*, un roman, *La mort difficile*, dont le personnage principal, Pierre, tombe amoureux d'un certain Arthur Bruggle inspiré par Mac Cown ainsi que toutes les descriptions énamourées à l'égard de cet homme à l'allure féline. Marcel Jouhandeau, témoin du début de leur idylle, écrira à propos du séducteur américain cette phrase reprise par François Buot dans sa biographie de Crevel : « Un corps qui ondulait comme celui d'une panthère. Il faisait trembler des forêts dans son ombre et ses yeux reflétaient le désert, tous ses pas chantaient, ses mots dansaient ». (Buot, 1991, p. 72)

Crevel présente Bruggle alias Mac Cown pour la première fois dans *Détours*, nous l'avons vu. Dans *La mort difficile*, l'auteur laisse une place plus large à ce personnage à qui il donne le prénom Arthur, Arthur Bruggle, « venu d'Amérique en lavant la vaisselle et les verres. [...] Il a échoué comme pianiste dans un petit beuglant. Pour les marins américains, les nègres qui venaient user la nuit avec un dernier alcool, il se rappelait certains rythmes, bouquets cueillis dans une vie antérieure, sauvage ». (Crevel, 2014b, p. 220).

Pour Crevel, qui, selon Buot, « garde de sa passion pour le XVIII^e siècle l'idée très rousseauiste d'une innocence chez les peuples primitifs, Mac Cown est un modèle parfait. Il est d'un naturel corporel et sexuel qui ne connaît nullement les conflits intérieurs instaurés par un milieu pudibond » (Buot, 1991, p. 72). Malgré son enthousiasme, l'auteur émet pourtant quelques critiques :

pour M. Arthur [alias Mac Cown] l'amour jamais ne perdra sa gaîté de jeu ni son assurance esthétique. Le jeune américain aime la mise en scène des pyjamas, des caleçons surprenants, du linge savant. [Mais] Arthur a un trop grand goût des objets pour être sensible à ce que Pierre appelle (non sans orgueil et, pour une amère revanche dont il voudrait bien ne pas voir la vanité) les problèmes essentiels. (Crevel, 2014b, p. 226)

Les amants se séparent à la fin de l'été 1926, quelque temps après la sortie de *La mort difficile*.

Mais cette année 1926 est aussi et surtout marquée par la mort de sa mère, par son diagnostic officiel de tuberculose et par un début de cure psychanalytique.

Madame Plet meurt à l'âge de 37 ans des suites d'une broncho-pneumonie. L'auteur éprouve pour la première fois de sa vie de la compassion pour sa mère. À son ami Marcel Jouhandeau, il adresse cette lettre datée de juin 1926 :

Me revoici à Paris, rappelé par un télégramme auprès de ma mère agonisante. [...] La mort qui vient lentement et tord doigt par doigt, membre par membre est plus profonde encore que l'autre qui se révèle par une secousse. [...] La vie qui s'en va de quelque autre exagère la couleur de la nôtre. (Crevel, 1996, p. 43)

À peine remis de son deuil, c'est le 27 juillet que Crevel écrit à son ami : « Je crois que je suis malade. Je vais à Nice voir un médecin, car j'ai des hippocampes et des fleurs qui s'impriment la nuit sur mon thorax. » (*Id.*, p. 47)

Le verdict tombe : Crevel est atteint de tuberculose pulmonaire. Le médecin lui conseille un séjour prolongé à la montagne. Il vient de quitter Mac Cown, il partira à Morzine à la fin de cet *annus horribilis*, inaugurant le premier d'une série de nombreux et longs séjours à la montagne (cf. Carassou, 1989, p. 117).

2.8 La tuberculose : « maladie du siècle »

Selon le *Larousse médical illustré* de 1923, « La tuberculose est la maladie la plus dangereuse ; elle représente l'affection qui frappe le plus grand nombre de personnes » (Galtier-Boissière (dir.), 1923, p. 1183). Rappelons que « la *tuberculose* est une maladie résultant de la formation de *tubercules* dans l'organisme, c'est-à-dire de productions anatomiques anormales dues à la présence du bacille de Koch, nom du médecin allemand qui le découvrit en 1882. [...] Elle peut se produire dans tous les tissus » (*Id.*, p. 1182), mais la tuberculose pulmonaire – celle dont Crevel est atteint dans un premier temps – l'emporte de beaucoup sur les autres formes : « Le plus souvent, le bacille se localise à l'*appareil respiratoire*, au poumon seul, aux bronches seules ou à la fois au poumon et aux bronches, avec forme aiguë ou chronique, [...] au larynx, à la trachée » (*Id.*, p. 1183), mais peut également atteindre d'autres organes et Crevel qui, en juin 1935, se croyait définitivement guéri, reçoit un courrier de Davos qui lui apprend que bien que les poumons ne sont plus atteints, il est touché par une tuberculose rénale (cf. Buot, 1991, p. 418). Hasard ou non – nous y reviendrons – il se suicide trois jours après l'annonce de ce diagnostic.

Le jeune homme aura lutté pendant dix ans contre la maladie que l'on appelait à l'époque encore le plus souvent *phtisie* et, de 1926 à 1935, sera contraint de subir pratiquement toutes les thérapies disponibles avant la découverte des antibiotiques et du vaccin contre la tuberculose.

Parmi les « causes prédisposantes générales » (Galtier-Boissière (dir.), 1923, p. 1186), le *Larousse médical* retient une dizaine de facteurs dont je ne citerai ici que ceux susceptibles de pouvoir concerner notre auteur : Crevel habite Paris et, selon le dictionnaire, « plus la densité d'une ville est grande, plus la tuberculose y est répandue » (*Ibid.*).

Après avoir quitté le domicile familial, Crevel loge le plus souvent à l'hôtel, ce qui serait également source de contamination, car : « Les rideaux doubles et triples entourant les fenêtres et les lits ainsi que les tapis des chambres d'hôtel recelaient et recèlent encore dans certaines localités d'innombrables microbes que le moindre courant d'air fait respirer au voyageur » (*Id.*, p. 1185).

Parmi les « causes prédisposantes individuelles » (Galtier-Boissière (dir.), 1923, p. 1189), je retiendrai l'âge et le sexe de Crevel, car, toujours selon le *Larousse médical*, « L'âge où la maladie est la plus fréquente [...] est de 20 à 39 ans, [...] l'homme est le plus souvent

frappé » (*Ibid.*) et, dans une moindre mesure, la constitution de l'auteur, car, selon les experts du *Larousse*, « les 'neurasthéniques' et ceux atteints de 'dépressions morales' (ennui, tristesse prolongée) [qui] agissent à la fois directement et indirectement par la diminution de l'appétit et de l'exercice » (*Id.*, p.1189) sembleraient plus fragiles. J'ajouterais avec une incidence plus faible, faute de preuves tangibles, le « travail exagéré, plaisir exagéré et sport exagéré » (*Ibid.*).

Le mode de contagion répertorié dans le *Larousse médical*, qui constitue pour nous une source historique fiable, se fait par la voie des « bacilles contenus dans les crachats, les déjections, le pus [qui] nous arrivent sous formes de poussières sèches ou de poussières humides, par exemple dans les fines parcelles de salive que chacun de nous répand normalement autour de lui en causant et qu'un phtisique en toussant envoie jusqu'à un mètre de distance. Ces bacilles humides se déposent à l'entrée du nez et de la bouche et pénètrent dans ces orifices avec l'air » (Galtier-Boissière (dir.), 1923, p. 1190-1191). Notons également que « l'habitude de mouiller le doigt avec de la salive pour tourner les pages d'un livre est un mode de transmission assez fréquent » (*Ibid.*).

Une fois contractée, la maladie évolue avec son lot de signes plus ou moins connus comme la « pâleur jaunâtre du visage [...], l'arrivée de fièvres, la toux et le crachement de sang (*hémoptysie*), qui est fréquent [...] et peut précéder tous les autres » (Galtier-Boissière (dir.), 1923, p.1193).

Avec le temps, « l'oppression augmente. [...] La toux est incessante jour et nuit, souvent par quintes, et très pénible. [...] L'oppression s'accroît encore, les *hémoptysies* peuvent être de plus d'un litre de sang » (*Id.*, p. 1194).

A ce stade, on comprend aisément que les patients finissent par se plier aux recommandations des hygiénistes qui, dans un premier temps, préconisent « [d'éviter] les fatigues trop grandes intellectuelles et physiques » (*Id.*, p. 1197), n'autorisent le mariage qu'après un examen médical et conseillent d'adopter une hygiène scrupuleuse qui se traduit, de fait, par un confinement quasiment complet.

Si René Crevel, durant ces longues années de maladie, ne renoncera, ni à lire, ni à écrire, ni à avoir une vie amoureuse et sociale, il suivra la plupart des traitements préconisés contre la tuberculose.

Lui sont administrés toute une série de traitements censés améliorer les défenses naturelles comme – sans doute sans conséquence néfaste sur l'organisme pour les premiers et selon les usages invoqués dans le *Larousse médical* – de « l'huile de foie de morue blonde, à

dose progressive de huit cuillerées à soupe par jour, sauf pendant les chaleurs de l'été, [...] de la lécithine, [...] mais également, avec les conséquences qu'aujourd'hui on peut imaginer, de l'arsenic inorganique à raison de 3 à 5 gouttes par repas ou organique sous la forme de *Métylarsinate* de soude ou *arrhéнал*, à la dose de 2 à 5 centigrammes » (Galtier-Boissière (dir.), 1923, p. 1198).

Il existait déjà à l'époque de Crevel un certain nombre de thérapies de type chirurgical comme le pneumothorax artificiel (ou collapsothérapie) qui consistait à simuler un pneumothorax naturel afin de provoquer une poche d'air entre la paroi du poumon et la plèvre qui l'entoure (cf. <http://www.repenser-la-medecine.com/quotidien/non-classe/la-tuberculose-nest-pas-une-maladie-microbienne-partie-2/>, consulté le 12.4.2019).

L'idée des médecins était que les cavernes des tuberculeux n'arrivaient pas à guérir en raison de la toux permanente. En la jugulant pendant plusieurs semaines par la technique du pneumothorax artificiel sur un poumon ou sur les deux, on leur permettait, pensait-on, de se réparer au moins en partie (cf. *Ibid.*).

La thoracoplastie, une ablation chirurgicale de plusieurs côtes subie par Crevel, consistait à faire réduire en volume la zone du poumon infecté pour priver le bacille de Koch de l'oxygène indispensable à sa prolifération. Lourde de conséquences respiratoires (insuffisance respiratoire) et rachidiennes (déformations scoliotiques), cette intervention est aujourd'hui quasiment abandonnée (cf. *Ibid.*). Après une rémission de quelques mois en 1935, l'auteur apprend au début de l'été de cette année que, si la tuberculose pulmonaire semble bien être définitivement guérie, le « mal du siècle » s'est déplacée dans un de ses reins. Crevel se suicidera trois jours après avoir reçu ce diagnostic, nous l'avons vu, et un peu moins de dix ans après une cure psychanalytique avortée sans qu'aucun lien de cause à effet n'ait pu être démontré.

2.9 Sur le divan du Dr Allendy

C'est en 1926 que René Crevel, au plus mal, – rappelons qu'il venait de perdre sa mère, de se séparer de son amant et d'apprendre officiellement qu'il était atteint de la tuberculose – avait décidé d'entreprendre une cure psychanalytique auprès du Dr René Allendy qu'il connaissait pour avoir collaboré avec lui à un numéro spécial *Psychanalyse* de la revue belge *Le disque vert* (cf. Buot, 1991, p. 164). Dans sa contribution de 1924 intitulée « Freud, de l'alchimiste à l'hygiéniste », Crevel révélait les relations ambiguës qu'il entretenait avec la psychanalyse, quand il s'adressait à son fondateur en ces termes :

Freud, suis-je donc bien en état de grâce psychanalytique ? Souvent, j'en veux à votre dogme car une voix me parle qui n'est ni de la raison ni du cœur : une conviction quasi physique m'engage à douter de toute intelligence et même de la vôtre, à penser que toute méthode d'investigation ne saurait donner de résultat que de provisoires et très relatifs. (Crevel, 2014a, pp. 259-260)

Mais l'auteur, après avoir reconnu que « Freud nous enseigne que nous sommes notre propre critérium : pour fixer ce critérium, il s'agit de se voir nu, *plus que nu* » (*Id.*, p. 262), concluait, enthousiaste :

Or, si la psychanalyse peut tuer toute spontanéité (Psyché perdit l'Amour pour l'avoir voulu connaître), elle peut, au contraire, en nous montrant notre voie, nous permettre de retrouver le simple, le sûr instinct. Et c'est pourquoi Freud alchimiste devient le plus grand des hygiénistes. (Crevel, 2014a, p. 263)

Ainsi donc, s'il apprécie l'inventeur de la psychanalyse pour ses théories et son impact sur le surréalisme, il semble qu'il ait été moins convaincu par la pratique de ses épigones. Et l'auteur qui, en 1932, déclarera :

C'est par le plus grand des hasards, en apparence, qu'a été récemment rendue une partie du monde intellectuel et de beaucoup la plus importante, dont on affectait de ne plus se soucier. Il faut rendre grâce aux découvertes de Freud. Sur la foi de ces découvertes, un courant d'opinion se dessine, à la faveur duquel l'explorateur humain pourra repousser ses investigations (Crevel, 2014a, p. 749),

sortira déçu de sa cure et ne se privera pas de faire une critique acerbe des psychiatres et des psychanalystes, tout en restant jusqu'au bout fidèle aux thèses du médecin viennois.

René Allendy (1889-1942) fut l'un des douze fondateurs de la Société psychanalytique de Paris (SPP), nous y reviendrons dans la deuxième partie de ce travail. Décrit par Roudinesco et Plon comme un « personnage étrange » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 50), il fait son analyse didactique avec le médecin alsacien René Laforgue, connu pour avoir été « le premier freudien de France » (*Id.*, p. 895).

Le psychanalyste et homéopathe, atteint comme Crevel de la tuberculose, signera de nombreux ouvrages sur des sujets variés dont *La Psychanalyse et les névroses*, écrit en commun avec Laforgue, ou le très émouvant *Journal d'un médecin malade, ou six mois de lutte contre la mort*, dans lequel il rapproche la tuberculose pulmonaire de la neurasthénie, deuxième « maladie du siècle » (cf. Roudinesco/Plon, 2011, pp. 50-51).

Son nom reste lié à celui de quelques-uns de ses patients les plus célèbres comme, outre René Crevel, Antonin Artaud ou Anaïs Nin dont il sera l'amant. Notons que celle-ci rendra compte par le menu des conditions particulièrement transgressives de la cure dans son *Journal* édité entre 1931 et 1934.

Crevel livrera lui aussi, sous un mode nettement plus caricatural, certains détails de ses séances dans *Êtes-vous fous ?*, ouvrage réalisé l'année de son analyse pour y revenir, quelques années plus tard, dans *Le clavecin de Diderot*.

L'*Œdipe* est au centre de la théorie freudienne et au cœur de toute cure psychanalytique, on le sait. Ce *complexe*, corrélatif de celui de castration, est, selon Freud cité par Roudinesco et Plon, « la représentation inconsciente par laquelle s'exprime le désir sexuel ou amoureux de l'enfant pour le parent du sexe opposé et son hostilité pour le parent du même sexe » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 1098).

Dans *Êtes-vous fous ?*, publié en 1929 et dédié « À Paul et Gala Éluard », Vagualame, héros bien nommé et alter ego de Crevel, commence d'abord par s'auto-analyser :

Aux soirs de mon enfance, je prenais toujours, à côté de moi, pour dormir, un ours et une petite locomotive. De l'un et de l'autre j'étais amoureux, et, certes, plus amoureux que mon père de la maman Bijou, [...] puisque celle qui m'enfanta, aujourd'hui morte, fut de son vivant trop insoucieuse de charmer son fils pour que, d'elle, une sensualité s'éveillât. (Crevel, 2014b, p. 437),

avant de passer au récit de sa première séance psychanalytique que j'ai souhaité reproduire dans sa quasi-intégralité :

Parvenu à l'âge d'homme, j'allais voir un psychanalyste.

Il a commencé par un interrogatoire :

- D'où venez-vous?
- De chez une femme.
- Son âge?
- Vingt-neuf ans.
- Le vôtre?
- Vingt-six.
- Parfait. La femme à qui vous avez rendu visite était plus vieille que vous. Premier point. Avez-vous éprouvé une émotion en sa présence? Et de quel ordre, quelle intensité? [...]
- Quel animal détestez-vous entre tous?
- Le morpion.
- De mieux en mieux. Avez-vous des frères, des sœurs vivants?
- J'avais un frère, il est mort. J'ai encore deux sœurs vivantes.
- Qui préférez-vous des trois?
- Mes sœurs.
- Elles sont vos aînées?
- Non. Mon frère, lui, était l'aîné.
- Alors vous devez vous tromper, Monsieur. Ou plutôt, vous n'osez dire votre pensée. Phénomène des résistances. [...] Une dernière question, s'il vous plaît. Redouteriez-vous de devenir aveugle ?
- Plus que tout au monde. (Crevel, 2014b, p. 438)

Ce dialogue burlesque entre Crevel et son psychiatre est suivi par les conclusions du psychanalyste transformé par les soins de Crevel en un Diafoirus-Allendy qui semble sorti tout droit d'une parodie de pièce de Molière :

Tout s'explique et fort simplement. Nous nous trouvons en présence d'un banal, classique complexe d'Œdipe. Vous avez rendu visite à une femme plus vieille que vous, la mère. [...] Vous n'avouerez pas, et voudriez abuser les autres, comme vous vous abusez vous-même, en toute inconscience, certes, je l'admets, lorsque vous prétendez avoir préféré et préférer encore au frère aîné les sœurs qui vous sont puînées. (Crevel, 2014b, pp. 438-439)

Au psychanalyste ridiculisé par Crevel, le patient répond sur le même ton :

Je sais à quoi m'en tenir et que je suis affligé non du classique complexe d'Œdipe, mais du simplexe anti-Œdipe. [...] Je n'ai jamais désiré ma mère. J'ai tout juste levé les jupes d'une fille de cuisine, à la campagne, quand j'avais quatre ans. Or, malheur à l'homme qui n'a pas voulu coucher avec sa mère. Ceux qui souffrent du complexe d'Œdipe ne sont point les malades, puisqu'ils forment la quasi-totalité. Au contraire, pauvre isolé, atteint du simplexe anti-Œdipe, je pourrais, paraphrasant sainte Thérèse, hurler à tous les échos, que je souffre de ne point souffrir. (*Id.*, p. 439)

Révolté par ce médecin indigne de la parole du Maître, Crevel persiste et signe :

Or, docteur, je vous le demande, l'esprit révolutionnaire, la force libératrice d'une science que vous prétendez servir, mais dont, en réalité, vous vous servez, en quelle infecte boulette vont la métamorphoser vos mains dont l'une est paresse et l'autre imbécillité ? Et pourquoi faut-il que, la très haute parole, un nain prétende s'en saisir, se croie plus grand qu'elle ? (*Id.*, p. 440)

Cinq ans plus tard, René Crevel, reprenant le récit de sa psychanalyse où il l'avait laissé, n'a toujours pas décoléré. Dans *Le clavecin de Diderot*, l'auteur qui, désormais, « peut aussi se réclamer de la dialectique marxiste, de la psychanalyse, du surréalisme et du matérialisme de Diderot qui prête son nom au livre » (Buot, 1991, p. 321), s'affilie aux Atrides et, dans une n-ième auto-analyse, tourne le dos à Œdipe pour rejoindre Oreste :

En fait de familles, nulle ne pouvait m'intéresser autant que celle des Atrides. Aux psychanalystes professionnels, j'offre ce lapsus, qui, l'automne dernier, plusieurs fois, me valut d'écrire, de dire Oreste au lieu d'Œdipe. Ne fallait-il point en conclure que j'étais de ceux qui eussent préféré tuer leur Clytemnestre de mère, plutôt que leur Laïos de père. (Crevel, 2014a, p. 775)

Crevel revient sur les conclusions du Dr Allendy, trop rapide à vouloir appliquer les mêmes principes stéréotypés à tous ses patients. Selon lui, « tel soi-disant psychanalyste » (Crevel, 2014a, p. 796) peut se tromper et Crevel réalise que « la réaction coléreuse de qui se soumet à son examen n'est pas simple réflexe d'un refoulé qui défend son refoulement » (*Ibid.*) avant d'ajouter :

Pour moi, je vois, dans le complexe d'Oreste, une substitution de la sœur à la mère. [...] Rien ne m'avait, au cours des séances de psychanalyse, révolté, comme de m'entendre dire que je cachais ma pensée intime, lorsque je prétendais avoir préféré à mon frère aîné les sœurs qui m'étaient puînées. Selon le psychiatre je haïssais ces dernières. [...] N'étaient-elles point venues, en effet, me ravir l'affection maternelle. Cette affection, quel moyen de faire admettre que j'y avais renoncé, parce que ne m'avait pas semblé assez féminine celle à qui j'eusse dû la vouer ! Un petit mâle qui a vu ou cru sa voracité originelle frustrée de la créature rassasiant juge, au contraire de tout ce que peuvent prétendre les psychanalystes, miraculeuse la naissance du bébé femelle, dont le vagissement, [...] ranime, au foyer, le principe qui s'y trouvait déficient. (Crevel, 2014a, pp. 775-776)

Malgré ces critiques acerbes, Crevel restera jusqu'à sa mort fidèle à la doctrine de Freud. Alain de Mijolla insiste dans son ouvrage, *Freud et la France 1885-1945*, sur le rôle joué par l'auteur « qui prend Freud à bras-le-corps pour le faire entrer, de gré ou de force, dans le monde surréaliste et marxiste au cœur duquel il s'ébroue » (Mijolla, 2010, p. 1934) et cite en exemple un article au vitriol publié par Crevel en juin 1934 sous le titre énigmatique de « Tandis que la pointolle se vulcanise la baudruche » dans lequel il rapproche le freudisme à l'anti-capitalisme. J'ai choisi d'en reproduire ici un long extrait car, publié seulement un an avant sa mort, il résume parfaitement les principaux engagements et la révolte de l'auteur tout en prouvant que, pour lui, la psychanalyse ne se réduit pas à une convocation de l'enfance :

Machine à réprimer et à comprimer, au sein des contradictions inconciliables, l'État, dans et par ses mesures les plus générales, jamais ne cesse d'être le responsable des refoulements les plus particuliers. Donc, réciproquement, rendre compte du particulier, ce sera dénoncer le général. Du fait, du seul fait qu'elle explique l'individu actuel, la psychanalyse est un réquisitoire contre la société actuelle, la société capitaliste qui, en refusant à l'immense majorité des individus des conditions acceptables de vie matérielle, leur interdit le libre épanouissement de la vie psychique.

Les ennemis de Freud, ses ennemis de gauche et de droite aussi bien que ses disciples à la ferveur trop exclusive, tous ont une fâcheuse tendance à oublier que le plus grand psychologue des temps modernes n'a jamais accordé une valeur nouménale à l'inconscient, à ses manifestations. Comme toute autre science, sa science s'attaque à ce qui apparaît encore à l'état d'irrationnel, pour en faire un nouveau rationnel, un nouveau rationnel qui servira de chemin vers un nouvel irrationnel, qui lui-même...

Toujours, partout (et dans ses *Essais de psychanalyse appliquée* récemment traduits plus encore qu'ailleurs et jamais) Freud insiste sur la nécessité de considérer le contexte. Le déterminisme psychique est déterminé par d'autres déterminismes que, lui-même, à son tour, il va déterminer. Il s'agit de ne négliger aucun de ces liserons conducteurs qui peuvent nous aider à nous y retrouver dans l'enchevêtrement équatorial des déterminismes. Pas plus que les êtres, les choses, les mots qui désignent choses et êtres et les songes qui les relient ne sauraient être abstraits définitivement de l'ensemble, d'où, pour des nécessités d'analyse, il a fallu les extraire. (Crevel, 2014a, pp. 843-844)

2.10 « Mais si la mort n'était qu'un mot »

L'année 1926 se termine pour Crevel dans la morosité.

On assiste à partir des années 1928-1930 à une accélération dans la pensée de l'auteur et à un changement de ton dans son écriture.

Jean-Michel Devésa remarque à ce sujet, que :

Tournant apparemment le dos au narcissisme et à l'introspection, Crevel s'y consacre en réalité davantage encore. [...] Glissant du roman où 'ça' parle à celui où 'ça' crie, passant insensiblement de la simple projection romanesque de sa difficulté à vivre à la critique sociale et au pamphlet. (Devésa, 1993, p. 253)

Selon Maurice Nadeau, « le surréalisme poursuit sa course sur deux chemins parallèles : celui de la Révolution politique, celui de l'exploration toujours plus poussée des forces inconnues qui gisent au cœur de l'homme » (Nadeau, 1964, p. 139).

René Crevel, lui, hésite entre les deux camps ; il sera « le premier surréaliste qui se soit intéressé au rapprochement de la psychanalyse et du marxisme (sans pourtant utiliser la locution 'freudo-marxisme') [comme] dans la quatrième livraison (décembre 1931) du *Surréalisme au service de la Révolution* » (Béhar, 1992, p.182). Notons que, contrairement à Aragon qui « renie le surréalisme pour devenir communiste » (Nadeau, 1964, p. 145), René Crevel n'aura jamais sa carte et restera jusqu'à la mort fidèle à André Breton. Les dernières années de René Crevel sont encore marquées par plusieurs rencontres déterminantes, dont celles de deux femmes, Théa Sternheim et Adela « Tota » Cuevas, ainsi que celles de Dalí et de Jacques Lacan.

C'est au cours d'un voyage à Berlin en 1928 que l'auteur fait la connaissance de l'artiste Théa Sternheim, surnommée Mopsa ou Mopse selon les sources. Le couple vit entre Paris et Berlin, mais les amants, plus souvent séparés que réunis en raison des longs séjours en sanatorium de Crevel, entretiennent une abondante correspondance (qui tourne principalement autour de la maladie de l'auteur, de ses problèmes d'argent, mais aussi de ses projets littéraires) dont une partie sera publiée en 1997 sous le titre *René Crevel – Lettres à Mopsa*. Leur relation ne résistera pas à l'avortement de « l'enfant bleu » (Crevel, 1997, p. 83), appelé ainsi par l'auteur en référence à l'enfant de Vagualame, héros de *Êtes-vous fous ?*, à qui une voyante avait prédit à sa femme que « Neuf mois plus tard, elle [la rouquine] accouche[rait] d'un enfant bleu » (Crevel, 2014b, p. 390) et au projet de ménage à trois avec le peintre autrichien Carl von Ripper.

En 1930, Crevel, qui s'est rapproché de nouveau de Breton, signe le *Second Manifeste surréaliste*.

Le surréalisme au service de la révolution (S.A.S.D.L.R.) voit le jour qui « non seulement leur permettra [aux signataires] de répondre d'une façon actuelle à la canaille qui fait métier de penser, mais préparera le détournement définitif des forces intellectuelles aujourd'hui vivantes au profit de la fatalité révolutionnaire » (Breton, 1988, p. 832). Nadeau souligne à ce propos que « le surréalisme, refusant plus que jamais de reconnaître l'art comme une fin, est en butte à la répression ouverte ou sournoise de la bourgeoisie. [...] Crevel et moi-même ne pouvons plus être imprimés ... on a fait retirer des étagères *l'Immaculée Conception* ... » (Nadeau, 1964, p. 140).

La même année, l’auteur rencontre Dalí qui « redonne [...] au mouvement une nouvelle jeunesse en lui faisant adopter sa méthode d’analyse ‘paranoïaque-critique’ » (Nadeau, 1964, p. 146).

Si Freud rangeait dans la paranoïa « non seulement le délire de persécution mais l’érotomanie, le délire de jalousie et le délire des grandeurs » (Laplanche/Pontalis, 1967, p. 299), la paranoïa-critique selon Dalí, est « une méthode spontanée de connaissance irrationnelle ‘basée sur l’objectivation critique et systématique des associations et interprétations délirantes’ » (Nadeau, 1964, p. 147).

Crevel est enthousiaste et, dans son article intitulé « Dalí ou l’anti-obscurantisme » qui paraîtra en 1931 aux Éditions surréalistes, il remarque : « Je crois que le moment est proche où, par un processus de caractère paranoïaque et actif de la pensée, il sera possible (simultanément à l’automatisme et autres états passifs) de systématiser la confusion et de contribuer au discrédit total du monde de la réalité. » (Crevel, 2014a, p. 435)

Une amitié solide se noue entre Crevel et le peintre espagnol et c’est dans la maison de Dalí à Port-Lligat que Crevel écrira ce texte suivi, en 1933, par *Nouvelles vues sur Dalí et l’obscurantisme* dans lequel l’auteur fait honneur à la dialectique hégélienne :

« Ce qui est particulier est aussi général et ce qui est général est particulier » (Crevel, 2014a, p. 442) en même temps qu’à la théorie de Freud à laquelle il fait allusion quand il écrit : « L’œuvre de Dalí, clé de voûte de ce pont des reflets qui va du continent extérieur à l’île intérieure opale, qui mène du marais d’aujourd’hui au cristal de demain. » (*Id.*, p. 451) C’est encore dans cette maison qu’il écrira « *Le clavecin de Diderot* » en 1932, ouvrage, selon Breton, « sans quoi il eût manqué une de ses plus belles volutes au surréalisme » (Breton, 1952, p. 176) ainsi que *Les pieds dans le plat*, dernier ouvrage publié de son vivant.

Notons que c’est également par l’intermédiaire de Dalí que Crevel fera la rencontre de Jacques Lacan dont la thèse universitaire intitulée *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* venait de paraître.

Après une nouvelle opération, Crevel se retrouve en maison de repos pour de longues semaines et rédige *L’arbre à méditation*, moitié pamphlet, moitié confession qui ne trouvera pas d’éditeur et sera publié à titre posthume, nous l’avons vu.

L'année suivante, Crevel tombe amoureux de Tota Cuevas de la Serna, rencontrée sans doute, elle aussi, chez Dalí. Née en 1899 à Buenos Aires, elle est la femme du marquis de Cuevas dont elle vit séparée. Leur relation n'est pas simple, comme en atteste leur correspondance. Le contenu de leurs lettres, dont certaines ont été publiées dans *Les Inédits* de René Crevel en 2013, tourne notamment autour de leurs disputes et de la maladie de Crevel. Ces lettres témoignent des dernières années de l'auteur et ce sera à celle qu'il appelait Bobina, Bonne biche ou Cué-Cué qu'il adressera un dernier message avant de se suicider.

Dans un courrier daté fin 1934 de Davos, il déplore les difficultés croissantes qu'il éprouve pour écrire et confie à « Ma chère, ma belle : [...] tu sais combien je souffre de cette impuissance à créer qui me paralyse au milieu de ma vie et fait que, du point de vue intellectuel, cette vie sera foutue. Cette vie de huit années de maladie a-t-elle eu raison de mes forces intellectuelles ? » (Crevel, 2013, p. 201).

En 1934, Crevel entame cependant l'écriture de son dernier ouvrage *Le Roman cassé* qui restera inachevé et ne sera publié qu'en 1989.

Les derniers mois de la vie de Crevel sont consacrés à la préparation du Congrès international des écrivains qui doit se tenir à Paris. Le comité chargé de son organisation comprend, entre autres, outre Crevel, Tristan Tzara, Malraux et l'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg, représentant en France des *Izvestia*.

Carassou rapporte que, malgré les désaccords entre les participants et particulièrement entre les surréalistes et les communistes, « il a été convenu qu'il n'y aurait aucune exclusion. Les surréalistes pourront donc s'exprimer 'sans contrainte' au cours du Congrès et il est déjà prévu qu'André Breton prendra la parole » (Carassou, 1989, p. 261).

Jusqu'au soir du 14 juin 1935 où Breton croise par hasard Ehrenbourg et, se souvenant des propos injurieux du soviétique à l'encontre du surréalisme et de leurs mœurs qualifiés de scandaleuses, le gifle en pleine rue. Ehrenbourg demande que la parole soit retirée aux surréalistes. En cas de refus, c'est toute la délégation soviétique qui annoncera son retrait (cf. Carassou, 1989, pp. 260-265).

Ce sera le dernier combat de Crevel qui essaiera – en vain – de sauver le Congrès et de réconcilier les deux forces en lesquelles il croyait jusqu'à la veille de sa mort, le surréalisme et le communisme.

Il n'y parviendra pas et, le 17 juin, après avoir reçu les résultats d'une dernière analyse de sang lui attestant une tuberculose rénale, nous l'avons vu, Crevel se rend à l'ultime réunion du comité d'organisation à la Closerie des Lilas. « Lorsque la séance se termine, autour de 23 heures, le fait est irrémédiable. Les surréalistes ne participeront pas au Congrès des écrivains », rapporte Carassou (1989, p. 265).

Crevel rentre dans son appartement de la rue Nicolo, écrit la dernière lettre de sa vie destinée à Tota et, selon son biographe, accroche une note au revers de sa veste sur laquelle ses amis pourront lire : « Prière de m'incinérer. Dégoût. » (Carassou, 1989, p. 266) et, comme il l'avait anticipé dans *Détours*, répète les gestes cités précédemment dans ce travail : « Une tisane sur le fourneau à gaz ; la fenêtre bien close, j'ouvre le robinet d'arrivée ; j'oublie de mettre l'allumette » (Crevel, 2014b, p. 27).

C'est ainsi que se termine la courte vie de Crevel qui, en 1925, à la question essentielle de savoir : « Mais si la mort n'était qu'un mot », répondait, déjà à jamais résigné :

Par les rues des villes, mon corps qui se croyait éveillé fut somnambule. Dans sa maison endormie (la paix ! mes yeux, ma poitrine, mes bras, mes jambes, mon sexe) oui, dans sa maison endormie, mon esprit retrouve sa sérénité. La vie, la mort ? Mon esprit ne permet à mon corps de continuer à vivre que par certain masochisme bien illogique (Crevel, 2014a, p. 584),

avant de conclure : « À quoi bon protéger de la mort mes jours ? » (*Ibid.*)

Breton rendra hommage dans ses *Entretiens* à « notre ami René Crevel [qui] se donna la mort [...] dans le vain espoir de me rendre la parole. En lui nous perdions un de nos meilleurs amis de la première heure, ou presque, l'un de ceux dont les émotions et les réactions avaient été vraiment constitutives de notre état d'esprit commun » (Breton, 1952, p. 176) – avant de conclure, en direction de Freud et pour s'extraire de toute culpabilité : « Il est bien certain que le geste de désespoir de Crevel n'a pu être ainsi que 'surdéterminé' et qu'il admettait d'autres causes latentes depuis longtemps. » (*Ibid.*)

3. Les débuts de la psychanalyse en France

3.1 La psychiatrie pré-freudienne en France

Le terme de « psychiatrie » qui, étymologiquement, vient de « *psuchê* » (l'âme ou l'esprit) et « *iatros* » (le médecin) en grec, n'a pas toujours existé. Il est introduit pour la première fois par Johann Christian Reil dans *Rhapsodies sur l'emploi d'une méthode de cure psychique dans les dérangements de l'esprit*. En affirmant dans cet ouvrage paru en 1808 au chapitre : « Ueber den Begriff der Medicin und ihre Verzweigungen, besonders in

Beziehung auf die Berichtigung der Topik der Psychiaterie » que le traitement psychique relève de la science et en proposant de nouveaux traitements à la fois psychologiques et médicamenteux, le médecin allemand peut être considéré comme l'un des pères fondateurs de la psychiatrie (cf. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychiatrie>, consulté le 18.5.2019).

Élisabeth Roudinesco et Michel Plon rapportent dans leur *Dictionnaire de la psychanalyse* que « le terme psychiatrie se généralisa au début du XIX^e siècle pour remplacer l'ancienne médecine aliéniste, dont Philippe Pinel (1745-1826), fondateur français de l'asile moderne, avait été l'un des grands représentants à l'âge classique, aux côtés de William Tuke (1732-1822) en Angleterre et de Benjamin Rush (1746-1813) aux États-Unis » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 1233).

Progressivement, la folie n'est plus, a priori, crainte comme générateur de crime et un statut médical distinct est créé, ainsi que des établissements correspondants, lesquels sont souvent des établissements privés gérés par des congrégations religieuses. Une loi pour la protection des patients est développée et les soignants ont le devoir de veiller à ce que les maux des aliénés soient adoucis, et leur guérison si possible obtenue !

Rappelons avec Roudinesco et Plon que, jusque-là, « partout au monde, les fous furent tantôt sacralisés comme des créatures hors norme, tantôt persécutés comme appartenant à une 'race inférieure' » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 475).

À l'orée de la Renaissance, le fou est encore une figure ancrée dans la société comme en témoignent les œuvres de Jérôme Bosch ou de Pieter Bruegel l'Ancien. Notons que le maître de La Salpêtrière, Jean Martin Charcot, s'inspirera de certains de ces tableaux dont une gravure intitulée *Les fous de Molenbeek* ou de *La Nef des Fous (Das Narrenschiff)*, imaginé par l'écrivain strasbourgeois Sébastien Brant en 1494 quand il s'agira de prouver que l'hystérie est une maladie qui a toujours existé.

Si la Renaissance prête à la folie une dimension cosmique qui permet à celui qui est atteint de ce mal de découvrir des mondes étranges et éventuellement d'en faire part, l'âge classique va réduire le fou au silence en définissant une norme sociale qui fait une distinction très nette entre raison et déraison (cf. <https://www.histoire-magie.org/de/etudes/approche-historique-folie> consulté le 29.1.2019).

En 1656, la création de l'Hôpital général à Paris inaugure l'ère du *grand renfermement*, terme consacré par Michel Foucault dans *Histoire de la folie à l'âge classique*.

L'auteur souligne à ce propos que :

L'internement est une création institutionnelle propre au XVII^e siècle. Il a pris d'emblée une ampleur qui ne lui laisse aucune commune dimension avec l'emprisonnement tel qu'on pouvait le pratiquer au Moyen Âge. [...] Mais dans l'histoire de la déraison, il désigne un événement décisif : le moment où la folie est perçue sur l'horizon social de la pauvreté, de l'incapacité au travail, de l'impossibilité de s'intégrer au groupe ; le moment où elle commence à former texte avec les problèmes de la cité. (Foucault, 1972, pp. 108-109)

Bientôt, les fous seront isolés et regroupés dans des asiles, ce qui, au premier abord, pouvait paraître délétère, mais a conduit à la médicalisation de la folie, considérée à partir de là comme un trouble, au même titre que d'autres pathologies.

Cette nouvelle conception de la folie et de la législation qui en découle, repose sur les thèses d'aliénistes dont Philippe Pinel ou son élève Jean-Étienne Esquirol sont les figures de proue.

3.1.1 Philippe Pinel (1745-1826)

Philippe Pinel naît à Roques dans le Tarn dans une famille de médecins. Après un court passage à la Faculté de théologie, il entreprend des études de médecine à Toulouse.

Dans son introduction à la réédition de l'ouvrage de Philippe Pinel, *L'aliénation mentale ou la manie ; Traité médico-philosophique*, le spécialiste en histoire de la psychologie, Serge Nicolas, remarque que « l'expérience clinique qu'il va obtenir face aux malades de l'Hôtel-Dieu Saint-Éloi de Montpellier va stimuler son intérêt pour la dimension psychologique de la maladie humaine » (Nicolas, 2006, p. VI).

En 1778, Pinel quitte le sud de la France pour se rendre à Paris. Il y survit grâce à l'écriture d'articles médicaux et de traductions, dont celle des *Institutions de Médecine Pratique* du professeur de médecine d'Édimbourg, William Cullen, considéré comme l'inventeur en 1769 du terme « névrose » (*neuroses*) (cf. *Ibid.*).

Au sortir de la Révolution de 1789, il est nommé médecin en chef de la division des aliénés à l'hospice de Bicêtre, près de Paris (cf. Nicolas, 2006, p. VII).

Un ouvrage consacré à l'histoire de ce bâtiment, *Histoire de Bicêtre (hospice, prison, asile)* signé Paul Bru en 1890, décrit de façon précise cet endroit devenu célèbre pour y avoir été, entre autres, le théâtre de l'invention de la camisole de force par un certain Monsieur Guilleret, tapissier de l'hôpital, et de la première expérimentation de la guillotine en avril 1792, d'abord sur des moutons vivants, puis sur des cadavres.

Bru rappelle que :

à l'époque de la fondation de Bicêtre en 1657, les épileptiques, idiots, imbéciles circulaient librement dans les cours ; mais bien avant 1730, il leur fut interdit de sortir des localités qui leur étaient affectées. [...] Les malheureux que l'on y amenait n'en sortaient plus. Abandonnés du

monde, méconnus par la société qui les oubliait, ils étaient jetés, les fers aux mains et aux pieds, au fond de loges basses et humides (Bru, 1890, pp. 157-158).

C'est dans ce contexte que Philippe Pinel prend ses quartiers à l'hospice.

Arrivé en septembre 1793, il y fait la connaissance du gouverneur Jean-Baptiste Pussin, habitué à côtoyer en toute quiétude les malades et à expérimenter sur eux une thérapie teintée de bienveillance et basée sur l'observation quotidienne des patients.

Dans son chapitre intitulé « Maximes de douceur et de philanthropie à adopter dans les hospices », Pinel note que « des aliénés transférés dans l'hospice, et désignés à leur arrivée comme très emportés et très dangereux, parce qu'ils sont exaspérés ailleurs par des coups et de mauvais traitements, semblent tout à coup prendre un naturel opposé, parce qu'on leur parle avec douceur, qu'on compatit à leurs maux, et qu'on leur donne l'espoir consolant d'un sort plus heureux » (Pinel, 2006, pp. 64-65) et constate au vu des méthodes de Pussin que « la chaîne dont on faisait un si déplorable usage, loin de calmer les aliénés, les excitait et entretenait chez eux une agitation souvent poussée jusqu'au paroxysme de la fureur » (*Id.*, p. 163).

Fort de cette expérience, Pinel, secondé par Pussin, réussit à convaincre la société des médecins de rompre avec les habitudes et de libérer les aliénés de leurs chaînes (cf. *Id.*, p. 164).

Ce geste fera de lui une figure de légende et donnera naissance à la psychiatrie moderne. On pouvait désormais soigner les fous grâce à un traitement moral qui servira de base au futur *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* publié en l'An IX de la République (septembre 1800) et qui consistera en « un mélange de soins physiques et de techniques de contraintes et de persuasion » (Roudinesco, 2017, p. 192).

Pour Roudinesco, « Si l'aliéné n'était plus un insensé, cela signifiait que sa folie, et la folie en général, pouvait être comprise et expliquée, et donc guérie » (*Ibid.*), un changement de paradigme qui ouvrait la porte aux développements d'ordre majoritairement psychologique.

Mais la portée de l'œuvre de Pinel ne s'arrête pas là : le médecin, reconnu comme le libérateur des aliénés, sera, entre autres, le premier à fournir un tableau général des fous de Bicêtre, « considéré comme un document précieux pour l'étude de la psychiatrie » (Nicolas, 2006, p. VII) et le précurseur d'une classification des troubles mentaux qui aboutira à la nomenclature du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM), telle qu'on la connaît aujourd'hui.

Parmi les troubles répertoriés, on trouve notamment la manie aiguë, l'une des cinq pathologies psychiatriques retenues par André Breton et Paul Éluard dans *L'Immaculé conception*, ouvrage commun publié en 1930 et que nous avons déjà eu l'occasion de citer. Pinel y présente trois ordres de névroses : les *vésanies ou égarements d'esprit non fébriles*, les *spasmes* et les *anomalies locales des fonctions nerveuses*. C'est dans la classe des vésanies qu'il va inclure la manie, l'hypocondrie, l'hystérie et la mélancolie dont « une espèce particulière de mélancolie qui conduit au suicide » (cf. Nicolas, 2006, p. VII).

En mai 1795, Pinel quitte Bicêtre et prend officiellement ses fonctions à l'hôpital de la Salpêtrière – édifice créé par Louis XIV et construit sur un emplacement où l'on fabriquait du salpêtre, une poudre utilisée dans la fabrication de matières explosives – comme médecin en chef à l'hospice de la Vieillesse-femmes, le « quartier des folles ».

Notons que le surveillant en chef Pussin ira rejoindre son maître à la Salpêtrière quelques années plus tard et que, comme à Bicêtre (appelé également hospice de la Vieillesse-hommes), ils s'appliqueront à « rendre à la liberté les aliénées enchaînées dans des cachots, [...] à demi-nues, le cœur ulcéré, dévorées par la haine de leurs bourreaux et l'imagination surexcitée encore par le traitement odieux qu'on leur faisait subir » (Bru, 1890, p. 165).

Philippe Pinel meurt en 1826 à Paris. Ses successeurs seront les premiers acteurs de la psychiatrie française naissante et la classification des maladies mentales proposée par Pinel sera reprise par le plus fameux de ses élèves, Jean-Étienne Esquirol, l'inspirateur de la loi française sur l'internement (1838) qui oblige chaque département à se doter d'un hôpital spécialisé (cf. Nicolas, 2006, XIII).

Deux célèbres tableaux continuent de faire vivre la légende du médecin : « Pinel libérant les aliénés de Bicêtre en 1792 » de Charles-Louis Müller réalisé en 1849 et sa réplique féminine, le tableau de Tony Robert-Fleury réalisé en 1876 et intitulé « Le docteur Pinel libérant les aliénées à la Salpêtrière en 1795 », sur lequel on peut voir le maître debout entouré de malades en guenilles ; une jeune femme à genoux lui baise la main tandis qu'un surveillant – sans doute Jean-Baptiste Pussin – ôte les fers à une patiente inondée de lumière, comme recevant la grâce.

3.1.2 Jean Martin Charcot (1825-1893)

Quand Sigmund Freud arrive à Paris en octobre 1885 pour un séjour de recherche dans la clinique des maladies nerveuses de Jean Martin Charcot à l'hôpital de la Salpêtrière, ce dernier est au sommet de sa gloire. Pour Marcel Gauchet, auteur avec Gladys Swain de

l'ouvrage, *Le vrai Charcot : Les chemins imprévus de l'inconscient*, « La figure du maître de la Salpêtrière reste l'objet d'une fascination aussi inépuisable qu'ambivalente. Son origine n'est pas mystérieuse : elle résulte du rôle attribué au théâtre de l'hystérie dans la découverte freudienne » (Gauchet, 1997, quatrième de couverture). Ce séjour exercera une influence capitale sur le médecin viennois. Arrivé dans la capitale française comme neurologue, Freud en repart quelques mois plus tard pour s'installer définitivement à Vienne – jusqu'à son départ forcé pour Londres en 1938 – et fonder la psychanalyse. Dans l'avant-propos rédigé par l'Association Psychanalyse et Médecine de l'ouvrage collectif, *Folies à la Salpêtrière : Charcot, Freud, Lacan*, l'auteur remarque que « au travers du corps de l'hystérique en convulsions, incarnée par Blanche, Augustine ou Geneviève, vedettes des *Leçons du Mardi*, Freud découvre une mise en scène de fantasmes et de désirs inconscients » (Guilyardi, 2015, p. 10).

Fort de cette expérience, il aura l'intuition d'accorder une plus grande place à la parole des femmes restées longtemps muettes et leurs efforts d'émancipation – sociale et psychique – le mèneront, par des chemins de traverse, à la découverte de l'inconscient.

Né à Paris en 1825 d'un père carrossier qui lui transmet ses talents de dessinateur – ils lui seront d'une grande utilité quand il s'agira de « croquer » les malades atteints d'hystérie et d'aiguiser ses dons d'observation – Charcot s'oriente vers la médecine et est nommé à trente-six ans chef de service à la Salpêtrière, plus de trois décennies après le départ de Philippe Pinel. Contrairement à la plupart de ses collègues de l'époque pour qui ce poste n'a rien de gratifiant, Charcot passera toute sa carrière à l'hospice de la *Vieillesse-Femmes* (de 1862 à sa mort en 1893), « transformant ce lieu réservé aux vieillards, indigentes, femmes 'incurables', enfants, voleurs, mendiants et autres miséreux, en un pôle d'attraction international, *L'École de la Salpêtrière* » (Guilyardi, 2015, p.14).

Très vite, il réadapte pour ses besoins la *méthode anatomo-clinique* qui était d'usage en France depuis le début du XIX^e siècle et qui consistait à « mettre systématiquement en corrélation signes d'examen clinique (recueillis du *vivant* du malade) et lésions anatomiques (de *nécropsie*) » (Lellouch, 2015, p. 47).

Il y restera fidèle tout au long de sa carrière et son utilisation systématique lui permettra de découvrir un grand nombre de maladies inconnues jusque-là, dont celle qui portera son nom : la sclérose latérale amyotrophique appelée en France encore aujourd'hui *Maladie de Charcot*. Mais comme le souligne l'historien de la médecine, Alain Lellouch, « de

toutes les affections polymorphes, la maladie-*Protée* par excellence, celle à laquelle Charcot consacra les dix dernières années de sa vie, fut, sans conteste, l'hystérie » (*Id.*, p. 51).

Freud remarque à ce propos dans sa nécrologie publiée en 1893 en l'honneur de son maître parisien que :

à peu près dans les mêmes temps où fut créée la clinique et où Charcot se retira de l'anatomie pathologique, s'opéra dans ses inclinaisons scientifiques une transformation à laquelle nous devons les plus beaux de ses travaux. [...] Il commença à tourner son intérêt presque exclusivement vers l'hystérie, sur laquelle l'attention générale se focalisa ainsi d'un coup. (Freud, 2017, p. 411)

C'est curieusement à l'occasion d'une restructuration des bâtiments de l'hôpital que Charcot se tourne vers cette pathologie protéiforme tombée malgré sa fréquence en discrédit dans le monde médical – notamment, selon Freud,

par le fait que l'affection hystérique est censée dépendre de stimuli génitaux, l'idée que pour l'hystérie une symptomatologie déterminée ne doit pas être indiquée, parce que justement n'importe quelle combinaison de symptômes peut se produire chez elle et par l'excessive significativité que l'on a accordée à la simulation dans le tableau de la maladie de l'hystérie (Freud, 2017, p. 19).

L'hystérie sera bientôt au centre de débats houleux qui mèneront à terme à l'invention de la psychanalyse et suscitera la curiosité des surréalistes.

Élisabeth Roudinesco et Michel Plon rapportent qu'en 1870, « la décision est prise [...] par l'administration de séparer les aliénés des épileptiques (non aliénés) et des hystériques. Comme ces deux dernières catégories de malades présentent des signes convulsifs identiques, on décide de les réunir dans un quartier spécial : le quartier des épileptiques simples (cf. Roudinesco/Plon, 2011, p. 255). Rappelons qu'à cette époque, l'hôpital de la Salpêtrière abritait régulièrement entre 5000 et 8000 malades. Un tel déménagement suppose un effort administratif colossal, mais Charcot réussit grâce à lui à inaugurer un mode de classification qui distingue la crise hystérique de la crise épileptique et qui, selon Roudinesco et Plon, « permet à la malade hystérique d'échapper à l'accusation de simulation » (*Id.*, p. 253).

Partant de là, « Charcot abandonne la définition ancienne de l'hystérie pour lui substituer celle, moderne, de névrose » (*Ibid.*).

Rappelons que ce terme avait été introduit par le médecin écossais William Cullen, popularisé en France par Pinel et qu'il sera repris comme concept par Freud à partir de 1893.

Je me contenterai de souligner avec Roudinesco et Plon que « le terme est employé pour désigner une maladie nerveuse dont les symptômes symbolisent un conflit psychique refoulé d'origine infantile. [...] D'un point de vue freudien, on classe dans le registre de la névrose l'hystérie et la névrose obsessionnelle, auxquelles il faut ajouter la névrose actuelle, qui comprend la névrose d'angoisse et la neurasthénie, et la psychonévrose, qui recouvre la névrose de transfert et la névrose narcissique » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 1057).

Au fur et à mesure de ses découvertes, Charcot affine son diagnostic et

ramène l'hystérie à une origine traumatique ayant un lien avec le système génital, puis démontre l'existence de l'hystérie masculine traumatique. [...] Il fait [...] de l'hystérie une maladie nerveuse, d'origine héréditaire et organique. Et pour la distinguer une fois pour toutes de la simulation, il recourt à l'hypnose : en endormant les femmes sur la scène de la Salpêtrière, il fabrique expérimentalement des symptômes hystériques pour les faire aussitôt disparaître, prouvant ainsi le caractère névrotique de la maladie (*Id.*, p. 253).

Pour Alain Lellouch, « l'utilisation à partir de 1878 de l'hypnose comme *technique expérimentale d'étude* puis la mise en évidence, chez les hystériques, en 1885, d'un *traumatisme psychique oublié* révélé par hypnose contribue, de façon décisive, au changement de méthode. Ce traumatisme, Charcot le sait bien, est d'origine sexuelle : 'Ce sont toujours des secrets d'alcôve', aurait-il confié... » (Lellouch, 2015, p. 53).

Afin de faire la preuve que l'hystérie n'a pas été inventée par la science – ce qui lui sera reproché notamment par l'École de Nancy, – mais qu'elle a existé de tous temps, Charcot fait appel à la culture médiévale et publie avec son assistant et chef de laboratoire, Paul Richer, un livre intitulé *Les démoniaques dans l'art* illustré de gravures d'extatiques et d'épileptiques (cf. Roudinesco, 1994, p. 42).

On y retrouve notamment *Les Fous de Molenbeek* exécutant la *Danse de Saint Guy*, gravure citée précédemment et restituant les symptômes de la grande névrose (hystérie) ou le tableau de Rubens sur Saint Ignace guérissant les possédés qui lui donne l'occasion de décrire, de façon détaillée, les périodes de la grande attaque hystérique comme elle se présentait à l'époque : *la phase épileptoïde* où la malade est ramassée en boule ; *la phase de clownisme* caractérisée par son mouvement en arc de cercle ; *la phase passionnelle* qui relève presque du religieux avec ses attitudes de supplication ; enfin *la période terminale* qui rappelle faussement une crise d'épilepsie classique (cf. *Id.*, p. 55).

La théorie freudienne apparaît en pointillé dans les murs de la Salpêtrière et je passerai sur les nombreux tâtonnements *nosographiques* de Charcot qui, comme le souligne Gladys Swain, « procède à des remaniements et des réajustements constants, tentant d'apporter,

devant chaque fait nouveau, chaque observation qui contredit les certitudes acquises, une nouvelle construction théorique pour en rendre compte » (Swain, 1997, p. 35).

Je m'en tiendrai à ces trois étapes décisives :

- Vers une psychologisation de l'hystérie :

De même que Pinel n'aurait jamais pu libérer les aliénés de leurs chaînes sans l'aide de Pussin, le travail de Charcot n'aurait sans doute jamais pu prendre une orientation psychologique sans l'apport de Désiré-Magloire Bourneville, son assistant « infatigable et omniprésent, parallèlement et à l'appui, souvent, de l'enseignement dispensé par le maître » (Swain, 1997, p. 61).

Aliéniste de formation, il restera pendant plus de sept ans à la Salpêtrière.

Selon Swain,

entre l'assistant bénévole et le chef de service, tout se passe comme s'il y avait partage du travail. [...] Charcot théorise, Charcot réduit les cas à leur expression [...] la plus centrée sur l'essentiel. [...] Par contraste, Bourneville apparaît comme l'observateur de l'existence même, qui descend dans le détail de la vie des malades. [...] De façon un peu caricaturale, on pourrait dire que dans les leçons de cette période Charcot ressemble à *l'homme du regard* qu'on a dit, tandis que Bourneville apparaît plutôt comme *l'homme de l'écoute* (Swain, 1997, p. 62).

- La piste du traumatisme :

À force d'écouter jour après jour les paroles des malades, leurs fouillis de souvenirs et leurs rêves, Bourneville, co-éditeur de la célèbre *Iconographie photographique de la Salpêtrière* tant appréciée pour son esthétique « expressionniste » par les surréalistes, finit par remarquer que « l'attentat sexuel tient une place importante dans l'histoire de ses malades » (Swain, 1997, p. 64). « On ne verra Charcot aborder [cette thèse] qu'à partir de 1882, avec les premières leçons sur l'hystérie traumatique, et ne la traiter pleinement qu'à la toute fin de sa vie quand la question du psychique et d'une hystérie toute 'mentale' viendra au premier plan » (*Id.*, p. 65).

- Hypnose et hypnotisme :

Élisabeth Roudinesco et Michel Plon caractérisent l'hypnose comme un « état modifié de conscience (sommambulisme ou état hypnoïde) provoqué par la suggestion d'une personne par une autre personne » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 698).

Les auteurs précisent à ce propos que « L'hypnotisme est un mot forgé en 1843 par le médecin écossais James Braid (1795-1860) pour définir l'ensemble des techniques qui permettent de provoquer un état d'hypnose chez un sujet à des fins thérapeutiques. La

suggestion a lieu alors entre un médecin hypnotiseur et un malade hypnotisé. Les deux mots, hypnose et hypnotisme sont souvent utilisés dans la même acception » (*Ibid.*).

Selon Jean Clair, commissaire de l'exposition *Sigmund Freud. Du regard à l'écoute* organisée à Paris en 2018 au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, Braid use, le premier, de la « technique qui consiste à fatiguer le regard du médium par de petites boules de cristal scintillantes avant de commencer les passes magnétiques : par ce moyen, il introduit l'hypnose dénuée de tout mystère, en tant que cure et procédé, dans la science si longtemps demeurée méfiante » (Clair, 2018, p. 122).

Environ cent ans plus tôt, le médecin allemand Franz Anton Mesmer avait imaginé la doctrine du magnétisme animal qui donnera naissance à l'hypnotisme de Braid, puis à la suggestion, et enfin à la théorie freudienne du transfert. Mesmer pensait que les maladies nerveuses provenaient chez l'homme et l'animal d'un déséquilibre dans la distribution de ce qu'il nommait le fluide universel (cf. Roudinesco/Plon, 2011, p. 991).

Une vague de folie s'empare de la société française. Jusqu'à la veille de la Révolution, le magnétisme fait fureur. C'est l'époque de ce qu'on a appelé les « soirées baquets » ; les patients se réunissent à plusieurs dans les appartements des disciples de la Société de l'harmonie universelle qui prétendent pouvoir soigner les malades à l'aide de cuves en bois remplies d'eau où sont disposés des débris de verre, des pierres et des tiges métalliques dont les pointes touchent les patients reliés entre eux par une corde permettant la circulation du fluide (cf. *Id.*, p. 993).

Attaqué de toutes parts malgré ce succès populaire, Mesmer finira par être condamné par une commission d'experts de l'Académie des sciences et de la société royale de médecine et jeté en prison.

Jean Martin Charcot décède en août 1893.

Selon Alain Lellouch, « Le même Charcot qui, dans sa *jeunesse*, avait opté pour une stricte conception *organiciste* des processus morbides chez les *vieilles femmes* de l'hospice fut capable, dans sa maturité, d'élaborer un nouveau mode *d'explication psychologique pour les jeunes hystériques*. Avec ce changement de paradigme, c'étaient la science psychologique et bientôt ce que Freud appellera la 'psycho-analyse' qui vont pénétrer le champ de la médecine ... » (Lellouch, 2015, p. 54).

Le médecin viennois sera d'ailleurs le seul psychiatre à publier – en allemand – un article nécrologique à la mort de Charcot. Aucun collègue français ne se joindra à lui.

Il y salue une personne « qui n'était pas un homme de rumination, pas un penseur, mais une nature artistiquement douée, comme il nommait cela lui-même, un *visuel* [en français dans le texte], un voyant » (Freud, 2017, p, 404).

3.2 Freud à la Salpêtrière

Durant l'hiver 1885-1886, le jeune Sigmund Freud obtient une bourse d'étude pour suivre à Paris les cours de Jean Martin Charcot. C'est la première fois qu'il se rend dans la capitale française, il a alors 29 ans.

À cette époque, Charcot est au faîte de sa gloire, nous l'avons vu, et Freud relate dans le « Compte rendu de son voyage d'études à Paris et à Berlin » que plusieurs facteurs ont contribué à son choix :

D'abord la certitude de trouver rassemblé à la Salpêtrière un grand matériel de malades, qui à Vienne n'existe que dispersé et est par là difficilement accessible ; ensuite le grand nom de Charcot, qui travaille et enseigne depuis maintenant dix-sept ans dans cet hôpital ; finalement [...] que je ne pouvais espérer apprendre quelque chose d'essentiellement nouveau dans une université allemande, après avoir bénéficié à Vienne de l'enseignement direct et indirect de Messieurs les Professeurs Th. Meynert et H. Nothnagel. (Freud, 2017, p. 13)

Dans le catalogue publié à l'occasion de l'exposition *Sigmund Freud, du regard à l'écoute* citée précédemment, Jean Clair, commissaire et grand spécialiste de Freud, note que « [L]es leçons publiques [de Charcot], au cours desquelles il pratique l'hypnose sur des patientes hystériques, sont des rendez-vous mondains où se rencontrent scientifiques, écrivains et artistes. Freud souhaite voir de ses propres yeux ces expériences controversées, entourées de l'aura du 'merveilleux' » (Clair, 2018, p. 120).

D'octobre 1885 à février 1886, Freud participe en observateur à toutes les *leçons* du neurologue français et l'accompagne lors des visites en salle. Les *leçons du vendredi* sont basées sur des cours magistraux au cours desquels Charcot présente à ses auditeurs des malades qu'il a préalablement étudiés. Celles du *mardi* – les plus célèbres, parce que les plus spectaculaires et les mieux documentées – sont tournées vers un enseignement moins formaté, organisé « 'de façon à donner plus spécialement l'image de la clinique journalière, de la polyclinique *imaginez belli*'. [...] Les malades sont inconnus du professeur, qui se donne en exemple en établissant au pied levé un diagnostic, un pronostic et une thérapeutique » (Swain, 1997, pp. 71-72).

De nombreux stagiaires français et étrangers se pressent autour de Charcot dans l'amphithéâtre de la Salpêtrière – dont Joseph Babinski. Rappelons que « l'élève préféré

de Jean Martin Charcot » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 131) se détournera bientôt de son maître pour rejoindre l'École de Nancy et fonder la neurologie moderne. Il aura comme élève et assistant André Breton, jeune externe en psychiatrie à l'hôpital de la Pitié au cours de l'année 1917 et exercera une grande influence sur son œuvre et, plus généralement, sur l'invention du surréalisme, nous avons eu l'occasion de le voir.

De la même façon que les tableaux représentant Pinel libérant les aliénés de leurs chaînes dont celui de Robert-Fleury accroché à la Salpêtrière jusque dans les années 1960, l'œuvre du peintre français Pierre-André Brouillet *Une leçon clinique à la Salpêtrière* a contribué fortement à « fixer pour l'éternité l'image des leçons-spectacles devant leur parterre de sommités » (Swain, 1997, p. 16) et à immortaliser son enseignement. On y voit au premier plan Jean Martin Charcot, debout, l'index du professeur-hypnotiseur encore levé, qui présente un cas de grande hystérie provoquée sous hypnose devant une assistance composée de médecins (dont Paul Richer, dessinateur et auteur de la *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*) et d'intellectuels.

Derrière lui se trouve Joseph Babinski, debout lui aussi, qui retient d'une main ferme une patiente évanouie (Blanche Wittman, l'une des malades « stars » de la Salpêtrière).

À gauche de la toile réalisée en 1887, en face de la patiente convulsée, on entrevoit un tableau de Richer « représentant la 'période de contorsions' (ici, l'arc de cercle) de la grande crise hystérique, période que la patiente présentée est précisément en train de 'vivre' ou de figurer » (Pontalis, 1977, p. 16).

Dans son essai intitulé *Entre Charcot et Freud : d'une scène à l'autre*, le psychanalyste français J.-B. Pontalis s'interroge sur ce qu'il nomme la « parfaite circularité de la scène où tous les personnages, et jusqu'aux feux de la rampe – la lumière projetée à travers les hautes fenêtres –, sont en place. Qui ordonne, qui agence la composition ? Le maître glabre ou la 'reine des hystériques', défaillante et dénudée, prête à répéter la scène, à reproduire le tableau, pourvu que ces Messieurs soient là ! » (*Ibid.*).

Ce « tableau dans le tableau » rappelle les « admirables photographies publiées à partir de 1876 dans l'*Iconographie photographique de la Salpêtrière* : répertoire – comme on dit rôles du répertoire – des phases et attitudes de l'hystérique : plastique de l'érotisme » (*Id.*, p.18).

Notons que quelques-unes des photos qui semblent issus tout droit dudit « répertoire » charcotien : appel, érotisme, extase, moquerie seront utilisées en illustration du

« Cinquantième de l'hystérie », texte de Louis Aragon et André Breton paru dans le numéro 11 de *La révolution surréaliste* du 15 mars 1928 auxquels les auteurs ont ajouté d'autres planches extraites de l'œuvre de Bourneville et Régnaud citée précédemment : début d'une attaque, cri, hystéro-épilepsie, contracture.

Selon Alain Chevrier dans *Le vrai Charcot. Les chemins imprévus de l'inconscient*, « avec ce texte [dont le titre est une allusion au centenaire de la naissance de Charcot qui eut lieu trois ans auparavant en 1925], Aragon et Breton se livrent à une parodie d'anniversaire, où, par un renversement carnavalesque, ce n'est pas la science des médecins de la Salpêtrière mais les folles qui sont exaltées, en tant que porteuses de l'authenticité subversive des manifestations de l'inconscient » (Chevrier, 1997, pp. 256-257).

Nous retrouvons ici le goût des surréalistes pour la folie vue sous le prisme de la poésie, apparemment si éloigné du sérieux « positiviste » d'un Charcot ou d'un Babinski.

Et pourtant, comme le remarque Alain Chevrier, « Les sources psychiatriques de Breton – débordant de beaucoup la toute récente psychanalyse, et indissociables des 'sciences psychiques' parallèles – ont contribué à la création du surréalisme pour une part aussi considérable qu'ignorée par l'histoire littéraire pure » (*Id.*, p. 241).

Dix ans après la fin de la Première Guerre mondiale et quelques années seulement après leurs expériences auprès de malades soupçonnés de simuler pour échapper au front, Aragon et Breton publient un hymne à l'hystérie dans lequel ils proclament, sous forme de *papillon* imprimé en lettres capitales :

Nous, surréalistes, tenons à célébrer ici le cinquantenaire de l'hystérie, la plus grande découverte poétique de la fin du XIX^e siècle. [...] Nous qui n'aimons rien tant que ces jeunes hystériques, dont le type parfait nous est fourni par l'observation relative à la délicieuse X.L. (Augustine) entrée à la Salpêtrière dans le service du Dr Charcot le 21 octobre 1875, à l'âge de 15 ans ½, comment ne serions-nous touchés par la laborieuse réfutation de troubles organiques, dont le procès ne sera jamais qu'aux yeux des seuls médecins celui de l'hystérie ? (*Id.*, p. 251).

Pour Breton, tout juste « échappé » du monde médical pour entrer en littérature, « cet état mental [l'hystérie] est fondé sur le besoin d'une séduction réciproque, qui explique les miracles hâtivement acceptés de la suggestion (ou contre-suggestion) médicale. L'hystérie n'est pas un phénomène pathologique et peut, à tous égards, être considéré comme un moyen suprême d'expression » (Breton/Éluard, 2005, p. 14).

Notons qu'aujourd'hui, la définition classique de la personnalité hystérique se retrouve dans les critères de la « personnalité histrionique », mais aussi, en partie, dans ceux de la « personnalité narcissique » auxquels s'ajoutent souvent des troubles somatoformes (cf.

[https://psychanalyse.com/pdf/PERSONNALITES%20PATHOLOGIQUES%20-%20FICHE%20DSM-IV%20\(12%20pages%20-%2070%20ko.pdf](https://psychanalyse.com/pdf/PERSONNALITES%20PATHOLOGIQUES%20-%20FICHE%20DSM-IV%20(12%20pages%20-%2070%20ko.pdf), consulté le 10.11.2019).

Quelques semaines après son arrivée à la Salpêtrière, celui qui écrira dans une lettre adressée à sa future épouse Martha : « Charcot, qui est l'un des plus grands médecins et dont la raison confine au génie, est tout simplement en train de démolir mes conceptions et mes desseins. Il m'arrive de sortir de ses cours comme si je sortais de Notre-Dame, tout plein de nouvelles idées sur la perfection » (Freud, 1979, p. 197), propose à celui-ci de traduire *Les leçons sur les maladies du système nerveux* ainsi que son troisième volume des *Leçons du mardi* en allemand. Cette offre, acceptée, lui procure un statut privilégié auprès de Charcot et lui vaudra d'être invité à plusieurs reprises dans son hôtel particulier du boulevard Saint-Germain où « il sera reçu six fois [...] dans les réceptions, à dîner ou après le dîner, avec le Tout-Paris des sciences et des lettres » (Moreau Ricaud, 2015, p. 89).

Charcot avait déjà acquis une réputation importante bien avant l'arrivée de Freud à Paris, nous l'avons vu. Les familles royales d'Espagne, du Brésil, de Russie, lui rendaient visite régulièrement, puis les écrivains, les acteurs, les journalistes et selon Roudinesco, « ses leçons captivaient le regard du public comme de véritables scènes théâtrales, il rédigeait à l'avance le texte de ses conférences et les apprenait par cœur, afin d'en tirer le meilleur effet ; il exhibait ses malades et se révélait capable de jouer plusieurs rôles à la fois » (Roudinesco, 1994, p.40).

Le psychiatre et professeur viennois, August Ruhs, grand spécialiste de Freud et de Lacan et ami de Roudinesco, a l'habitude d'insister en début de semestre auprès de ses étudiants en psychanalyse de l'Université de médecine de Vienne sur la différence éclatante entre le style « baroque » de l'enseignement de Charcot et la simplicité didactique du *Privatdozent* viennois. La différence de ton entre l'aura du « merveilleux » ouvert vers l'extérieur – symbolisé par les deux grandes fenêtres de l'amphithéâtre de la Salpêtrière visibles sur le tableau de Brouillet – que Freud était venu chercher à Paris et l'austérité de l'inventeur de la psychanalyse dont rien ne sort du cabinet de soins est, de fait, saisissante.

Dans le texte écrit à l'occasion de la mort de Charcot cité précédemment, Freud explique le charisme du maître de la Salpêtrière par « la magie qui émanait de son physique et de

sa voix. [...] Comme professeur, Charcot était littéralement captivant, chacune de ses conférences était un petit chef-d'œuvre de construction et d'articulation, à la forme achevée et à tel point pénétrant que de toute la journée on ne pouvait chasser de son oreille la parole entendue » (Freud, 2017, pp.408-410).

Seul J.-B. Pontalis s'étonne que le « césarisme de Charcot, [...] son goût de la mise en scène, son autorité magistrale et ce qu'elle entraîne de crédulité scientifique, qui suscitaient déjà des réserves dans le milieu médical, que tous ces traits ne frappent pas Freud, alors même qu'ils n'échappent pas aux fervents du Maître, Freud n'en a cure » (Pontalis, 1977, pp.12-13).

En 1889, Freud effectue un second voyage en France au cours duquel il passera quelques semaines à l'université de Nancy, dans le service d'Hippolyte Bernheim (1840-1919).

Professeur de médecine interne, Bernheim avait adopté la méthode hypnotique d'un vieux médecin de campagne, Auguste Liébault, et montré que « l'hypnose n'était plus, à la fin du XIX^e siècle, qu'une affaire de suggestion verbale : une clinique de la parole se substituait donc à la clinique du regard [...]. Il contribuait à dissoudre les derniers restes du magnétisme [...] en annihilant l'hypnose par la suggestion » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 161).

Bernheim reprochait à Charcot de fabriquer artificiellement des symptômes hystériques et de manipuler les malades pour conforter ses thèses. D'où la querelle avec Charcot qui assimilait l'hypnose à un état pathologique et s'en servait, non comme un moyen thérapeutique, mais pour provoquer des crises convulsives et donner un statut de névrose à l'hystérie (qu'il nommait « grande névrose ») (cf. *Ibid.*).

Freud assista à de nombreuses expériences du médecin alsacien et entreprit de traduire son livre, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie* paru en 1891. Il repartit à Vienne peu convaincu, après avoir constaté que la suggestion ne marchait qu'en milieu hospitalier et non pas avec la clientèle privée (cf. *Id.*, p. 162).

Selon Roudinesco, « l'introduction de la psychanalyse en France commence en 1885, avec la rencontre entre Freud et Charcot, qui rend patente l'idée que l'hystérique *invente* des symptômes et qu'elle conduit le savant sur la voie de leur compréhension. Par cet événement, le malade fabrique, montre, exprime et le médecin *découvre* » (Roudinesco, 1994, p. 45).

Elle rapporte que Freud, « sans renoncer à ce qu'il avait appris auprès de Charcot, emprunta à Bernheim le principe d'une thérapie qui ouvrait la voie à une cure par la parole » (Roudinesco, 2014, pp. 73-74).

Il ne restait plus au savant viennois qu'à inventer la psychanalyse.

3.3 Freud et l'avènement de la psychanalyse

D'innombrables biographies de Sigmund Freud ont été publiées, dont deux de son vivant : *Sigmund Freud : Der Mann, die Lehre, die Schule* (Sigmund Freud : l'homme, la doctrine, l'école) écrit par son disciple viennois Fritz Wittels en 1924 suivie, en 1931, de : *Die Heilung durch den Geist : Mesmer - Mary Baker Eddy - Freud* (Sigmund Freud : La Guérison par l'esprit) du célèbre écrivain autrichien et ami de Freud, Stefan Zweig. Notons que Crevel fera également la connaissance de Zweig – par l'intermédiaire de Dalí. En 1932, il envoie de Salzbourg cette lettre adressée, en français, au jeune surréaliste :

Cher René Crevel, j'entends avec plaisir que vous viendrez à Vienne ; regardant la carte vous verrez qu'il n'y a pas de chemin que par Salzbourg et j'espère de vous voir ici, avec Freud. N'oubliez pas qu'il a 76 ans et qu'il est bien souffrant, il est malheureusement devenu rare, qu'il peut encore recevoir quelqu'un. Il faut encore savoir quand Freud prendra ses vacances. Je serais étonné s'il ne passerait pas l'été quelque part hors de Vienne. Je suis content d'entendre de vous et de Dali par divers journaux. Votre dernier livre tant que je peux juger de loin, paraît [sic] avoir assez intensément occupé la discussion. A Dali donnez mes meilleures salutations, je suis très heureux de pouvoir voir en automne ses nouveaux tableaux ; sans nos maudits [sic] difficulté de change et l'impossibilité de transmettre de l'argent, j'aurais déjà acquis une de ses toiles si impressionnantes. (<http://autographe.com/autographes/stefan-zweig-ecrit-a-rene-crevel/>, consulté le 12.9.2019)

Crevel ira à Salzbourg et à Vienne, mais ne rencontrera jamais Freud.

La plus complète des biographies de Freud, mais aussi la plus contestée, est sans doute l'hagiographie que publie son disciple britannique Ernest Jones entre 1953 et 1957 : *Sigmund Freud : Life and Work* (La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud) en trois volumes. L'historien des sciences, Henri Ellenberger, en fera une critique acerbe dans les années 1970, reprochant à Jones d'avoir gommé tous les aspects négatifs dans l'œuvre et la personnalité du médecin viennois et notamment « l'influence éventuelle de la psychiatrie romantique sur Freud » (Ellenberger, 1970, p. 575). Ce faisant, il fera le lit aux écrits des futurs adversaires de Freud qui reprocheront au savant, entre autres, son manque de scientificité.

Citons également les ouvrages de l'américain Peter Gay : *Freud : a life for our time* (Freud, une vie), publié en 1988, une biographie parue en 2017 écrite par le psychanalyste américain, Joel Whitebook : *Freud. An intellectual Biography* qui met

l'accent sur son rapport à la mère et, en langue française, l'ouvrage de référence de Jean Laplanche et J.-B. Pontalis : *Vocabulaire de la psychanalyse* paru en 1967, *Freud et la France, 1885-1945* d'Alain de Mijolla en 2010, ainsi que les nombreux ouvrages signés Élisabeth Roudinesco dont *Histoire de la psychanalyse en France – Jacques Lacan, Dictionnaire de la psychanalyse*, écrit en collaboration avec Michel Plon et *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre* publiés respectivement en 1994, 2011 [1997] et 2014. Je m'en tiendrai pour ce chapitre au texte autobiographique de Freud publié une première fois en 1924 sous le titre « Selbstdarstellung » (« Autoprésentation ») suivi dans l'édition de 1935 d'un « Post-Scriptum » à son « Curriculum Vitae » édité en 1885 en annexe à sa « Demande de bourse » rédigée la même année et complèterai par des emprunts aux ouvrages cités ci-dessus ainsi qu'à *Lire Freud* de Jean-Michel Quinodoz paru en 2004 et *Chronologie de la psychanalyse du temps de Freud* d'Olivier Douville paru en 2009.

Freud naît le 6 mai 1856 à Freiberg en Moravie – actuellement Pribor en République tchèque – sous le nom de Sigismund Schlomo Freud. Ses parents, Jakob et Amalia Nathansohn Freud, étaient juifs, « Je suis moi-même resté juif », précise-t-il dans son « Autoprésentation » (Freud, 2011a, p. 6). Son père, marchand d'étoffes, a quarante ans à sa naissance, sa mère est de vingt ans sa cadette. Elle a donc le même âge que les deux fils issus du premier mariage de son mari et le futur « inventeur » du *complexe d'Œdipe* vit une situation intergénérationnelle compliquée au sein de sa propre famille. Sept autres enfants suivront la naissance de Freud, deux garçons, dont Julius qui meurt à l'âge de sept mois, et cinq filles, dont Anna qui épousera Eli, le frère de sa femme Martha. Il est l'aîné de la fratrie et le préféré déclaré de sa mère qui lui donne le surnom de *Goldsigi* (mon Sigi en or) (cf. Roudinesco, 2014, p. 23). L'historienne précise que « éduqué de façon libérale, au sein d'un système familial endogame et encore marqué par la tradition des mariages arrangés, Freud eut une enfance heureuse entre un père qui aurait pu être son grand-père, une mère qui aurait pu épouser son demi-frère, des neveux qui avaient le même âge que lui » (*Id.*, p. 33).

La famille de Freud s'installe à Vienne dans le quartier juif populaire de Leopoldstadt quand il a quatre ans. Il restera dans cette ville toute sa vie – jusqu'à son départ forcé en 1938.

Après un début de scolarité sans histoire, Freud passe son baccalauréat (*Matura*) et s'inscrit à l'âge de 17 ans à la faculté de médecine de Vienne.

Il suit dans un premier temps des cours de physique et d'histoire naturelle, puis se retrouve en troisième année à l'Institut de physiologie dirigé par Ernst Wilhelm von Brücke à qui il restera fidèle toute sa vie (cf. Freud, 2011a, p. 98). Notons que c'est dans le laboratoire de celui-ci que Freud fera la connaissance de Josef Breuer, avec qui il signera en 1895 *Studien zur Hysterie (Études sur l'hystérie)*, ouvrage fondateur de la psychanalyse.

Il publie ses premiers articles scientifiques sur « L'intersexualité des anguilles » et « Les racines nerveuses postérieures du petromyzon » (ou lamproie marine) entre 1877 et 1878. C'est à cette occasion que Freud change définitivement en Sigmund son prénom de Sigismund Schlomo (cf. Douville, 2009, p. 2).

Freud obtient son diplôme de médecin en 1881, mais renonce à une carrière de chercheur par manque de moyens et devient praticien. Il entre à l'hôpital général de Vienne dans le service du Professeur Hermann Nothnagel, puis, très vite, devient l'assistant de Theodor Meynert, considéré de son temps comme le plus grand anatomiste du cerveau et opte pour une spécialisation en neurologie (cf. Douville, 2009, pp 3-4).

En 1882, il fait la connaissance de sa future femme, Martha Bernays. Née dans le quartier de Wandsbek à Hambourg en 1861, elle est la fille du négociant en draps Berman Bernays et la petite-fille d'Isaac Bernays, grand rabbin de Hambourg. Bien que peu fortunés, les Bernays sont d'une condition sociale et intellectuelle supérieure aux Freud. Martha est le cinquième enfant d'une fratrie de six dont trois mourront très jeunes.

Elle est très attachée à son frère, Eli, qui épousera Anna, une des sœurs de Freud, nous l'avons vu, et à sa jeune sœur Minna. Traumatisée par la mort de son fiancé frappé par la tuberculose, celle-ci restera célibataire toute sa vie et viendra bientôt s'installer chez sa sœur dans l'appartement de la Berggasse (cf. Roudinesco/Plon, 2011, pp. 517-518).

Élisabeth Roudinesco relate la première rencontre des jeunes gens en ces termes :

Un soir d'avril 1882, Martha fit la connaissance de celui qui allait devenir son époux. À la vue de cette jeune personne élégante, aux traits délicats et aux cheveux sombres, vêtue d'une robe au col ajusté et chaussée de fines bottines à lacets, Freud éprouva un sentiment étrange, convaincu en un instant qu'elle serait pour lui la femme de toute une vie, une femme qui était le contraire de sa mère. (Roudinesco, 2014, p.50)

Les fiançailles ont lieu à Vienne, mais Martha doit retourner vivre en Allemagne auprès de sa mère en veuvage et de sa sœur Minna. Faute de moyens suffisants, les amoureux devront patienter quatre ans avant de pouvoir se marier et fonder une famille.

C'est le début d'une correspondance importante qui comptera plus de mille cinq cents lettres aujourd'hui en grande partie répertoriées – le quatrième volume des *Brautbriefe* a

été édité en février 2019, le cinquième est attendu pour 2021 selon l'éditeur allemand S. Fischer (cf. https://www.fischerverlage.de/buch/sigmund_freud_martha_bernays_sei_mein_wie_ich_mir_s_denke/9783100228079, consulté le 1.1.21019).

On y découvre un *Freud in love* studieux, mais torturé par la jalousie quand Martha tarde à répondre. Roudinesco souligne que « rédigées dans un style souvent chaotique, les lettres écrites par Freud durant cette période témoignaient d'un réel talent littéraire. [...] [Il] savait en quelques lignes exprimer ses affects, interroger son inconscient et ses pulsions, manifester avec des mots simples mais savamment choisis ses états d'âme, ses troubles, ses hésitations, son ambivalence » (Roudinesco, 2014, p. 54).

Souffrant de maux divers, d'angoisse et de neurasthénie, Freud était en proie à toutes sortes de maladies (psycho)somatiques. Dès le début de ses études, il devient dépendant à la nicotine. Une consommation excessive de cigarettes, puis de cigares pendant près de cinquante ans, est, de l'avis de ses biographes, à l'origine du cancer de la mâchoire qui lui coûtera la vie.

Entre 1884 et 1887, alors qu'il est assistant à l'hôpital général, il découvre les propriétés multiples de la coca (*Erythroxylum coca*) et de l'alcaloïde extrait de ses feuilles, la cocaïne. Augurant des vertus de cette substance contre les malaises cardiaques, la dépression ou le sevrage de la morphine, il en fait lui-même l'expérience (cf. Roudinesco, 2014, p. 55).

Dans une lettre à Martha datée du 2 février 1886, Freud écrit, sans doute sous l'emprise de l'alcaloïde : « Le peu de cocaïne que j'ai pris me rend disert, ma petite femme. Je continue à écrire et j'accepte les critiques que tu fais de ma pauvre personne. Sais-tu comme l'être humain est un assemblage étrange ? Ses vertus portent souvent sa perte en germe et ses erreurs font son bonheur » (Freud, 1979, p. 213).

Mais au beau milieu de ces essais, Freud décide de les interrompre pour rejoindre sa fiancée à Wandsbek. Avant de partir, il demande à deux collègues ophtalmologistes, Carl Coller et Leopold Königstein, de prendre le relais et d'examiner en son absence les propriétés analgésiques de la coca dans les opérations de l'œil. « Et c'est ainsi que, grâce à Freud et à la cocaïne, Koller devint le premier inventeur de l'anesthésie locale » (Roudinesco, 2014, p. 55). Freud, passé à côté d'une grosse fortune, conclura : « Quant à moi, je n'ai pas gardé rancune à ma fiancée de mon occasion manquée d'alors. » (Freud, 2011a, p. 13)

Dans son « Autoprésentation », Freud relate son plus célèbre « acte manqué » en ces termes :

À l'automne 1886, je m'établis à Vienne comme médecin et épousai la jeune fille qui m'avait attendu depuis plus de quatre ans dans une ville lointaine. [...] Ce fut la faute de ma fiancée si je ne suis pas devenu célèbre dès ces jeunes années. Un intérêt latéral [...] m'avait amené en 1884 à faire venir de chez Merck l'alcaloïde alors peu connu qu'était la cocaïne et à en étudier les effets physiologiques. Au beau milieu de ce travail s'ouvrit pour moi la perspective d'un voyage afin de revoir ma fiancée dont j'avais été deux ans séparé (*Id.*, p.12).

En 1885, Freud est promu *Privatdozent* en neuropathologie. Il fait la même année un remplacement à la clinique d'Oberdöbling où sont traitées principalement des femmes de la haute bourgeoisie viennoise pour diverses « maladies des nerfs ».

Petit à petit, Freud est amené à déplacer son centre d'intérêt de la physiologie à l'anatomie du cerveau, puis aux maladies nerveuses, ce qui, à Vienne, à cette époque, n'était apparemment pas chose facile, car, comme il le note lui-même, « Cette spécialité était alors peu pratiquée à Vienne, le matériel était dispersé entre divers services de médecine interne, il n'y avait pas de bonne occasion de s'y former, il fallait être son propre professeur » (Freud, 2011a, p. 9).

Rappelons que, « à la fin du XIX^e siècle, la physiologie dominait les études médicales. Partant de la méthode anatomo-clinique, selon laquelle la maladie est l'expression d'une lésion organique, l'approche physiologique concevait celle-ci comme consécutive à une modification fonctionnelle d'un organe » (Roudinesco, 2014, p. 42).

La situation en France est, de l'avis de Freud, déjà plus favorable : « Dans le lointain resplendissait le grand nom de Charcot, et je formai ainsi le dessein d'obtenir ici la charge d'un cours sur les maladies nerveuses et d'aller ensuite à Paris pour y poursuivre une formation » (Freud, 2011a, p. 9).

Aidé de ses professeurs, Freud obtient une bourse de voyage et part en France fin 1885, nous l'avons vu.

Mais notons que juste avant son départ, le médecin viennois avait fait la connaissance d'un collègue autrichien, le physiologiste Josef Breuer, de quelques années son aîné.

Selon Roudinesco, « Ce dernier s'intéressait déjà aux médecines de l'âme, et donc aux maladies mentales, d'un côté, traitées par la psychiatrie, et aux maladies nerveuses, de l'autre, qui relevaient de la neurologie » (Roudinesco, 2014, p. 44). Il lui avait fait part de son travail auprès d'une jeune patiente appelée Bertha Pappenheim (Anna O.), avec qui il avait mis au point un traitement qui alternait les séances de thérapie de parole sans hypnose avec d'autres séances sous hypnose artificielle. Le procédé technique de la psychanalyse baptisée *talking cure* (cure par la parole) ou *chimney sweeping* (ramonage de cheminée) par la patiente elle-même qui, parmi de nombreux autres symptômes hystériques, avait

perdu l'usage de sa langue maternelle et s'exprimait en anglais pendant la cure, était déjà en germe (cf. Douville, 2009, p. 3). Selon Roudinesco, « On sait maintenant qu'Anna O. a littéralement 'inventé' la psychanalyse » (Roudinesco, 1994, p. 33).

Sigmund et Martha Freud se marient le 13 septembre 1886 à Hambourg. Martha mettra au monde six enfants entre janvier 1887 et décembre 1895 : Mathilde, Martin (baptisé ainsi en hommage à Charcot), Oliver, Ernst (en l'honneur de Brücke), Sophie et Anna, la cadette, qui reprendra plus tard le flambeau de la psychanalyse.

En 1891, la famille s'installe dans un quartier tranquille du neuvième arrondissement de Vienne, au numéro 19 de la Berggasse. Freud reçoit ses patients au rez-de-chaussée, Martha s'occupe des enfants dans le vaste appartement situé à l'étage. Elle sera bientôt secondée par sa plus jeune sœur, Minna, qui rejoindra la famille Freud à Vienne pour ne plus la quitter.

L'histoire du divan de Freud est entourée de multiples légendes. Rappelons avec Élisabeth Roudinesco que « En Orient, le divan (*Diwan*) est un recueil de poésies, comme en témoigne le *Divan occidental-oriental* (*West-östlicher Divan*) publié par Goethe entre 1818 et 1827 en hommage à la poésie persane » (Roudinesco, 2017, p. 151).

Le mot *divan* désignant un sofa recouvert de coussins fait son apparition en Europe dans la vague du mouvement orientaliste et de l'engouement pour les cultures exotiques. Freud, lui-même passionné d'Égyptologie, en était un excellent exemple tout comme d'ailleurs les surréalistes qui voyaient, dans cette Asie idéale « le réservoir des forces sauvages, la patrie éternelle des 'barbares', des grands destructeurs, ennemis de la culture, de l'art, des petites manifestations ridicules des Occidentaux » (Nadeau, 1964, p. 73).

Une fois l'hypnose abandonnée, Freud ne retient d'elle que « la position couchée du patient sur un lit de repos, derrière lequel j'étais assis, de sorte que je le voyais, mais n'étais pas vu moi-même » (Freud, 2011a, p. 26).

Le premier divan de l'histoire de la psychanalyse lui aurait été offert par une ancienne patiente. Il s'agissait d'un lit très court orné de tapis d'Orient et de lourds coussins et qui reste encore aujourd'hui une des pièces maîtresses du Freud Museum de Londres (cf. Roudinesco, 2017, p. 153).

Freud introduit dans son dispositif la technique de l'*attention flottante* qui, selon Laplanche et Pontalis, consiste en « une suspension aussi complète que possible de tout

ce qui focalise habituellement l'attention : inclinations personnelles, préjugés, présupposés théoriques même les mieux fondés » (Laplanche/Pontalis, 1967, p. 39). Les deux auteurs citent Freud expliquant la méthode de la *libre association* dans ses *Conseils au médecin pour le traitement analytique* paru en 1912 : « De même que le patient doit raconter tout ce qui lui passe par l'esprit, en éliminant toute objection logique et affective qui le pousserait à choisir, de même le médecin doit être en mesure d'interpréter tout ce qu'il entend afin d'y découvrir tout ce que l'inconscient dissimule, et cela sans substituer sa propre censure au choix auquel le patient a renoncé » (*Ibid.*). Pour Freud cité par Laplanche et Pontalis, « le but à obtenir serait une véritable communication d'inconscient à inconscient » (*Ibid.*).

Les recherches de Freud et Breuer se poursuivent et, en 1893, ils font paraître une communication provisoire de leurs travaux : « Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene » (« Du mécanisme psychique des phénomènes hystériques ») – en grande partie pour se démarquer de la position scientifique de leur concurrent français, le docteur Pierre Janet, nous y reviendrons, et clarifier la leur – suivie en 1895 des *Studien über Hysterie (Études sur l'hystérie)* déjà mentionnées, ouvrage unanimement considéré comme fondateur de la psychanalyse. Les deux auteurs, pour qui ce livre constitue l'aboutissement de plus de dix ans de travaux cliniques, y décrivent le traitement de cinq malades (le cas princeps « Anna O. » par Breuer, « Emmy von N. » par Freud qui utilise ici la méthode cathartique pour la première fois, « Miss Lucy R. » par Freud qui abandonne avec cette patiente progressivement l'hypnose pour la suggestion, « Katarina », récit d'une brève thérapie psychanalytique par Freud et « Élisabeth von R. », première analyse complète d'un cas d'hystérie par Freud (cf. Quinodoz, 2004, pp. 27-30).

Suivent deux chapitres d'explications théoriques dont celui écrit par Freud et intitulé « Zur Psychotherapie der Hysterie » (« Psychothérapie de l'hystérie »). Le médecin y pose les bases cliniques et théoriques d'une discipline nouvelle qu'il nomme *psychoanalyse* en français dans le texte, traduction littérale de *Psychoanalyse* en allemand.

Rappelons que si, comme le soulignent Laplanche et Pontalis, « à la fin du XIX^e siècle, en particulier sous l'influence de Charcot, le problème que pose l'hystérie à la pensée médicale et à la méthode anatomo-clinique régnante est à l'ordre du jour » (Laplanche/Pontalis, 1967, p. 178), aucune solution satisfaisante n'y est apportée : les savants se bornent, soit à réduire les symptômes à la suggestion, à l'auto-suggestion, ou à la simulation (modèle de Babinski), soit à en faire une maladie neurologique comme une

autre (travaux de Charcot). Freud et Breuer choisissent et décrivent une troisième voie qui considère l'hystérie comme une maladie psychique bien définie par des particularités étiopathologiques spécifiques (cf. *Ibid.*). Pour les auteurs du *Vocabulaire de la psychanalyse*, « On sait que la mise à jour de l'étiologie psychique de l'hystérie va de pair avec les découvertes principales de la psychanalyse (inconscient, fantasme, conflit défensif et refoulement, identification, transfert, etc.) » (*Ibid.*).

L'amitié entre Freud et Breuer ne résistera pas à la publication de cet ouvrage commun. Freud était en effet déjà persuadé que :

la théorie que nous avons tenté d'édifier dans les *Études* avait été encore incomplète, nous avons en particulier à peine abordé [...] la question de savoir sur quel terrain le processus pathogène apparaît. Or une expérience se renforçant rapidement me montra que ce n'étaient pas n'importe quelles excitations qui étaient à l'œuvre derrière les phénomènes de la névrose, mais régulièrement des excitations de nature sexuelle, soit des conflits sexuels actuels, soit des post-effets d'expériences vécues sexuelles antérieures. (Freud, 2011a, p.21)

Breuer en était, lui, nettement moins convaincu. Les chemins des amis de jadis se séparent, chacun gardant du respect et de l'amitié pour l'autre.

Mais celui-ci allait bientôt être remplacé : un an après la naissance de sa fille Mathilde en 1887, Freud fait la connaissance de Wilhelm Fliess, un brillant médecin issu d'une famille de Berlinoise qui poursuit à l'époque de vastes recherches centrées sur la physiologie et la bisexualité. C'est « le début d'une longue amitié et d'une superbe correspondance intime et scientifique » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 535).

Né en 1858 à Arnswalde, Fliess ouvre à la fin de ses études un cabinet de médecine générale à Berlin et se spécialise en oto-rhino-laryngologie. Il s'intéresse plus particulièrement aux relations entre le nez et les organes génitaux et ses recherches aboutissent en 1897 à la publication d'un livre intitulé : *Die Beziehungen zwischen Nase und weiblichen Geschlechtsorganen in ihrer biologischen Bedeutung dargestellt* (*Les relations entre le nez et les organes génitaux féminins selon leurs significations biologiques*).

Selon Roudinesco et Plon, l'amitié entre Freud et Fliess fut courte, mais passionnée. Elle s'accompagna d'une belle correspondance, dont on ne connaît que la partie écrite par Freud et qui compte à elle seule quelque deux cent quatre-vingt-sept lettres (cf. Roudinesco/Plon, 2011, p. 467). Si les *Brautbriefe* avaient permis au lecteur d'approcher le Freud célibataire, ses affects et ses premières expériences scientifiques notamment autour des phénomènes de la neurasthénie et de l'hystérie, les lettres que Freud écrit à Fliess entre 1887 et 1904 retracent principalement les étapes successives de son auto-

analyse, depuis la préparation des *Études sur l'hystérie* jusqu'à la publication de *L'interprétation du rêve* en 1900.

C'est à peu près à cette époque que la relation à son « très cher Wilhelm » commence à s'étioler et la rupture définitive a lieu en 1906. Si Freud détruisit alors toutes les lettres de Fliess, les siennes purent être sauvées in extremis par sa future patiente Marie Bonaparte qui les avait découvertes chez un antiquaire viennois et acquises en 1936.

Tous les concepts freudiens de l'époque y sont décrits et discutés de manière éclairante : « Au fil des pages, on découvre comment il emprunta à son ami ses thèses sur la bisexualité pour les transformer, puis comment il élaborait ses premières hypothèses sur l'hystérie, la névrose et l'Œdipe [...] et enfin la genèse de *L'interprétation du rêve*. » (Roudinesco/Plon, 2011, pp. 467-468)

Il en est à un moment crucial de ses recherches : Freud, ayant constaté que la plupart de ses patientes relatait des scènes de leur enfance dont le contenu tournait régulièrement autour de la séduction sexuelle par un adulte et que chez les femmes, le rôle du séducteur était presque toujours dévolu au père (cf. Freud, 2011a, p. 31), il développe dans un premier temps sa « théorie de la séduction » qu'il n'hésitera pas à remettre en question quelque temps plus tard, puis à abandonner purement et simplement. Dans son « Autoprésentation », il souligne à ce sujet que : « Il me faut faire mention d'une erreur à laquelle j'ai succombé pendant un temps et qui n'aurait pas tardé à devenir fatale pour tout mon travail » (*Ibid.*).

Face à la redondance de ces contenus et au vu de sa propre analyse suite à la mort de son père, il lui est devenu impossible de continuer à croire en la véracité de ces scènes reproduites sur le divan et il comprend que « les symptômes névrotiques ne se rattachaient pas directement à des expériences vécues effectives, mais à des fantaisies de souhait et que pour la névrose la réalité psychique a plus de significativité que la réalité matérielle » (Freud, 2011a, pp. 31-32).

Toute la théorie psychanalytique et la cure freudienne découlent de ce constat.

Ainsi, selon Freud, la névrose serait une affection liée à un conflit psychique inconscient d'origine infantile et ayant une cause sexuelle et résulterait d'un mécanisme de défense contre l'angoisse – appelé *refoulement* par le savant viennois – et d'un compromis entre cette défense et la possible réalisation d'un désir (cf. Roudinesco/Plon, 2011, p. 1058).

Il qualifie ce phénomène de « pierre d'angle sur quoi repose tout l'édifice de la psychanalyse, à la vérité la partie essentielle de celle-ci » (Freud, 2011a, p. 118).

Pour Laplanche et Pontalis, « Il [le *refoulement*] peut être considéré comme un processus psychique universel en tant qu'il serait à l'origine de la constitution de l'inconscient comme domaine séparé du reste du psychisme » (Laplanche/Pontalis, 1967, p. 392).

Par la méthode de *libre association* – qui « consiste à exprimer sans discrimination toutes les pensées qui viennent à l'esprit, soit à partir d'un élément donné (mot, nombre, image d'un rêve, représentation quelconque), soit de façon spontanée » (*Id.*, p. 228) – la psychanalyse tente de faire remonter ces contenus *refoulés* à l'état de la conscience – comme dans le cas du « complexe d'Œdipe » qui représente le désir de l'enfant pour le parent du sexe opposé et son hostilité pour celui du même sexe.

Roudinesco et Plon soulignent que « le mot Œdipe a fini par remplacer le terme complexe d'Œdipe. En ce sens, l'Œdipe désigne à la fois le complexe défini par Freud et le mythe fondateur sur lequel repose la doctrine psychanalytique en tant qu'élucidation des relations de l'homme à ses origines et à sa généalogie familiale et historique » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 1099).

Freud avait lui-même expérimenté ce qu'il appellera *le retour du refoulé* à l'occasion d'un cauchemar fait à l'âge de sept ou huit ans dans lequel il avait reconnu, au détour d'une phrase, son désir sexuel pour sa mère :

Ce n'est pas que j'étais angoissé parce que j'avais rêvé que ma mère meurt ; au contraire j'interprétais ainsi le rêve dans l'élaboration préconsciente parce que j'étais déjà sous la domination de l'angoisse. Mais l'angoisse peut être ramenée, au moyen du refoulement, à un obscur désir manifestement sexuel qui, dans le contenu visuel du rêve, avait trouvé sa bonne expression. (Freud, 2004, p. 639)

Ce passage est extrait de *L'interprétation du rêve*, qui, après les *Études sur l'hystérie*, est le deuxième ouvrage de Freud considéré comme fondateur du mouvement psychanalytique et qui, en tant que tel et par son sujet, passionnera le monde littéraire.

L'ouvrage est publié dès novembre 1899, mais porte la date de 1900 sur la couverture, car, selon Freud, son éditeur, Franz Deuticke, y voyait une œuvre qui annonçait le siècle nouveau (cf. Freud, 2004, p. 10).

Il comporte cent soixante rêves, dont cinquante de Freud qui confie au lecteur que « ce livre a encore une autre signification subjective que je n'ai pu comprendre qu'après l'avoir terminé. Il s'est révélé être pour moi un fragment de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père [en 1896], donc à l'événement le plus significatif, la perte la plus radicale intervenant dans la vie d'un homme » (Freud, 2004, p. 18).

La *Traumdeutung* ne sera publiée en français qu'en 1926, d'abord sous le titre *La science des rêves*, puis *La science du rêve*, puis *L'interprétation des rêves*. Pour l'édition des *Œuvres complètes de Freud. Psychanalyse IV* publié en 2004, les traducteurs, sous la direction de Jean Laplanche, optent pour le titre *L'interprétation du rêve* qui prévaut jusqu'à aujourd'hui.

Le texte est écrit comme un grand poème hybride et Roudinesco rappelle l'enthousiasme des écrivains surréalistes devant « ce livre étrange tissé de souvenirs intimes, de cas cliniques, de réminiscences culturelles et peuplé de héros admirés ou de personnages mythiques » (Roudinesco, 2017, p. 447).

Pour eux comme pour Freud, « l'interprétation du rêve est la *via regia* menant à la connaissance de l'inconscient dans la vie d'âme » (Freud, 2004, p. 663).

Mais quand, en 1932, André Breton envoie à Freud un exemplaire des *Vases communicants*, dans lequel il tente une auto-interprétation d'un de ses rêves, le médecin viennois lui répond en ces termes cités par Roudinesco :

Un recueil de rêves, sans les associations qui s'y sont ajoutées, sans la connaissance des circonstances dans lesquelles un rêve a eu lieu – un tel recueil pour moi ne veut rien dire et je ne peux guère imaginer ce qu'il peut vouloir dire pour d'autres. (Roudinesco/Plon, 2011, p. 1335)

L'ouvrage sera réédité plus de huit fois auxquels s'ajoutent deux tomes des *Gesammelte Schriften* et cent ans plus tard, *L'interprétation du rêve* reste le titre le plus largement diffusé de toute l'œuvre freudienne (cf. Freud, 2004, p. 10).

Freud y fait état de sa méthode d'interprétation fondée sur la *libre association* et voit dans le rêve « un accomplissement de souhait » (Freud, 2004, p. 157).

Il distingue dans le rêve un contenu manifeste, celui dont se rappelle le rêveur au réveil et un contenu latent progressivement mis à jour par les procédés psychanalytiques. Roudinesco souligne que, selon Freud, « deux grandes opérations structurent la rhétorique du rêve : le déplacement, qui transforme au moyen d'un glissement les éléments primordiaux du contenu latent et la condensation, qui effectue une fusion entre plusieurs idées de ce même contenu pour aboutir à la création d'une seule image dans le contenu manifeste » (Roudinesco, 2014, p. 119). Le rêve mêle ces contenus inconscients le plus souvent sortis de l'enfance à des restes diurnes sans aucune notion de temporalité.

Le début du XX^e siècle fut sans doute l'époque la plus heureuse de la vie de Freud.

Selon Roudinesco, « en quelques années, il conquiert le monde occidental, voyagea avec frénésie à la poursuite d'une cartographie de l'inconscient [...], fonda un mouvement international et s'entoura d'un groupe de disciples qui, après avoir lu avec enthousiasme *L'interprétation du rêve*, contribuèrent à diffuser et à façonner sa doctrine » (Roudinesco, 2014, p. 132).

En 1905, Freud publie *Die Psychopathologie des Alltagslebens* (*La psychopathologie de la vie quotidienne*), dans lequel il examine les manifestations de l'inconscient à travers divers phénomènes de la vie psychique comme les oublis, les lapsus et autres actes manqués.

Après la publication de *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten* (*Le mot d'esprit dans sa relation avec l'inconscient*) en 1905, Freud entreprend de rédiger un ouvrage pour éclairer sa conception de la sexualité infantine et la sexualité en général.

Il en résulte les *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* (*Trois essais sur la théorie sexuelle*), un ouvrage majeur dans lequel il décrit les étapes successives dans le développement de la sexualité de la petite enfance à la sexualité adulte. Selon Freud, la libido passe par le *stade oral*, *sadique-anal* et *génital* auxquels il ajoute en 1923 le *stade d'organisation phallique* qu'il situe entre le stade anal et le stade génital. Le médecin viennois, qui sera accusé de *pansexualisme* pour ces thèses à l'époque scandaleuses, précise que chaque stade correspond aux zones érogènes prévalentes à un moment donné, mais que leur progression n'est pas toujours linéaire (cf. Quinodoz, 2004, pp.77-83).

Freud, qui concède à l'enfant une *prédisposition perverse polymorphe* (Freud, 2018, p. 69), ce qui signifie que, dès le début de sa vie, il présente une sensibilité à l'érotisation sans intervention extérieure, déclare que « ce qui constitue l'issue du développement, c'est la vie sexuelle dite normale de l'adulte, où l'acquisition de plaisir est entrée au service de la fonction de reproduction » (*Id.*, p. 75).

L'année 1907 marque la création de la Wiener Psychoanalytische Vereinigung (WPV). Y adhèrent, en dehors du cercle de la Société psychologique du mercredi (Psychologische Mittwoch-Gesellschaft) créé cinq ans plus tôt et qui regroupait déjà certains grands noms de la société juive viennoise dont Alfred Adler, Wilhelm Stekel, Max Kahane ou Paul Federn, un certain nombre de disciples venus de l'étrangers, dont le russe Max Eitingon, le hongrois Sandor Ferenczi, l'allemand Karl Abraham, le suisse Carl Gustav Jung et le

britannique Ernest Jones qui contribueront à l'internationalisation du mouvement (cf. Roudinesco, 2014, pp. 152-153).

Freud publie la même année *Der Wahn und die Träume in W. Jensens Gradiva* (*Le désir et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*), premier ouvrage de la série des *Schriften zur Angewandten Seelenkunde* (*Monographies de psychologie appliquée*). Il y analyse un cas clinique de psychose à travers un personnage de roman – inaugurant ce qu'on appelle depuis « la psychanalyse appliquée ».

Cette « petite nouvelle, en soi sans valeur particulière » (Freud, 2011a, p.63), publiée en 1903 par l'écrivain allemand Wilhelm Jensen, s'y prête particulièrement bien, car « les aventures que le héros, l'archéologue Hanold, vit à travers ses rêves et ses délires peuvent se lire comme s'il s'agissait de l'évolution d'un cas clinique tel qu'un psychanalyste pourrait l'observer chez un patient » (Quinodoz, 2004, p. 93).

Jensen introduit dès les premières lignes de sa *Gradiva*, *fantaisie pompéienne* les deux personnages principaux de sa fiction :

En visitant l'une des grandes collections d'antiquités de Rome, Norbert Hanold avait découvert un bas-relief qui l'avait tout spécialement attiré, si bien qu'il s'était beaucoup réjoui, une fois revenu en Allemagne, de pouvoir s'en procurer un excellent moulage en plâtre. [...] C'était [...] le portrait en pied d'un être féminin saisi en train de marcher, encore jeune, déjà sorti de l'enfance mais qui toutefois n'était manifestement pas une femme : plutôt une *virgo* romaine d'une vingtaine d'années environ (Jensen, 1983, p.33).

L'archéologue tombe amoureux de cette silhouette arrêtée dans son mouvement, « le [pied] gauche déjà avancé et le droit, se disposant à le suivre » (Jensen, 1983, p. 34). Il lui imagine d'abord un nom, « Gradiva », « celle qui marche en avant », puis, suite à un « rêve terriblement angoissant » (Freud, 1983, p. 146), une origine, la ville de Pompéi. Il se rend dans la ville jadis enseveli et part à la recherche de la jeune fille. On apprendra par la suite que la copie conforme de Gradiva aperçue par l'archéologue n'est autre qu'une amie d'enfance dont le prénom Zoé signifie « vie » et le nom Bertgang, « celle qui brille par sa démarche » (Jensen, 1983, p. 128) et qu'il en avait été amoureux sans vouloir ou pouvoir se l'avouer.

On retrouve dans l'ouvrage de Jensen une partie des théories freudiennes comme le refoulement des pulsions sexuelles, la formation du rêve et du délire exprimées sous une forme littéraire et Pontalis ajoute dans sa préface à la réédition française de 1986 :

Et quelle joie ce devait être de découvrir un auteur [...] rendre sensible, comme en se jouant, qu'on revient toujours à ses premières amours (formule que Freud aimait à citer en français) et à

même de confirmer, mais sur un mode à la fois narratif et visuel, que nos actes les plus déraisonnables sont dictés par des impressions aussi persistantes qu'oubliées de notre enfance et que des détails infimes – ici une démarche singulière, la position d'un pied – décident du choix de l'objet d'amour. (Pontalis, 1986, pp. 10-11)

Il note dans le même paragraphe que « la psychanalyse aimait en ce temps-là faire la preuve, pour elle-même, pour le public, que ses trouvailles n'étaient pas insensées, que l'imagination, la 'fantaisie' du *Dichter* atteignait, par d'autres voies souvent plus courtes, plus intuitives, la même contrée » (*Id.*, p. 10).

Freud lui-même insistait sur le fait que « quand ils font rêver les personnages créés par leur imagination, [...] les écrivains sont de précieux alliés et il faut placer bien haut leur témoignage car ils connaissent d'ordinaire une foule de chose entre le ciel et la terre dont notre sagesse d'école n'a pas encore la moindre idée » (Freud, 1983, p. 141).

Ce fut sans doute C.G. Jung, que Freud venait tout juste de rencontrer, qui lui signala l'intérêt que pouvait avoir cette nouvelle pour la psychanalyse. Roudinesco souligne qu'elle « réunissait tous les thèmes de la littérature amoureuse du début du siècle : confusion entre rêve et réalité, voyage entre passé et présent, entre délire et désir, omniprésence de ruines antiques, de femmes mortes, de deuils et de passions évanescents » (Roudinesco, 2014, p. 169).

Peu après la publication de son livre, Freud se rendit à Rome où il put admirer au musée du Vatican le bas-relief qui avait inspiré Jensen. Il en acquit à son tour un moulage qu'il accrocha dans son cabinet de la Berggasse. Grâce à lui, *Gradiva* connaîtra une incroyable postérité, notamment chez les surréalistes qui partageaient avec Jensen la même fascination pour les rêves et un monde imaginaire capable de modifier et d'élargir notre perception de la réalité.

J.-B. Pontalis remarque dans son ouvrage consacré à *Freud avec les écrivains* que « dans *Les vases communicants*, André Breton reproduit en épigraphe ces quelques lignes de la nouvelle de Jensen : 'Et, retroussant légèrement sa robe de la main gauche, Gradiva Revivida Zoé Bertgang, enveloppée des regards rêveurs de Hanold, de sa démarche souple et tranquille, en plein soleil sur les dalles, passa de l'autre côté de la rue'. » (Pontalis, 2012, p. 203).

Il en précise également le fondement qui, pour l'auteur, explique à la fois le surréalisme et la psychanalyse et les liens qui existent entre les deux : « De *l'autre côté*, celui du surréel pour Breton : *l'autre scène* pour Freud, celle de l'inconscient. » (*Ibid.*)

Mais Breton n'en a pas encore fini avec la *belle pompéienne* : en 1937, il ouvre dans le sixième arrondissement de Paris une galerie d'art qu'il appelle *Gradiva*. La porte d'entrée en verre dessinée par Marcel Duchamp et le surréaliste autrichien, Wolfgang Paalen représente l'ombre de deux silhouettes, un homme et une femme, enlacés (cf. Rißler-Pipka, 2006, p. 123). Breton y voit l'héroïne fugitive de Jensen et on peut lire ces mots sur le carton d'invitation de la galerie : « Qui peut bien être 'celle qui avance, sinon la beauté de demain, masquée encore au plus grand nombre et qui trahit de loin au voisinage d'un objet, au passage d'un tableau, au tournant d'un livre? » (Breton, <http://www.andrebretton.fr/work/56600100543860>, consulté le 18.5.2019).

La *passante* de Baudelaire n'est pas loin.

Une autre *Gradiva*, celle de Salvador Dalí, le seul surréaliste à avoir trouvé grâce aux yeux de Freud, nous y reviendrons, incarne dans une série de tableaux dédiés à la muse de Jensen son idéal de femme incarné par Gala. Sa silhouette sans visage, les cheveux longs et la robe à plis évoquent le bas-relief du musée Chiaramonti.

Dans son article intitulé « Nouvelles vues sur Dalí et l'obscurantisme » écrit en 1933, Crevel perçoit et fait sienne la symbolique de la *Gradiva* de Freud et du peintre espagnol quand il dit : « C'est que, à la vérité, [...] il s'agit non de se perdre dans sa propre ombre mais de se trouver dans les choses, de chercher le perpétuel, non dans la stabilité [...] mais dans le mouvement » (Crevel, 2014a, p. 451).

La nouvelle de Jensen et son analyse par Freud continueront longtemps à fasciner les écrivains et bien des décennies plus tard, l'évocation de Pompéi et de « l'aspect de la rue s'allongeant à perte de vue, avec ses deux rangées de maisons entremêlées çà et là de maints temples et portiques » (Jensen, 1983, p. 36) ont pu faire naître dans l'imagination d'auteurs comme Alain Robbe-Grillet les fameux « interminables corridors » du scénario de *L'année dernière à Marienbad* (Robbe-Grillet, 1961, p. 13), film réalisé en 1961 par Alain Resnais.

Quant à Roland Barthes, il consacre à la *belle pompéienne* un chapitre de ses *Fragments d'un discours amoureux* et constate, en paraphrasant Freud dans *Délires et Rêves dans la « Gradiva » de Jensen* : « Il ne faut pas sous-estimer la puissance curative de l'amour dans le délire » (Barthes, 1977, p.147).

Freud rencontre Carl Gustav Jung en février 1907. C'est le début d'une fascination réciproque qui prendra fin près de six ans plus tard et dont témoignent plus de trois cent cinquante lettres éditées en français en 1992.

Né en 1875 près de Zurich, Jung est le descendant d'une famille de pasteurs.

Très vite, il s'intéresse à la médecine et entre comme assistant à la prestigieuse clinique du Burghölzli dirigée par Eugen Bleuler, l'inventeur des mots « schizophrénie » et « autisme » et au contact duquel il expérimente un test psychologique fondé sur des associations verbales, ce qui le conduira directement à la psychanalyse (cf. Roudinesco/Plon, 2011, pp. 826-827).

Pendant tout le temps que durera leur amitié, Jung servira d'intermédiaire entre Bleuler et Freud qui, selon Roudinesco et Plon, « rêvait depuis Vienne de conquérir, *via* Zurich la 'terre promise' de la psychiatrie de langue allemande qui, à cette époque, dominait le monde » (*Id.*, p. 195).

Le futur auteur du *Livre rouge* est élu en 1910 premier président de l'Internationale Psychoanalytische Vereinigung (IPV), mais très vite, Jung est en désaccord avec Freud sur les questions concernant la théorie de la *libido* et à partir de 1914, le médecin suisse démissionne progressivement de toutes ses fonctions et dans les sociétés psychanalytiques déjà formées, les jungiens se séparent des freudiens pour fonder leur propre école (cf. Roudinesco/Plon, 2011, pp. 828-829).

Jung vit ensuite des périodes de décompensation majeure pendant lesquelles on l'accusera de tenir des propos antisémites et racistes et ses derniers ouvrages publiés auront principalement pour sujets la spiritualité, l'alchimie et plus généralement la mystique.

Il meurt dans sa maison de Küsnacht, près de Zurich, en 1961.

Dans les années qui précèdent la Grande guerre, Freud reçoit de nombreuses visites, de nouvelles amitiés se nouent.

En 1910, Freud se rend avec Jung et Ferenczi aux États-Unis et prononce à la Clark University de Worcester ses fameuses « Cinq leçons sur la psychanalyse », « une sorte de synthèse de la doctrine du premier Freud. [...] Il n'était pas encore question à cette date de narcissisme, de métapsychologie, de topiques compliquées ou de pulsion de mort. Freud parlait de libido, de guérison et des manifestations de l'Inconscient dans la vie quotidienne » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 198).

Olivier Douville révèle que « À l'occasion de ce voyage, Freud se rend à une séance de cinéma pour la première fois » (Douville, 2009, p. 38).

Petit à petit, les femmes trouvent aussi leur place dans l'histoire du mouvement psychanalytique.

À partir de 1910, encouragées par Freud, elles ne se « contentent » plus uniquement d'être des épouses, des maîtresses, des patientes. Aux pionnières Hermine von Hug-Hellmuth, Lou-Andreas Salomé et la française Eugénie Sokolnicka, élève de Pierre Janet, analyste d'André Gide et amie des écrivains de la *Nouvelle Revue française*, se joindront bientôt Sabina Spielrein qui, passant du statut de malade à celui de clinicienne, fut la première femme à effectuer une véritable carrière au sein des sociétés psychanalytiques – c'est à elle que l'on doit l'invention de la notion de pulsion destructrice d'où naîtra celle de la pulsion de mort (cf. Roudinesco/Plon, 2011, p. 1479) – ainsi que Marie Bonaparte et à entrer dans une histoire dont les femmes avaient été longtemps exclues.

Nous sommes à la veille de la Première Guerre mondiale et *Totem et tabou* sera la dernière œuvre majeure du Freud de la Belle Époque.

En 1914, le médecin viennois assiste, un temps belliciste, au déploiement des armées. Comme la plupart de ses contemporains, il traverse une phase d'enthousiasme nationaliste, mais très vite, il va « déchanter » et se retrouver littéralement désarmé devant l'ampleur du conflit.

La guerre s'éternise, les clients se font plus rares.

Dans une lettre adressée en juillet 1915 à son amie Lou-Andreas Salomé que Freud surnommait « Die Versteherin » (la « compreneuse »), le professeur viennois se plaint de l'absence de ses disciples pour la plupart mobilisés : « De tous mes collaborateurs, je ne vois plus que Ferenczi qui résiste à l'influence militaire et reste attaché à notre groupe. [...] Je me sens souvent aussi isolé que pendant les dix premières années quand je me trouvais en plein désert, mais j'étais plus jeune alors et doué d'une énergie infinie qui me permettait de patienter » (Freud, 1979, p. 334).

Le V^e Congrès International de psychanalyse, tenu en septembre 1918 à Budapest – après l'arrêt des combats –, est consacré en grande partie aux névroses de guerre. Parmi les intervenants, Ferenczi et Abraham, qui, ayant servi depuis le début des conflits, ont pu

faire d'étonnantes observations qui seront publiées en 1919 sous le titre de *Zur Psychoanalyse der Kriegsneurosen* (*Sur les névroses de guerre*) précédées d'une introduction de Freud.

Selon Freud et ses disciples, « Les névroses de guerre, pour autant qu'elles se distinguent par des qualités singulières des névroses banales des temps de paix, doivent être considérées comme des névroses traumatiques qui ont été autorisées ou favorisées par un conflit du moi » (Freud, 2010, p. 38).

Les soldats souffrent de symptômes variés, qui vont d'une inquiétude généralisée à des pathologies de type neurasthénique ou hystérique comme un rétrécissement du champ visuel, des bégaiements, aphonies et mutisme, mais aussi, de façon plus caractéristique, une impossibilité totale de se tenir debout et/ou de marcher, des tics, spasmes et tremblements, etc... (cf. Piketty, 2010, p. 16).

La question de la simulation est alors posée par certains thérapeutes, comme elle avait été posée pour l'hystérie, mais la guerre, paradoxalement, permet de rapprocher des théories psychanalytiques certains médecins qui, jusqu'alors, y étaient restés réfractaires. Freud constate que « l'origine psychogène des symptômes, la signification des motions de pulsion *inconscientes*, le rôle du bénéfice primaire de la maladie dans la liquidation des conflits spirituels ('fuite dans la maladie') ont également été constatés dans le cas des névroses de guerre et presque universellement admis » (Freud, 2010, p. 35).

Ainsi, en 1916, André Breton, alors infirmier militaire à Nantes, tente la technique de *l'association libre* pour soulager les soldats qu'il soigne.

Selon Olivier Douville, « il s'est initié à la pensée de Freud et a pris connaissance des règles techniques de la psychanalyse en lisant le *Précis de psychiatrie* de [Emmanuel] Régis » (Douville, 2009, p. 66).

En 1920, Freud publie *Jenseits des Lustprinzips* (*Au-delà du principe de plaisir*), puis, un an plus tard, *Massenpsychologie und Ich-Analyse* (*Psychologie des masses et analyse du moi*) – notons que c'est l'année où André Breton rend visite au professeur viennois, nous y reviendrons – deux ouvrages dans lesquels il peaufine sa théorie des pulsions et en présente une révolutionnaire, le *Todestrieb* (*pulsion de mort*) : « J'ai regroupé auto-conservation et conservation de l'espèce sous le concept de l'Eros et je lui ai opposé la pulsion de mort ou de destruction travaillant sans bruit [...]. L'action conjointe et antagoniste d'Eros et de la pulsion de mort donne pour nous l'image de la vie » (Freud, 2011a, p. 55).

Dans *Das Ich und das Es* (*Le moi et le ça*), publié en 1923, Freud introduit une division du psychisme en *moi*, *ça* et *surmoi*. Il s'agit de la fameuse « seconde topique » qui n'exclut pas la « première topique » c'est-à-dire la division entre *inconscient*, *préconscient* et *conscient* (cf. Quinodoz, 2004, pp. 211-212), mais la complète et, selon Quinodoz, « [Freud] présente le *moi* comme une 'instance de régulation' des phénomènes psychiques, qui doit sans cesse trouver un équilibre entre les exigences du *ça* - le 'réservoir des pulsions' - et du *surmoi* - auparavant nommé 'instance critique' ou 'critique de la conscience » (*Id.*, p. 231).

Freud a alors soixante-sept ans. Il vient de se découvrir une tumeur au palais qui bientôt s'étendra à toute sa mâchoire. Au cours des seize années qui suivront, il subira trente-trois opérations de plus en plus invalidantes.

Dans un post-scriptum à son « Autoprésentation » publié en 1935, il note rétrospectivement que « depuis la mise en place des deux espèces de pulsions (Eros et pulsion de mort) et la décomposition de la personnalité psychique en *moi*, *sur-moi* et *ça* (en 1923), je n'ai pas livré de contributions décisives à la psychanalyse » (Freud, 2011a, pp. 69-70).

Sa fille Anna, devenue secrétaire de l'API en 1926, ayant repris le flambeau, c'est alors qu'il se tourne vers une recherche plus philosophique et culturelle des bienfaits de la psychanalyse.

En 1933, Adolf Hitler est élu chancelier du Reich. Sandor Ferenczi meurt la même année. En 1934, au cours du 13ème congrès de l'IPA à Lucerne, Ernest Jones cité par Douville, constate que « dans ces dernières années, la société allemande a perdu, du fait de l'émigration, presque la moitié de ses membres » (Douville, 2009, p. 160).

Le 8 mai 1936, Freud fête ses quatre-vingt ans, mais le savant ne se sent pas suffisamment en bonne santé pour assister à l'inauguration par Jones de l'Institut de psychanalyse de Vienne à la Berggasse 7 (cf. *Id.*, pp. 169-170). La même année, Thomas Mann publie *Freud et la pensée moderne* et Jacques Lacan rédige *Au-delà du principe de réalité*.

Puis, tout se précipite : Hitler envahit l'Autriche en mars 1938.

Freud refuse dans un premier temps de quitter son pays. Il ne se résoudra à le faire qu'après que sa fille Anna ait été interrogée, puis relâchée par les nazis. Avec l'aide diplomatique de l'ambassadeur des États-Unis et celle financière de sa patiente et amie, Marie Bonaparte, Freud, sa femme Martha et leur fille Anna quittent Vienne dans la nuit du 5 juin, non sans avoir réussi à sauver une grande partie de sa bibliothèque et de sa collection,

ainsi que son divan. Il laisse ses trois sœurs derrière lui. Elles seront déportées toutes les trois et mourront dans des camps de concentration nazis en 1942 et 1943 sans que personne ne parvienne à les sauver.

Les Freud s'installent à Londres au 20 Maresfield Gardens (maison transformée depuis, comme celle de la Berggasse, en musée). Le médecin viennois rejoint la British Society avec sa fille et décide de faire dissoudre l'Institut de Vienne. Celui-ci sera recréé au lendemain de la guerre et continue, encore aujourd'hui, d'exister et de faire des émules.

Freud donne une interview à la BBC en 1938 dans lequel il résume, en anglais, puis en allemand, l'essentiel de sa carrière :

My name is Sigmund Freud. I started my professional activity as a neurologist trying to bring relief to my neurotic patients. Under the influence of an older friend and by my own efforts I discovered some important new facts about the unconscious in psychic life, the role of instinctous urges and so on. Out of these findings grew a new science psychoanalysis, a part of psychology, and a new matter of treatment of the neuroses. [...] In the end I succeeded in acquiring pupil and ending up in an International Psychoanalytic Association. But the struggle is not yet over. Im Alter von zweiundachtzig Jahren verließ ich als Folge der deutschen Invasion mein Heim in Wien und kam nach England, wo ich mein Leben in Freiheit zu enden hoffe. (Freud, 1938, <https://wvp.at/vereinigung/geschichte/emigration-sigmund-freud-7-12-1938-bbc-interview/>, consulté le 12.4.2019)

C'est l'unique enregistrement de sa voix retrouvé à ce jour.

Après cette interview, Freud continue à recevoir de nombreuses visites, dont celles, régulières, de Marie Bonaparte et de Salvador Dalí qui fait son portrait en juillet sur la base de croquis, comme il l'avait fait pour Crevel. Il co-organise, mais n'assiste pas au Congrès international de psychanalyse à Paris (cf. Douville, 2009, p. 178).

Début 1939, Hitler entre en Tchécoslovaquie et, en Allemagne, des « instituts d'euthanasie » sont créés dans le but d'exécuter, à l'aide de poisons violents, le plus grand nombre possible de malades souffrant de troubles psychiques, de criminels et d'homosexuels (cf. *Id.*, p. 182).

Le 1er août, Freud ferme son cabinet de Londres. Le 19 septembre, il écrit sa dernière lettre au poète allemand, Albrecht Schäffer. Elle se termine par les mots : « J'ai actuellement plus de quatre-vingt-trois ans, par conséquent, je suis en sursis et il ne me reste vraiment rien d'autre à faire que ce que conseille votre poème : Attendre, attendre » (Freud, 1979, p. 502).

Son cancer le fait trop souffrir. Il ne voudra bientôt plus attendre. Après que son médecin lui ait injecté à sa demande une dose mortelle de morphine, il meurt dans la nuit du 22 au 23 septembre 1939.

J.-B. Pontalis raconte au sujet de Freud que « quelques jours avant de mourir, c'est vers un livre qu'il se tourna. Pas n'importe lequel : *La peau de chagrin* [de Balzac] : 'C'était juste le livre qu'il me fallait ; il parle de rétrécissement et de la mort par inanition' » (Pontalis, 2012, p. 383). Ce geste symbolique prouvait une dernière fois son amour pour la France et sa culture.

3.4 Freud et la France

Freud aimait la France, qui, pendant longtemps, ne le lui rendit pas.

Plusieurs étapes jalonnent les débuts de la psychanalyse en France qui aboutiront par la création, en 1926, de la première Société psychanalytique de Paris (SPP) et de son organe officiel, *La Revue française de Psychanalyse*.

Selon Roger Perron, auteur de *l'Histoire de la psychanalyse*, ce n'est qu'après la guerre que la France, très en retard sur d'autres pays européens, va enfin manifester un certain intérêt pour la psychanalyse, grâce en particulier à quatre personnes : la Polonaise Eugénie Sokolnika, qui, par ses contacts avec les milieux littéraires et notamment André Gide, puis les surréalistes, contribuera à faire découvrir la psychanalyse et à porter plus loin sa « bonne parole » ; René Laforgue, un alsacien de langue allemande qui, le premier, va former un certain nombre d'analystes ; Marie Bonaparte qui aidera Freud par son amitié et un support financier conséquent jusqu'au bout ; et l'allemand bilingue Harald Löwenstein qui sera installé à Paris à partir de 1925 et deviendra l'analyste de la plupart des héritiers français de Freud, dont Jacques Lacan (cf. Perron, 1988, pp. 107-108).

Élisabeth Roudinesco remarque que, dès le départ, les forces hostiles opposées au développement de la psychanalyse en France étaient à chercher notamment dans les courants liés à la théorie de l'hérédité-dégénérescence citée précédemment, « un mode de pensée qui traverse, notamment, la constitution de la forme moderne de l'antisémitisme dans le creuset de l'affaire Dreyfus. [...] Ce chapitre se referme sur l'avènement de l'école française de psychologie – Théodule Ribot, Pierre Janet et Alfred Binet – largement fondée sur une hostilité au prétendu pansexualisme freudien » (Roudinesco, 1994, p. 8). Elles étaient également à chercher dans des difficultés de langue et de traduction, une sorte de racisme latent des deux côtés ou dans certaines différences culturelles dont nous reparlerons.

L' « âge d'or » de la psychanalyse en France se forme autour de son implantation littéraire avant la Deuxième Guerre mondiale. Roudinesco relate que « face au mouvement psychanalytique proprement dit, les écrivains et les poètes se mettent au service d'un freudisme non officiel pour en donner une représentation originale et très éloignée des aspirations médicales, françaises ou internationalistes » (Roudinesco, 1994, p. 9). Parmi eux, André Gide, Pierre Jean Jouve, André Breton et les surréalistes dont René Crevel qui jouera un rôle considérable dans l'acceptation et la propagation du freudisme à travers, notamment, l'utilisation de l'« écriture automatique » et la « période des sommeils ». Quand Freud arrive à Paris pour la première fois en 1885, il est âgé de 29 ans. Il comprend suffisamment bien le français pour suivre les cours du Maître de la Salpêtrière, Jean Martin Charcot et l'accompagner auprès de ses malades, nous l'avons vu.

Les biographes de Freud s'accordent tous à dire que le savant viennois aimait les langues étrangères et savait, rapidement, se les approprier.

À sa fiancée Martha, il raconte dans une lettre datée du 19 octobre 1885 : « Mon cher trésor, [...] je viens d'acheter pour quatre francs un des livres de Charcot que j'ai déjà en traduction allemande afin d'apprendre le français en suivant la traduction » (Freud, 1979, p. 184), avant de regretter : « Ma migraine va m'empêcher d'aller souvent au théâtre que je voulais utiliser comme cours de français ; sinon je n'ai personne ici à qui parler et il semble que j'aie chaque jour un peu plus de difficulté à prononcer les damnés sons de cette langue » (*Ibid.*).

À peine trois mois plus tard, Freud propose à Charcot de traduire le tome 2 de ses *Leçons sur les maladies du système nerveux faites à la Salpêtrière* qui paraît en 1886, puis, en 1892, *Leçons du Mardi à la Salpêtrière, Policlinique 1887-1888*, soit 492 pages imprimées en petits caractères (cf. Dadoun, 2015, p.55).

Cet important travail par le volume comme par le contenu permet à Freud d'être introduit rapidement « dans le cercle fermé de ses [de Charcot] relations privées et désormais j'eus [Freud eut] pleinement part à tout ce qui se faisait à la clinique » (Freud, 2011a, p. 10).

Pour Élisabeth Roudinesco,

Le sol 'archaïque' sur lequel va se déployer l'introduction de la psychanalyse en France au début du XX^e siècle [...] est constitué, à travers l'enseignement de Charcot, par les figures dominantes qui régissent le savoir médical moderne : anatomopathologie, anatomoclinique, anatomophysiologie, microbiologie, localisations cérébrales, hérédité-dégénérescence ... toutes ces notions président à l'élaboration, ou à la refonte, des différents domaines de la clinique des 'maladies nerveuses': neurologie, psychiatrie, psychopathologie, psychologie, et psychoanalyse (Roudinesco, 1994, p. 28).

Selon l'historienne, « la rencontre entre Freud et Charcot [...] rend patente l'idée que l'hystérique *invente* des symptômes et qu'elle conduit le savant sur la voie de la compréhension. Par cet événement, le malade fabrique, montre, exprime et le médecin découvre » (*Id.*, p. 45).

En 1889, Freud effectue un second voyage en France pour rencontrer à Nancy le médecin Ambroise Liébeault et son épigone, Hippolyte Bernheim, nous l'avons vu. Roudinesco et Plon résument les influences sur Freud de ses collègues français en ces termes : « À Charcot il emprunta une nouvelle conceptualité de l'hystérie, et à Bernheim le principe d'une thérapie par la parole. » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 161).

Outre ces deux méthodes novatrices pour appréhender l'hystérie, Freud ramène de ses voyages en France une vision différente de la médecine ; il assiste dans l'amphithéâtre de la Salpêtrière à ce qu'on pourrait appeler « la théâtralisation du symptôme » (Roudinesco, 1994, p. 40) : un médecin, Charcot, vêtu d'une redingote noire, la tête recouverte d'un chapeau haut de forme présentant ses patientes à demi-nues devant un public composé d'étudiants, d'intellectuels et d'artistes prêts à applaudir le maître. Olivier Douville note à ce sujet que :

Charcot, surnommé le 'Paganini de l'hystérie' connaît, par ses leçons cliniques, un succès mondain époustouflant [...] [les écrivains] Émile Zola, Guy de Maupassant, Jules Claretie, Jules Barbey d'Aurevilly, Edmond de Goncourt et son grand ami Alphonse Daudet sont souvent reçus à sa table. L'actrice Sarah Bernhardt se serait rendue à la Salpêtrière pour y trouver motifs d'inspiration à son jeu. (Douville, 2009, p. 6)

À Paris, le spectacle visuel domine, Charcot est d'ailleurs l'un des premiers à adopter des appareils de projection lors de ses conférences (cf. Roudinesco, 1994, p. 40).

« On a dit que Freud avait idéalisé Charcot et que cette idéalisation lui avait servi à se dégager de ses premiers maîtres, Brücke et Meynert », souligne J.-B. Pontalis qui poursuit en expliquant : « On a suggéré qu'il avait rétrospectivement embelli son séjour à Paris pour mieux projeter dans Vienne, parfois aux dépens de la réalité des faits, le 'mauvais objet'. L'ambivalence envers Charcot est en effet manifeste : Freud donnera à son fils aîné le prénom de Jean-Martin mais il traduira les *Leçons* de J.-M. Charcot en y annexant, sans l'en aviser, des commentaires souvent fort critiques » (Pontalis, 1973, p. 236).

De retour dans la capitale autrichienne, Freud opte pour une approche différente qui convient sans doute mieux à sa propre culture. Progressivement, il met au point une pratique fondée non plus sur le primat du visuel, mais sur celui de l'écoute et de la

parole : aussi bien dans son rapport avec ses patients, que dans sa correspondance abondante, qui constitue une véritable archive d'échanges vivants entre lui et ses interlocuteurs épistolaires – que dans le récit de ses rêves d'où émerge la notion d'inconscient et, dans son prolongement, le fondement de la psychanalyse (cf. Roudinesco, 1994, p. 46). Et que penser de l'auto-analyse de Freud contenue dans sa correspondance à Fliess et qui forme une « sorte de roman personnel par lettres » (Tadié, 2012, p. 12) ?

Dans son essai, *Freud voit la mer. Freud et la langue allemande I*, l'écrivain et traducteur Georges-Arthur Goldschmidt remarque à ce propos que :

Les langues [...] parlent clairement, il suffit de les entendre. Toute la démarche de Freud [...] n'a consisté qu'à faire parler la langue, qu'à prêter attention à ce qu'elle a à dire. L'auteur en donne un exemple autour du verbe *fallen* (tomber) qui, pour l'auteur, est au centre de l'œuvre de Freud qui serait peut-être, aussi, une constante modulation autour du verbe *fallen* : les actes manqués, les fameuses *Fehlleistungen* qui tiennent tant de place chez Freud, sont ce que l'on remarque, ce qui surgit soudain dans le discours ; ils sont ce qui *fällt auf*, es *fällt auf* : cela frappe, on le remarque, même si cela n'est dû qu'au hasard, au *Zufall*, à ce 'qui tombe devant vous en plus' : *der Zufall fällt auf*. [...] Tout se passe donc comme si l'attention de Freud avait comme malgré lui été attirée par le 'hasard' de la langue, qui en dit ici plus qu'il n'en faut. (Goldschmidt, 1999, p. 27)

Ce goût pour le hasard, on le retrouve systématisé dans la règle de la *libre association*. On le retrouve aussi chez les surréalistes dans l'*écriture automatique*, les rébus et les cadavres exquis.

Élisabeth Roudinesco précise qu'il s'agissait pour les surréalistes de :

libérer l'inconscient et le rêve de toute forme de contrôle par la raison. [...] La création littéraire ou picturale devait ainsi devenir la traduction littérale des pensées inconscientes : une pomme est carrée, une orange est verte, une machine à coudre se promène dans un tramway. On peut aussi juxtaposer des images ou des mots de façon incongrue : un âne sur un piano, des hommes à tête d'oiseau, des bouts de mur emportés par la tempête, un sexe à la place du visage, des fenêtres qui s'ouvrent sur un personnage vu de dos. Celui-ci se regarde dans un miroir qui ne reflète pas son visage mais son dos. (Roudinesco, 2015, pp. 82-83)

À la mort de Charcot, son « élève préféré », Joseph Babinski, va tenter de se défaire de l'ombre de son maître en révisant sa définition de l'hystérie et en lui donnant le nom de *pithiatisme*. Freud repris par Douville relève que : « Les idées ici exposées, ayant pour point de départ le résultat de la psycho-analyse, [à savoir] qu'on trouve toujours comme cause spécifique de l'hystérie un souvenir d'expérience sexuelle précoce, ne s'accordent pas avec la théorie psychologique de la névrose de M. Janet, [...] mais elles s'harmonisent parfaitement avec mes propres convictions ... » (Douville, 2009, p. 13).

En 1887, Arthur Schnitzler, alors jeune médecin, publie dans l'*Internationale Klinische Rundschau* (*Revue clinique internationale*) une recension pleine d'enthousiasme de la traduction des leçons de Charcot par Freud (cf. *Id.*, p. 7).

L'axe médico-littéraire Vienne-Paris se met en place.

Petit à petit, les notions telles que l'hérédité ou la dégénérescence citées précédemment sont abandonnées au profit de ce que Roudinesco appelle la « révolution freudienne » (Roudinesco, 1994, p. 234). Celle-ci laisse la place à un champ nouveau où s'énoncent les concepts de pulsion, refoulement, transfert et topique (cf. *Ibid.*).

Pour Roudinesco, « Le règne de Babinski et de ses conceptions neurologiques réactualise 'négativement', dès 1893, et jusqu'à 1925, l'événement de 1885, donnant ainsi une orientation spécifique à l'introduction du freudisme en France » (Roudinesco, 1994, p. 82).

Les grands noms de la psychologie française, Pierre Janet et Alfred Binet en tête, se livrent un combat sans merci avec Babinski autour de la simulation, notamment parmi les cas nombreux des névrosés de guerre. Dans cette bataille entre la neurologie d'un côté (Babinski) et la psychiatrie de l'autre (Janet et Binet), l'étiologie sexuelle de l'hystérie va complètement disparaître du savoir médical en France et marque le point d'origine de l'« anti-pansexualisme » des introducteurs de la psychanalyse en France.

Rappelons que le mot « pansexualisme » utilisé par les détracteurs de Freud au lendemain de la publication en 1905 des *Trois essais sur la théorie sexuelle* était censé définir une conception de l'homme qui réduit sa nature à la sexualité (cf. Doron, 2017, p. 516).

Selon Roudinesco et Plon, « en quelques années, cette thèse reprise en 1913 par Pierre Janet devint le cheval de bataille des antifreudiens, leur permettant de charger Sigmund Freud de tous les péchés » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 1120).

L'historienne remarque que, dans un pays particulièrement germanophobe comme la France,

la théorie sexuelle fut assimilée à une vision barbare de la sexualité dite 'germanique', 'nordique', 'teutonne' ou 'boche'. À cette *Kultur* allemande on opposa la luminosité cartésienne et latine de la 'civilisation' française, seule capable d'universalité, tandis que dans les pays scandinaves au contraire on accusa le freudisme de privilégier une conception 'latine' de la sexualité, irrecevable par la 'mentalité' nordique (*Id.*, pp. 1120-1121).

3.4.1 Pierre Janet (1859-1947)

Né à Paris en 1859, Pierre Janet fut, selon Roudinesco et Plon, « l'un des principaux artisans de la deuxième psychiatrie dynamique. Jusque vers 1915, ses travaux furent plus célèbres que ceux de Freud et commentés dans le monde entier par tous les spécialistes des maladies nerveuses » (Roudinesco/Plon, 2011, pp. 794).

Il fonde la Société française de psychologie en 1901, puis le *Journal de psychologie normale et pathologique* en 1903.

Dans ses écrits, Janet utilise le terme d'*automatisme mental* (ou psychologique) pour désigner le fonctionnement de la vie psychique en dehors du contrôle de la conscience et de la volonté.

Cette notion s'inscrit dans la lignée de la pensée organiciste de la maladie mentale et renvoie à une théorie héréditariste de l'inconscient (cf. Roudinesco/Plon, 2011, p. 121).

Sa méthode d'analyse psychologique consiste en un examen de l'état conscient du patient et n'est pas, comme chez Freud, à l'écoute de l'inconscient. Notons qu'il revendique à la place du mot *inconscient* celui de *subconscient*, issu, selon Roudinesco, de l'héritage du cartésianisme français (cf. *Ibid.*).

Par ailleurs, l'hystérie selon Janet n'est que le reflet d'une affection fonctionnelle liée à une constitution héréditaire. Ce point de vue est donc à l'opposé de celui de Freud, qui, rappelons-le, voyait dans cette maladie le résultat d'un conflit psychique inconscient.

Malgré ces différences de taille, Janet continuera longtemps à accuser Freud de plagiat et, selon Roudinesco et Plon, « son attitude fut à l'origine d'un courant antifreudien particulièrement virulent qui consista à expliquer d'une part que Freud avait dérobé les concepts janétiens en les dotant d'une nouvelle appellation, et d'autre part que sa doctrine était l'expression d'un esprit viennois obsédé par la sexualité » (Roudinesco/Plon, 2011, pp. 796-797).

Toujours et encore cette obsession du « pansexualisme » !

Notons que Freud ne pardonnera jamais à son collègue français d'avoir freiné l'avancée de sa doctrine en France. En 1925, dans son *Autoprésentation*, il le rendait responsable des accusations portées contre lui par la presse française en ces termes :

Selon l'opinion de Janet, la femme hystérique était une pauvre personne qui, par suite d'une faiblesse constitutionnelle, ne pouvait maintenir ensemble ses actes animiques. [...] Mais, d'après les résultats des investigations psychanalytiques, ces phénomènes étaient le succès de facteurs dynamiques, le conflit animique et le refoulement effectué. J'estime que cette différence a suffisamment de portée et devrait mettre un terme aux ragots toujours répétés, suivant lesquels ce qui en psychanalyse a de la valeur se restreint à un emprunt de pensées fait à Janet. [...] J'ai toujours

traité Janet lui-même très respectueusement, parce que ses découvertes rencontrent pour une bonne part celles de Breuer, qui avaient été faites antérieurement et publiées ultérieurement. Mais lorsque la psychanalyse est devenue en France aussi objet de discussion, Janet s'est mal comporté, a fait montre d'une faible compétence, et a eu recours à de vilains arguments. (Freud, 2011 a, p. 28)

Mais Janet n'était pas le seul Français à s'opposer à Freud : à la même époque, d'autres détracteurs font entendre leurs voix : parmi eux, les psychologues Théodule Ribot, Alfred Binet et le psychiatre Angelo Hesnard, considéré comme « le premier pionnier de la psychanalyse en France » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 647) malgré ses critiques acerbes envers la doctrine de Freud.

3.4.2 Angelo Hesnard (1886-1969)

Angelo Hesnard, médecin de la Marine de Toulon et élève du célèbre psychiatre Emmanuel Régis, fut le premier à rédiger, à la demande de son maître, et avec l'aide de son frère agrégé d'allemand, une étude approfondie des travaux de Freud en français.

Anne-Marie Amiot note dans le numéro spécial de *Mélu­sine, Le surréaliste et son psy*, que « Ce sont des psychiatres, tels les docteurs Régis ou Hesnard, qui, en France, avant toute traduction de Freud, diffusent les éléments de sa doctrine, encore en pleine évolution, à travers le filtre obligé de leurs propres conceptions » (Amiot, 1992, p. 10).

La psychanalyse des névroses et des psychoses publié en 1914, sera, de fait, « un véritable manifeste germanophobe en faveur d'une latinisation de la psychanalyse. [...] [II] sera considéré comme le premier texte d'implantation des thèses freudiennes en France par la voie médicale » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 648).

Et si Hesnard, cité par Amiot, concède que : « Actuellement [en 1924] la psychanalyse constitue le mouvement psychologique le plus formidable de l'époque contemporaine » (Amiot, 1992, p. 11), sa condamnation ne porte pas tant sur la reconnaissance de la valeur thérapeutique de la psychanalyse et son impact sur les mouvements culturels que sur l'esprit dans lequel elle est pratiquée. Pour Amiot, la dispute, parfois très violente, entre les psychiatres français et la psychanalyse « cristallise et révèle un conflit idéologique latent entre deux conceptions de la médecine mentale. L'une, positiviste, ne reconnaît pour valable que l'expérimentation, au point que les mêmes mots désignent des notions totalement différentes. Ainsi va-t-il du mot *inconscient* dont Hesnard critique l'acception freudienne au nom de la conception psychiatrique de l'École française » (*Id.*, p. 12).

Pour Hesnard cité par Amiot :

L'inconscient de Freud est conçu en dehors de toute notion physiologique, de façon peu conforme aux progrès récents de la Psychologie biologique, laquelle en fait l'intermédiaire entre la vie organique et la pensée claire ; il est pour la Psychanalyse un simple phénomène social – consistant surtout dans ce qui est refoulé par la Censure – alors que les auteurs contemporains lui donnent le sens beaucoup plus général, de 'l'envers du Conscient'. (*Id.*, p. 13)

Ainsi, quand le jeune André Breton, enrôlé en 1916 comme médecin auxiliaire au Centre psychiatrique de Saint-Dizier, découvre les premiers écrits de Freud, ce n'est probablement pas par une lecture directe des textes du médecin viennois – Breton ne parlait pas allemand – , mais au travers de ce qu'avaient fait de sa doctrine Régis et Hesnard dans *La Psycho-analyse* paru en 1914 et dans le *Précis de psychiatrie* publié en 1916, ce qui, pour la compréhension des concepts surréalistes de *l'inconscient* et de « l'écriture automatique » notamment et l'incompréhension de Freud de celles-ci, est d'une importance capitale.

Notons que la publication des deux ouvrages avaient été précédée par la sortie en 1913 d'un long article intitulé « La doctrine de Freud et son école » dans la revue médicale *Encéphale*. Breton avait pu y découvrir les points principaux de la doctrine freudienne et notamment ce qu'il nomme la *méthode associative* que, comme il le remarque dans ses *Entretiens avec André Parinaud*, il attribuait à la psychanalyse :

C'est là [à Saint-Dizier] – bien que ce fut encore très loin d'avoir cours – que j'ai pu expérimenter sur les malades les procédés d'investigation de la psychanalyse, en particulier l'enregistrement, aux fins d'interprétation, des rêves et des associations d'idées incontrôlées. On peut déjà observer en passant, que ces rêves, ces catégories d'associations d'idées constitueront au départ presque tout le matériel surréaliste. (Breton, 1952, p. 29)

En 1922, Breton utilise encore le terme de psycho-analyse (avec un trait d'union) employé par Régis et Hesnard dans son texte « Interview du professeur Freud », dans lequel il s'adresse « Aux jeunes gens et aux esprits romanesques qui, parce que la mode est cet hiver à la psycho-analyse, ont besoin de se figurer une des agences les plus prospères du rastaquouérisme moderne » (Breton, 1988, p. 255). Je reviendrai sur ce texte.

Jeune étudiant révolté par les pratiques de la psychiatrie *aliéniste* encore pratiquée à cette époque, Breton se serait tourné vers des méthodes thérapeutiques plus douces pour les patients et, intellectuellement, plus amènes à l'intéresser, lui et ses amis.

Ce faisant, il aurait « puisé » dans les sources disponibles, au hasard des lectures, pour mettre en place sa propre doctrine.

Paolo Scopelliti remarque à ce sujet que :

Fort probablement, c'est la méthode associative qui a servi de trait d'union, pour Breton, entre la psychiatrie pré-freudienne et Freud : l'article de Régis et Hesnard rappelait que Kraepelin avait déjà exploité 'depuis quelques années [...] l'exploration des associations d'idées, chez des gens normaux ou chez les malades'. (Scopelliti, 1992, p. 38)

Dans ses *Entretiens*, Breton prend la défense de celui qu'il appellera jusqu'au bout « notre maître à penser » (Breton, 1952, p. 104) et prouve qu'il est au fait des critiques de la psychiatrie française à l'égard de Freud quand il dit :

On est tenté encore de ne voir chez Freud que la partie la plus médiocre de sa doctrine, ce pansexualisme, comme on n'a vu longtemps que la perversité et le pessimisme chez Baudelaire. Mais moi je ne trouve aucun intérêt à faire de Freud un érotomane de même que je souscris entièrement à l'opinion qui fait, par exemple, du marquis de Sade avant tout 'l'esprit le plus libre qui ait encore existé'. (Breton, 1988, p. 619)

Il emprunte néanmoins à Janet le concept d'*automatisme psychologique* qu'il transforme en *automatisme psychique* tout en citant plus ou moins explicitement une source freudienne. De même, il mélange le *subconscient* janétien avec l'*inconscient* dans sa conception française et l'*inconscient* freudien pour en faire un *inconscient* mieux adapté aux idées surréalistes.

Rappelons, à la suite d'Anne-Marie Amiot, que :

Dans le premier Manifeste du surréalisme, en 1924, 'l'automatisme psychique' est qualifié de 'pur', ce qui le déleste de toute connotation pathologique. À l'inverse de l'automatisme psychologique, il est une fonction révélatrice du 'fonctionnement réel de la pensée' (et non du seul 'inconscient'), 'réel' signifiant ici, semble-t-il, libre de toute censure, vu que Breton poursuit sa définition par : 'Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. (Amiot, 1992, p. 14)

Breton réussit ainsi, en toute légitimité, à transposer la méthode médicale de la *libre association* empruntée doublement à Freud, Régis et Hesnard, pour en faire un concept littéraire à qui il donne le nom de *surréalisme*.

Pour Amiot,

Utilisé par un poète qui l''aménagement' pour l'écriture, cette voie conduit non à la 'cure', mais à une production textuelle fondée sur une technique nouvelle, l'écriture automatique'. Extension et application d'un aspect de la méthode freudienne à une finalité qui n'est pas la sienne, [...] celui du 'Connais-toi toi-même' dont l'exigence obsède tout surréaliste authentique (Amiot, 1992, p. 15).

Ce tour de passe-passe littéraire est à la base d'une multitude de quiproquos et brouilles diverses entre Freud et les surréalistes et au sein même du mouvement dirigé par Breton.

Comme quand, en 1921, André Breton entreprend un voyage à Vienne pour y rencontrer Freud.

Cette visite avait été précédée d'un court échange de lettres entre le jeune écrivain et le professeur viennois, celui-ci ayant tenu à préciser, selon Breton qui cite le professeur sans corriger ses maladresses en français, que « N'ayant que très peu de temps libre dans ces jours, je vous prie de venir me voir ce Lundi (demain 10) à 3 heures d'après-midi dans ma consultation » (Breton, 1988, p. 255).

Les attentes du jeune Breton étaient sans doute excessives. Le futur surréaliste reviendra déçu par cette visite et déclarera dans le même « Interview du professeur Freud » :

Une modeste plaque à l'entrée : Pr. Freud, 2-4, une servante qui n'est pas spécialement jolie. [...] Je me trouve en présence d'un petit vieillard sans allure, qui reçoit dans son pauvre cabinet de médecin de quartier. Ah ! Il n'aime pas beaucoup la France, restée seule indifférente à ses travaux. [...] J'essaie de le faire parler en jetant dans la conversation les noms de Charcot, de Babinski, mais, soit que je fasse appel à des souvenirs trop lointains, soit qu'il se tienne avec un inconnu sur un pied de réticence prudente, je ne tire de lui que des généralités comme : 'Votre lettre, la plus touchante que j'ai reçue de ma vie' ou 'Heureusement, nous comptons beaucoup sur la jeunesse'. (Breton, 1988, pp. 255-256)

Notons que Freud ne tiendra pas rigueur à Breton du ton sarcastique de son « reportage » publié dans *Littérature*, puis repris dans *Les pas perdus* en 1924.

Le rapprochement de Freud avec les surréalistes se fera par étapes ; de l'incompréhension totale exprimée fin 1932 dans une lettre adressée à Breton : « Bien que je reçoive tant de témoignages de l'intérêt que vous et vos amis portez à mes recherches, moi-même je ne suis pas en état de me rendre clair ce qu'est et ce que veut le surréalisme », Freud passera à une timide reconnaissance après une rencontre avec Salvador Dalí en 1938 et confiera dans une lettre adressée à son ami Stefan Zweig :

Jusqu'alors, semble-t-il, j'étais tenté de tenir les surréalistes, qui apparemment m'ont choisi comme saint patron, pour des fous intégraux (disons à quatre-vingt-quinze pour cent, comme pour l'alcool absolu). Le jeune Espagnol, avec ses candides yeux de fanatique et son indéniable maîtrise technique, m'a incité à reconsidérer mon opinion. (Freud, 1979, p. 490)

Petit à petit, l'animosité encore très puissante en France envers Freud est, comme dans le cas de Breton, remise en question. Une conférence du très respecté pédopsychiatre Jean Piaget sur la psychanalyse et la psychologie de l'enfant et la publication de son texte qui, selon Olivier Douville, « témoigne d'une juste lecture de la pensée freudienne et de la théorie des stades de la sexualité infantile » (Douville, 2009, p. 77) est suivie en 1921 de la première traduction en français d'un texte de Freud. Il s'agit de *L'introduction à la psychanalyse* (*Über Psychoanalyse*) publié en 1910 par le médecin et écrivain Samuel

Jankélévitch qui traduira par la suite un grand nombre d'ouvrages de Freud comme *Psychopathologie de la vie quotidienne* en 1922 (*Zur Psychopathologie des Alltagsleben*), *Totem et tabou* en 1923 (*Totem und Tabu*), *Le moi et le ça* également en 1923 (*Das Ich und das Es*) et *Au-delà du principe de plaisir* en 1927 (*Jenseits des Lustprinzips*). D'autres traducteurs prendront la relève après 1927 comme Anne Berman pour les *Études sur l'hystérie* en 1967 (*Studien zur Hysterie*), Ignace Meyerson pour *L'interprétation des rêves* (*Die Traumdeutung*) et Marie Bonaparte pour de nombreuses préfaces et *Cinq psychanalyses* en 1966 (cf. Douville, 2009, p. 90).

Freud devient bientôt la coqueluche des salons littéraires qui, pour reprendre la formule de Roudinesco, « s'adonnent à la psychanalyse comme autrefois au magnétisme » (Roudinesco, 1994, p. 366). Nous avons encore les « soirées-baquets » en mémoire...

C'est, en janvier 1922, le début de la « saison Freud », selon une expression employée par Douville, qui rapporte que :

les milieux littéraires mettent la psychanalyse à la mode. Le 1er février a lieu la première représentation à Paris, par la compagnie de Georges Pitoëff, d'une pièce d'un auteur en vogue, H.R. Lenormand : *Le mangeur de rêve*. Le personnage principal est un psychanalyste qui aide sa patiente à retrouver un souvenir d'enfance traumatique à l'origine de ses troubles mais il ne peut empêcher son suicide à la suite de cette découverte. C'est un grand succès et les critiques se muent en commentateurs de la doctrine freudienne. (Douville, 2009, p. 97)

L'enthousiasme des écrivains commence à inquiéter les représentants officiels de la psychanalyse en France qui craignent pour leur réputation de sérieux scientifique et serrent les rangs autour des futurs fondateurs de la Société psychanalytique de Paris (SPP) et notamment autour des quatre personnes suivantes :

Eugénie Sokolnicka, née à Varsovie, arrive en France en 1921. Chaperonnée par Freud, elle obtient un poste à l'Hôpital Sainte-Anne où elle analyse de nombreux médecins psychiatres dont René Laforgue qui sera, comme elle, un des membres fondateurs de la SPP.

Le public et notamment les écrivains rattachés au groupe littéraire de la *Nouvelle Revue française* (NRF) se pressent à ses conférences sur Freud, mais elle sera bientôt bannie de Sainte-Anne par le médecin en chef qui ne tolère pas de non-médecins parmi les psychanalystes. Rappelons à ce sujet que, contrairement à ce qui se passait par exemple en Autriche, les premiers psychanalystes français étaient tous des médecins (cf. Amiot, 1992, p.10).

Proche de Jacques Rivière et d'André Gide, c'est à elle que la psychanalyse doit son introduction dans les milieux littéraires, et, à travers eux, sa réputation en France qui

perdre encore aujourd'hui, nous y reviendrons. Selon Douville, « Gide aurait fait une très rapide cure avec elle et il en dresse un portrait sous les traits de la 'doctoresse Sophroniska' dans les *Faux-Monnayeurs* » (Douville, 2009, p. 91).

René Laforgue, né en 1894 dans un petit village du Haut-Rhin. L'Alsace étant allemande jusqu'en 1919, le jeune Laforgue combat au sein des troupes allemandes pendant la Première Guerre mondiale. Il est bilingue et se rend à Paris après avoir découvert les écrits de Freud. Psychiatre affecté à l'Hôpital Sainte-Anne à la suite d'Eugénie Sokolnicka, il est le premier à diriger une consultation psychanalytique hospitalière. C'est en cette qualité qu'il entame bientôt une correspondance avec Freud qui durera jusqu'en 1937 et qui relate, entre autres, les débuts de la SPP.

Il publie en 1924 *La psychanalyse des névroses* avec René Allendy, psychanalyste, entre autres, de René Crevel et reste lié à Hesnard, malgré son admiration pour Freud. Ses positions souvent très ambiguës vis-à-vis des détracteurs de Freud et de Sokolnicka expliquent que le médecin viennois ne lui fera jamais entièrement confiance. Selon Roudinesco et Plon, « il fut un remarquable clinicien des psychoses et un excellent praticien de l'inconscient. [...] Aussi laissa-t-il sa trace dans l'histoire en formant bon nombre de psychanalystes français, parmi lesquels Françoise Dolto, sa principale héritière » (Roudinesco/Plon, 2011, p. 895). L'historienne remarque par ailleurs que quand, en 1939, l'ensemble du mouvement français avait cessé toute activité publique, Laforgue entamera une correspondance avec Göring, croyant à la victoire rapide de l'Allemagne sur la France (cf. *Id.*, p. 897). Freud avait eu raison de s'inquiéter ...

Marie Bonaparte, princesse de Grèce et arrière petite-nièce de Napoléon Bonaparte.

Née en 1882, elle rencontre Freud en 1925 par l'intermédiaire de René Laforgue. Au bord du suicide à la suite, entre autres, de problèmes conjugaux, elle espère pouvoir entamer une psychanalyse auprès du maître viennois.

Rappelons qu'aux débuts de la Psychanalyse, les règles de fréquence, de durée des séances ou de neutralité n'étaient pas encore aussi strictes qu'elles le sont aujourd'hui. Il n'était pas rare que Freud parte en vacances avec ses patientes pour les analyser, que les cures se fassent par tranches (c'est encore le cas aujourd'hui) ou ne durent que quelques jours ou quelques semaines. Freud recevait au plus fort de sa carrière huit patients par jour pour des séances de cinquante minutes (ce qui vaut encore aujourd'hui pour la plupart des

analystes) à raison de six fois par semaine (trois à quatre fois de nos jours) (cf. Roudinesco, 2014, p. 326).

Roudinesco remarque par ailleurs que Freud n'obéissait en rien au principe de neutralité qui consiste à ne rien dévoiler de ses opinions ou de sa propre vie, « préférant l'attention flottante' qui permettait de laisser agir l'activité inconsciente. Il parlait, intervenait, expliquait, interprétait, se trompait et fumait des cigares sans en offrir aux patients.[...] En un mot, il s'impliquait dans la cure avec la conviction qu'il viendrait à bout des résistances les plus tenaces » (Roudinesco, 2014, p. 327).

Le cas de Marie Bonaparte est particulier : la patiente, selon Laforgue dont les propos sont rapportés par Élisabeth Roudinesco, avait requis la faveur d'une formation didactique en dehors de sa cure :

C'est essentiellement pour des raisons didactiques que cette dame voudrait aller vous voir. Elle a selon moi un complexe de virilité prononcé et par ailleurs a de nombreuses difficultés dans la vie, si bien que l'analyse serait de toute façon indiquée. Je suis chargé de vous demander si cette dame peut venir entre le 1er mai et le 10 novembre, si vous pourriez la prendre en analyse de six semaines à deux mois, dans la mesure du possible deux fois par jour. (Roudinesco, 1994, p. 427)

Ce à quoi Freud, cité par Roudinesco, aurait répondu :

Avec la princesse, il semble donc qu'il n'y ait rien à faire. Comme je ne prends que très peu de cas, une analyse de 6-8 semaines, qui m'oblige à en abandonner une autre, et qui s'étend sur une saison, ne peut me tenter. [...] En outre étant donné le nombre restreint de mes heures de travail, je ne pense pas avoir le droit de rien gaspiller pour une analyse sans but sérieux (soit didactique, soit thérapeutique). (*Id.*, pp 427-428)

Après un échange de lettres avec la princesse, Freud finit pas céder et lui demande de venir à son cabinet de la Berggasse tous les jours à onze heures à dater de septembre 1925.

Dès lors, Marie Bonaparte consacra sa vie à la Psychanalyse. Elle fera partie du groupe des fondateurs de la SPP qu'elle financera en partie, s'activera à la traduction de l'oeuvre de Freud et militera en faveur de l'analyse profane – aux côtés d'Eugénie Sokolnicka. Elle jouera également un rôle capital quand il s'agira de convaincre Freud de quitter Vienne en 1936 : après l'arrestation d'Anna Freud, elle paiera la rançon exigée par la Gestapo pour obtenir les visas d'émigration nécessaires, organisera le voyage vers Londres via Paris, sauvera les manuscrits du professeur et son divan et l'aidera à s'installer dans la capitale anglaise avec toute sa famille.

Rudolf Loewenstein, né à Lodz en Galicie polonaise, arrive à Paris en 1925 après une analyse avec Hanns Sachs, l'un des plus fidèles disciples de Freud à Vienne.

C'est grâce – encore une fois – à Marie Bonaparte, avec qui il aura une courte liaison, qu'il obtient la nationalité française.

Selon Roudinesco, il fut « le principal didacticien du groupe parisien. À ce titre, il eut en formation les trois grands représentants de la deuxième génération psychanalytique française : Sacha Nacht, Daniel Lagache et surtout Jacques Lacan avec lequel les relations furent difficiles, conflictuelles » (Roudinesco, 2011, p. 936).

Contraint de quitter la France au moment de la montée du nazisme, il gagna les États-Unis où il participera à l'élaboration de l'*Ego Psychology* après avoir exercé les fonctions de président de l'American Psychoanalytic Association (cf. *Id.*, p. 937).

Le 4 novembre 1926 est la date de la création de la Société psychanalytique de Paris, quinze ans après celles de Londres et de New York. Elle est l'aboutissement de tous les efforts menés par le groupe parisien pour l'implantation du freudisme en France.

La SPP est composée de douze membres fondateurs, dont nous mentionnerons – en dehors des quatre personnes citées précédemment – René Allendy, Adrien Borel, Angelo Hesnard, Georges Parcheminey, le grammairien Édouard Pichon, fondateur de la conception française du freudisme et professeur de Jacques Lacan, Henri Codet, Charles Odier et Raymond de Saussure, psychiatre et psychanalyste suisse, fils du célèbre linguiste Ferdinand de Saussure (cf. Douville, 2009, p. 122). Le numéro 1 de la *Revue française de psychanalyse*, organe officiel de la SPP publié sous le haut patronage de M. le professeur Freud, paraît en juin 1927 (cf. *Id.*, p. 129).

Toute sa vie, René Crevel sera resté fidèle à la psychanalyse qui, nous l'avons vu, n'avait aucune visée normative. Si, dans ses « Notes en vue d'une psycho-dialectique » publiées deux ans avant sa mort par le S.A.S.D.L.R., il se rapproche de Jacques Lacan qu'il avait rencontré par l'intermédiaire de Dalí et introduit auprès de ses amis surréalistes et reproche à Freud d'être « assez fatigué pour tenir à ses bibelots. On l'excuse. Mais quel jeune psychanalyste prendra la parole ? » (Crevel, 2014a, p. 819), c'est au grand jour et imprégné des thèses du savant de Vienne qu'il fera, en mai 1934, la synthèse – cette « nouvelle, double et totale réalité » (Crevel, 2014a, p. 836) – entre Paris et Vienne, le surréalisme, le freudisme, sa vie personnelle et son univers fictionnel quand, dans « La grande mannequin cherche et trouve sa peau », il écrira :

Mais violente elle est douce aussi la Grande Mannequin, cette femme doublement femme puisque fille du vêtement féminin et de la nudité féminine, la Grande Mannequin, cette Antigone qui sait, pour sa parure, disposer en sourires très charnels les complexités œdipiennes. [...] Hermaphrodite, elle n'est ni la caricature ni d'Hermès, ni d'Aphrodite. Elle est l'un et l'autre quand, sous une forme essentiellement masculine, elle s'unit à son contraire, la soie, dans une étreinte si doucement enveloppante que, de l'ensemble rigide et de l'étoffe floche, du mannequin et de son étoffe, de l'étoffe et de son mannequin, naîtra une nouvelle, double et totale réalité. Sur le globe de l'œil. La Grande Mannequin glisse en robe de voie lactée. Ses antennes, ses rêves vont la conduire jusqu'au secret de l'homme. (Crevel, 2014a, pp. 835-837)

La France compte aujourd'hui environ 5000 analystes répartis dans plusieurs sociétés psychanalytiques dont la SPP qui reste la plus influente.

Malgré un changement considérable dans la perception de la psychanalyse dû, entre autres, à une amélioration de l'efficacité des traitements chimiques pour lutter contre les troubles psychiatriques, au développement des neurosciences et à une demande sociale grandissante marquée par l'individualisme et par le culte du développement personnel (cf. Roudinesco, <https://cifpr.fr-actu-etat-des-lieux-de-la-psychanalyse/>, consulté le 23.9.2019), le freudisme a encore de beaux jours devant lui et la France reste, à côté de l'Argentine qui connaît le taux le plus élevé de psychanalystes au monde (cf. Roudinesco, 2017, p. 102), un des deux grands pôles de la psychanalyse mondiale.

4. Conclusion

« Qui suis-je ? » (Breton, 1988, p. 647). Cette question posée par André Breton en incipit de *Nadja* et reprise par Birgit Wagner dans son essai intitulé « René Crevel : Selbstinszenierung eines Surrealisten gegen und mit Krankheit und Tod » (Wagner, 2014, p. 83), aura été le fil conducteur de la vie et de l'œuvre de René Crevel.

Tour à tour décrit et décrié, selon Wagner, « comme l'amant des excès, 'dandy révolutionnaire', 'être frémissant', 'né révolté', 'légende vivante' ou 'ange du suicide' » (Wagner, 2018, p. 1), l'auteur qui, pour lutter contre le *blues*, avait misé sur les enseignements de Freud, aura toute sa vie décliné le verbe « être » sous la double lunette du surréalisme et de la psychanalyse, mêlant dans ses récits l'exploration d'une sur-réalité qui reposait sur « la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui, à la toute-puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée » (Breton, 1988, p. 328) et l'exercice laborieux de l'introspection.

L'objectif de ce travail était de faire le lien entre ces disciplines à partir de l'exemple de René Crevel qui avait su comprendre l'intérêt de la psychanalyse pour sa vie et son œuvre et de Freud écrivain qui s'était réjoui, qu'en France, malgré un grand retard, ses premiers écrits aient été relayés par les milieux littéraires et « véhiculés par les revues et parmi elles, la *Nouvelle Revue française (NRF)* [...], *La Révolution surréaliste* [...] et *Philosophies* (Roudinesco/Plon, p. 487).

« Qui es-tu ? », « Qui est-elle ? », « Qui est-il ? » nous ont ainsi mené à questionner dans la première partie de ce travail les figures maternelle et paternelle de Crevel, « Qui sommes-nous ? », son « roman familial ».

La période des « sommeils provoqués », une technique d'affirmation hypnagogique introduite par Crevel auprès de ses amis surréalistes, nous a entraîné, au même titre que l'« écriture automatique », dans les profondeurs de *l'inconscient* en progressant, à la suite de l'auteur, de l'externe vers l'interne – pour mieux y revenir.

Grâce à Henri Béhar, nous avons pu constater que le mot *peau*, symbole de l'enveloppe externe, a été le substantif le plus fréquemment utilisé dans les romans de l'auteur et que « c'est la peau humaine, féminine ou masculine, qui est l'objet des attentions du romancier. [...] De la peau des joues (*Mon corps et moi* [...]) à la 'peau des couilles' caractérisant l'interprétation pansexuelle de la psychanalyse (*Êtes-vous fous ?* [...]), avec d'admirables emplois comme 'la peau de voyelle collée à des os de consonne' des *Pieds dans le plat* (Béhar, 2002, p. 102).

C'est en 1926 que Crevel, rongé par un amour déçu et miné par la tuberculose et les séjours répétés dans les sanatoriums, cherche refuge sur le divan du Dr Allendy.

N'ayant pu trouver de réponse à la question « Qui suis-je ? » par la cure, il élargit son champ d'action et entre en politique. Le signataire de tous les manifestes et déclarations surréalistes à partir de 1924 passe de la révolte contre sa famille bourgeoise à la révolte contre le monde bourgeois et « [s'efforce] dans ses derniers ouvrages de prolonger dans sa matière romanesque et dans le traitement de la narration, les choix politiques et idéologiques qu'il entendait défendre dans la mouvance du Parti communiste » (Devésa, 1993, p. 205).

« Qui êtes-vous ? », « qui sont-elles ? », « qui sont-ils ? » Les femmes et les hommes qui ont peuplé sa vie et rempli ce travail ? Crevel s'adresse à ses nombreux amis, à Tota Cuevas, sa dernière maîtresse à qui, au début de l'année 1935, il confiait au sujet de son travail : « Si je ne réussis rien, je me tuerai dans un an ou deux » (Crevel, 2013, p. 216) et à qui il enverra sa dernière lettre avant de se suicider ou à Salvador Dalí, amateur comme son ami de jeux de mots et qui le suppliait dans sa Préface à *La mort difficile* : « René Crevel, René Crevelera, c'est moi qui te crie, Crevel, renais ! » (Dalí, 1974, p. 20).

En 1934, le peintre espagnol fit l'un des ultimes portraits de l'auteur à l'encre de chine, avec, face à l'homme nu censé représenter l'auteur, une cigarette à la bouche, un personnage étrange recouvert d'une cape qui pourrait, selon Félix Fanés dans *Dali, l'homme invisible*, représenter la mort (cf. Fanés, 2002, p. 185), de même qu'il dessinera Freud en 1938, un an avant sa mort, lors d'une visite de l'artiste au domicile du médecin viennois à Londres.

« Plutôt la vie », avait écrit Breton dans un poème publié en 1924 (Breton, 1988, p. 176). Crevel, lui, a préféré la mort une nuit de printemps 1935, tout comme Freud auquel la deuxième partie de ce travail a été en grande partie dédiée, aura choisi, un soir d'automne 1939, de se faire euthanasier par son médecin pour mettre fin à ses souffrances atroces, la *Peau de chagrin* de Balzac à portée de la main.

Si, pour Crevel, le roman est à jamais « cassé » comme dans le titre de son dernier roman, *Le roman cassé*, publié posthumément, le cercle de l'axe Paris-Vienne, Vienne-Paris est, lui, bel et bien bouclé.

5. Bibliographie

- Amiot, Anne-Marie (1992). « Le champ du Psy » in *Mélusine* N° XIII : *Le surréaliste et son psy* : 9-19. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Barthes, Roland (1977). *Fragments d'un discours amoureux*. Paris : Seuil, coll. Tel Quel.
- Béhar, Henri (1992). « Le freudo-marxisme des surréalistes » in *Mélusine* N° XIII : *Le surréaliste et son psy* : 173-191. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Béhar, Henri (2002). « Spécificité du discours romanesque chez René Crevel » in *Mélusine* N° XXII : *René Crevel ou L'esprit contre la raison* : 99-113. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Béhar, Henri/Carassou, Michel (2013). *Le surréalisme par les textes*. Paris : Classiques Garnier.
- Boucharenc, Myriam (1997). « Préface » in Philippe Soupault : *Le nègre* : I-VII. Paris : Gallimard, L'Imaginaire.
- Breton, André (1952). *Entretiens (1913-1952)*. Paris : Gallimard, coll. NRF.
- Breton, André (1970). *Point du jour*. Paris : Gallimard, coll. Idées.
- Breton, André (1988). *Œuvres complètes I*. Paris : Gallimard, coll. NRF.
- Breton, André / Éluard, Paul (2005) [1938]. *Dictionnaire abrégé du surréalisme*. Paris : José Corti.
- Bru, Paul (1890). *Histoire de Bicêtre (Hospice-prison-asile)*. Paris: Lecrosmé et Babé.
- Buot, François (1991). *Crevel*. Paris : Grasset.
- Camus, Albert (2018) [1942]. *L'étranger*. Paris : Gallimard, coll. Folio.
- Carassou, Michel (1985). « Mal de vivre, mal du siècle » in René Crevel (1985). *Détours* : 9-15. Paris : Pauvert.
- Carassou, Michel (1989). *René Crevel*. Paris : Fayard.
- Cazaux, Jean (1938). *Surréalisme et psychologie (Endophasie et écriture automatique)*. Paris : José Corti.
- Chevrier, Alain (1997) in Marcel Gauchet/Gladys Swain (1997). *Le vrai Charcot. Les chemins imprévus de l'inconscient* : 239-282. Paris : Calmann-Lévy.
- Clair, Jean (dir.) (2018): *Freud ; du regard à l'écoute*. Paris : Gallimard/MAHJ.
- Courtot, Claude (1969). *René Crevel*. Paris : Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui.
- Crevel, René (1985) [1924]. *Détours*. Paris : Pauvert.

- Crevel, René (1996). *Lettres de désir et de souffrance*. Paris : Fayard.
- Crevel, René (1997). *Lettres à Mopsa*. Paris : Éd. Paris-Méditerranée, coll. Cachet volant.
- Crevel, René (2013). *Les inédits. Lettres, textes*. Paris : Seuil.
- Crevel, René (2014a). *Œuvres complètes*. Tome 1. Paris : Éd. Du Sandre.
- Crevel, René (2014b). *Œuvres complètes*. Tome 2. Paris : Éd. Du Sandre.
- Crevel, René/Stein, Gertrude (2000). *Correspondance de René Crevel à Gertrude Stein*. Traduction, présentation et annotation par Jean-Michel Devésa. Paris : L'Harmattan.
- Dadoun, Roger (2015). *Sigmund Freud*. Paris : Éd. de L'Archipel.
- Dalí, Salvador (1974). « Préface » in René Crevel : *La mort difficile* : 9-20. Paris : Pauvert.
- Devésa, Jean-Michel (1993). *René Crevel et le roman*. Amsterdam : Rodopi.
- Devésa, Jean-Michel (2002). « René Crevel et le monde anglo-saxon » in *Mélusine* N° XXII : *René Crevel ou L'esprit contre la raison* : 231-244. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Douville, Olivier (2009) : *Chronologie de la psychanalyse du temps de Freud*. Paris : Dunod.
- Ellenberger, Henri F. (1994). *Histoire de la découverte de l'inconscient*. Paris : Fayard.
- Fanès, Félix (2002). « Dalí, l'homme invisible » in *Mélusine* N° XXII : *René Crevel ou L'esprit contre la raison* : 185-192. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Foucault, Michel (1972). *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Gallimard, coll. Tel.
- Freud, Sigmund (1979). *Correspondance 1873-1939. Nouvelle édition augmentée*. Paris : Gallimard, coll. Connaissance de l'Inconscient.
- Freud, Sigmund (1983) [1907]. « Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen » in Sigmund Freud (1983). *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*. Trad. P. Arbex et R.M. Zeitlin : 137-245. Paris : Gallimard, coll. Folio Essais.
- Freud, Sigmund (2004). *Oeuvres complètes : Psychanalyse IV - 1899-1900. L'interprétation du rêve*. Dir. de publication : André Bourguignon/Pierre Cotet, dir. scientifique : Jean Laplanche. Trad. J. Altounian, P. Cotet, R. Lainé, A. Rauzy, F. Robert. Paris: P.U.F.
- Freud, Sigmund (2010) [1919]. « De la psychanalyse des névroses de guerre ». Trad. O. Mannoni, I. Barande, J. Dupont, M. Viliker in Sigmund Freud/Sandor Ferenczi/Karl Abraham (2010). *Sur les névroses de guerre* : 31-42. Paris : Payot, coll. Petite bibliothèque/Psychanalyse.

- Freud, Sigmund (2011a). *Autoprésentation, textes autobiographiques*. Trad. P. Cotet, R. Lainé, A. Rauzy. (2011)[1924] pour « Autoprésentation » : 1-72. (2011)[1885] pour Curriculum Vitae : 98-99. Paris : P.U.F., coll. Quadrige, Grands textes.
- Freud, Sigmund (2011b) [1917]. *Deuil et mélancolie* (trad. Aline Weill). Paris : Payot, coll. Petite biblio classiques.
- Freud, Sigmund (2014) [1974 trad. Sándor Ferenczi]. *Le roman familial des névrosés et autres textes* (trad. Olivier Mannoni). Paris : Payot, coll. Petite biblio classiques.
- Freud, Sigmund (²2017). *Œuvres complètes: Psychanalyse I - 1886-1893. Premiers textes*. Dir. de publication : André Bourguignon/Pierre Cotet, dir. scientifique : Jean Laplanche. Trad. J. Altounian, P. Cotet, P. Haller, C. Jouanlanne, F. Kahn, R. Lainé, A. Rauzy, F. Robert. Paris: P.U.F.
- Freud, Sigmund (²2018). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Trad. P. Cotet, F. Rexand-Galais. Paris : P.U.F., coll. Quadrige.
- Galtier-Boissière, Émile-Marie (dir.) (1923). *Larousse médical illustré*. Paris : Larousse.
- Gauchet, Marcel (1997). « Quatrième de couverture » in Marcel Gauchet/Gladys Swain (1997). *Le vrai Charcot. Les chemins imprévus de l'inconscient*. Paris : Calmann-Lévy.
- Gauthier, Xavière (1971). *Surréalisme et sexualité*. Paris : Gallimard, coll. idées NRF.
- Gazeau, Michel (2002). « Fiche médicale de René Crevel » in Mélusine N° XXII : *René Crevel ou L'esprit contre la raison* : 173-184. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Goldschmidt, Georges-Arthur (1999). *Freud voit la mer. Freud et la langue allemande I*. Paris : Éd. Buchet/Chastel.
- Guilyardi, Houchang, « La salpêtrière, un théâtre de l'hystérie : D'une scène à l'autre : Charcot, Freud, Lacan » et « avant-propos » in Houchang Guilyardi (dir.) (2015). *Folies à la Salpêtrière. Charcot, Freud, Lacan* : 9-15. Montrouge : EDP Sciences.
- Herzhaft, Gérard (⁶2015). *Le blues*. Paris : P.U.F.
- Hugnet, Georges (1934). *Petite anthologie poétique du surréalisme*. Paris : J. Bucher.
- Jensen, Wilhelm (1983)[1903]. *Gradiva fantaisie pompéienne*. Trad. Jean Bellemin-Noel in Sigmund Freud : *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen* : 33-135. Paris : Gallimard, coll. Folio Essais.
- Laplanche, Jean/Pontalis, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : P.U.F., coll. Quadrige.
- Lellouch, Alain (2015). « Jean-Martin Charcot (1825-1893) : histoire documentée d'un itinéraire » in Houchang Guilyardi (dir.) (2015). *Folies à la Salpêtrière. Charcot, Freud, Lacan* : 41-58. Montrouge : EDP Sciences.
- Mann, Klaus (1984)[1942]. *The turning point*. Princeton : Markus Wiener Publishers.

- Mare, Alexandre (2013) « Avertissement » in René Crevel. *Les inédits. Lettres, textes* : 269-273. Paris : Seuil.
- Mijolla, Alain de (2010). *Freud et la France 1885-1945*. Paris : P.U.F.
- Moreau Ricaud, Michelle (2015). « Le jeune Freud à la Salpêtrière » in Houchang Guilyardi (dir.) (2015). *Folies à la Salpêtrière. Charcot, Freud, Lacan* : 81-99. Montrouge : EDP Sciences.
- Nadeau, Maurice (1964). *Histoire du surréalisme*. Paris : Seuil.
- Perron, Roger (1988). *Histoire de la psychanalyse*. Paris : P.U.F.
- Nicolas, Serge (2006). « Introduction de l'éditeur » in Philippe Pinel (2006) [1794]. *L'aliénation mentale ou la manie. Traité médico-philosophique* : V-XL. Paris : L'Harmattan.
- Piketty, Guillaume (2010). « Les fantômes de la guerre » (Préface) in Sigmund Freud/Sandor Ferenczi/Karl Abraham (2010). *Sur les névroses de guerre* : 7-30. Paris : Payot, coll. Petite bibliothèque/Psychanalyse.
- Pinel, Philippe (2006) [1794]. *L'aliénation mentale ou la manie. Traité médico-philosophique*. Paris : L'Harmattan.
- Pontalis, J.-B. (1973). « Le séjour de Freud à Paris » in *Pouvoirs, Nouvelle revue de psychanalyse*, n°8 : 235-240. Paris : Gallimard, NRF.
- Pontalis, J.-B. (1977). *Entre le rêve et la douleur*. Paris: Gallimard, coll. Tel.
- Pontalis, J.-B. (1986). « La jeune fille » in Sigmund Freud (1983). *Le délire et les rêves in Gradiva de W. Jensen* : 9-23. Paris. Gallimard, coll. Folio Essais.
- Pontalis, J.-B. (2012). « Avec la Gradiva » in Edmundo Gomez Mango/J.-B. Pontalis (2012). *Freud avec les écrivains* : 201-222. Paris : Gallimard, coll. Connaissance de l'Inconscient, série tracés.
- Poupet, Georges (1928). « Babylone, René Crevel » in René Crevel (2014). *Œuvres complètes*. Tome 2 : 282-283. Paris : Éd. Du Sandre.
- Quinodoz, Jean-Michel (2004). *Lire Freud. Découverte chronologique de l'œuvre de Freud*. Paris : P.U.F.
- Rißler-Pipka, Nanette (2006). « La statue vivante. Métamorphoses de la Gradiva surréaliste » in (2006) *Mélusine N° XXVI Métamorphoses* (dir. Françoise Py) : 123-131. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Robbe-Grillet, Alain (1961). *L'année dernière à Marienbad. Ciné-roman*. Paris : Éditions de Minuit.
- Roudinesco, Élisabeth (1994). *Histoire de la psychanalyse en France – Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*. Paris: Fayard, coll. La Pochothèque.

- Roudinesco, Élisabeth/Plon, Michel (⁴2011). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris : Fayard, coll. La Pochothèque.
- Roudinesco, Élisabeth (2014). *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*. Paris: Seuil.
- Roudinesco, Élisabeth (2015). *L'inconscient expliqué à mon petit-fils*. Paris : Seuil.
- Roudinesco, Élisabeth (2017). *Dictionnaire amoureux de la psychanalyse*. Paris : Plon/Seuil.
- Scopelliti, Paolo (2002). *L'influence du surréalisme sur la psychanalyse*. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Séité, Yannick (2010). *Le Jazz à la lettre*. Paris : P.U.F., coll. Les Littéraires.
- Selosse, Jacques (2017) in Roland Doron/Françoise Parot (Dir.). *Dictionnaire de psychologie* : 7. Paris : P.U.F.
- Selosse, Jacques (2017) in Roland Doron/Françoise Parot (Dir.). *Dictionnaire de psychologie* : 223. Paris : P.U.F.
- Swain, Gladys (1997). « L'appropriation neurologique de l'hystérie » in Marcel Gauchet/Gladys Swain (1997). *Le vrai Charcot. Les chemins imprévus de l'inconscient* : 13-95. Paris : Calmann-Lévy.
- Tadié, Jean-Yves (2012). *Le lac inconnu. Entre Proust et Freud*. Paris : Gallimard, coll. Connaissance de l'Inconscient, série : tracés.
- Wagner, Birgit (2014). « René Crevel : Selbstinszenierung eines Surrealisten gegen und mit Krankheit und Tod » in Christopher F. Laferl/Anja Tippner (Dir.). *Künstlerinszenierungen. Performatives Selbst und biographische Narration im 20. Und 21. Jahrhundert* : 83-104. Bielefeld : transcript Verlag, coll. Kultur- und Medientheorie.
- Winter, Ralph (2012). *Generation als Strategie : zwei Autorengruppen im literarischen Feld der 1920er Jahre. Ein deutsch-französischer Vergleich*. Göttingen : Wallstein.
- This Quarter Vol. V, n°1 (1932): Surrealist number (Guest editor: André Breton).

Breton, André :

<https://www.andrebretton.fr/work/56600100543860>, consulté le 18.5.2019.

Freud, Sigmund :

https://www.psychanalyse.com/pdf/La_creation_litteraire_et_le_reve_eveille.pdf, consulté le 14.4.2019.

Freud, Sigmund : <https://wvp.at/vereinigung/geschichte/emigration-sigmund-freud-7-12-1938-bbc-interview/>, consulté le 12.4.2019.

<http://www.histoire-magie.org/de/etudes/approche-historique-folie> consulté le 29.1.2019.

Galoin, Alain :

« Approche historique de la folie » , Histoire par l'image [en ligne], consulté le 29.1.2019.

Chauncey, George :

<https://www.franceculture.fr/histoire/des/-annees-folles-de-la-banalisation-la-fabrique-du-mot-gay>, consulté le 12.6.2019.

Roudinesco, Élisabeth :

<https://cifpr.fr-actu-etat-des-lieux-de-la-psychanalyse/>, consulté le 23.9.2019.

Wagner, Birgit (2018). « ‘Cet étrange abus de la littérature’ : René Crevel et le Nouveau Mal du Siècle » in *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 8, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 13 octobre 2019.

<https://journals.openedition.org/rief/1737>

Zweig, Stephan (1932) :

<http://autographe.com/autographes/stefan-zweig-ecrit-a-rene-crevel/> consulté le 12.9.2019.

[https://psychanalyse.com/pdf/PERSONNALITES%20PATHOLOGIQUES%20-%20FICHE%20DSM-IV%20\(12%20pages%20-%2070%20ko.pdf](https://psychanalyse.com/pdf/PERSONNALITES%20PATHOLOGIQUES%20-%20FICHE%20DSM-IV%20(12%20pages%20-%2070%20ko.pdf), consulté le 10.11.2019.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychiatrie>, consulté le 18.5.2019.

https://www.fischerverlage.de/buch/sigmund_freud_martha_bernays_sei_mein_wie_ich_mir_s_denke/9783100228079, consulté le 1.1.2019.

<http://www.repenser-la-medecine.com/quotidien/non-classe/la-tuberculose-nest-pas-une-maladie-microbienne-partie-2/>, consulté le 12.4.2019.

6. Zusammenfassung

Le blues du surréaliste René Crevel et les débuts de la psychanalyse en France.

[Der Blues des Surrealisten René Crevel und die Anfänge der Psychoanalyse in Frankreich].

Der französische Surrealist René Crevel wurde 1900 in Paris geboren.

Im gleichen Jahr erscheint in Wien Sigmund Freuds umfassendes Werk *Die Traumdeutung*.

Die vorliegende Arbeit behandelt im ersten Teil den Einfluss der Psychoanalyse auf die Surrealisten am Beispiel René Crevels, dessen Werdegang und schriftstellerisches Werk im ersten Teil dieser Arbeit an Hand von Freuds Theorien untersucht werden.

Crevel, dessen Vater sich das Leben nahm, litt zeit seines Lebens an dem sogenannten *nouveau mal du siècle* der Zwischenkriegszeit, das u.a. durch Trauer, Melancholie, Neurasthenie und Suizidgedanken gekennzeichnet waren, alles Begriffe, die Freud in seinen Werken studierte. Ein Kapitel wird auch Crevels Tuberkulose gewidmet. Seine Stellung zur psychoanalytischen Theorie und Praxis rundet das Bild ab.

Im zweiten Teil dieser Arbeit werden die Anfänge der Psychoanalyse in Frankreich unter besonderer Berücksichtigung der Rolle der Surrealisten im Allgemeinen und Crevels im Besonderen beleuchtet.

In diesem Zusammenhang soll zunächst auf die Biographie Sigmund Freuds, auf die Entwicklung der Psychiatriebewegungen in Frankreich und deren Einfluss auf Freud bis zur Erfindung der Psychoanalyse in Wien eingegangen werden.

Anschließend soll die wichtige Rolle der französischen Avantgardeautoren rund um André Breton und René Crevel bei der Implantierung der *Société Psychanalytique de Paris* im Jahr 1926 sichtbar gemacht werden.

Im Schlusswort wird auf die Achse Paris-Wien/Wien-Paris sowie auf die Möglichkeit einer Pendelbewegung zwischen Natur- und Literaturwissenschaften hingewiesen.